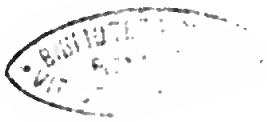
Digitized by Google

201
35 G
3

Digitized by Google

BIOGRAPHIE DES HOMMES REMARQUABLES

DE LA FLANDRE OCCIDENTALE.



Digitized by Google

BIOGRAPHIE

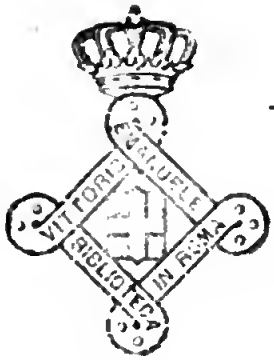
DES

HOMMES REMARQUABLES

DE

LA FLANDRE OCCIDENTALE.

TOME III.



BRUGES,

IMPRIMERIE DE VANDECASTEELE-WERBROUCK.

1847.

Digitized by Google

On se méprendrait étrangement sur nos intentions, si l'on s'imaginait que nous prétendons faire des grands hommes de tous ceux qui entrent dans notre Biographie; notre prétention est beaucoup plus modeste et beaucoup plus raisonnable. Les hommes de génie n'apparaissent qu'à de longs intervalles dans le cours des siècles. Mais il a existé de tout temps dans notre province comme ailleurs, une classe d'hommes de mérite, qui ont honoré l'humanité par leurs vertus; que leurs contemporains ont considérés pour leurs travaux; des hommes enfin qui ont

VITTEL

droit à un souvenir reconnaissant de leurs concitoyens, et cette classe a été chez nous plus nombreuse que nous ne le pensions d'abord nous-mêmes. De nouvelles recherches ont amené la découverte de nouveaux noms et sans établir aucune comparaison avec d'autres localités, nous nous contentons de la part que la Providence nous a accordée, et nous en sommes reconnaissants.

Nous avions en vue, en entreprenant notre travail, de présenter un tableau aussi complet que possible de l'état antérieur de notre Province, et d'établir la part qui nous appartient dans le mouvement général de la civilisation. On me taxera peut-être de partialité, je ne peux cependant pas m'empêcher de dire en jetant avec quelque fierté un coup-d'œil sur notre histoire : Notre part est belle.

Le supplément dont nous publions ici le premier volume, sera incomplet encore; on remarquera sans doute que nous avons omis à peu près tous les poètes; c'est que nous avons cru qu'en classant isolément et par ordre chronologique les littérateurs de notre Province, nous n'atteindrions pas le but que nous nous sommes proposé : si les circonstances le permettent, nous présenterons dans un deuxième supplément une série de groupes de personnages dont les notices isolées seraient insuffisantes, mais qui réunies donneront une idée plus complète du mouvement intellectuel et artistique des temps antérieurs au nôtre.

Telles seront les rubriques — APOTRES, les premiers civilisateurs de notre pays — CROISÉS, — POÈTES, —

ARTISTES, — PEINTRES et SCULPTEURS et ce chapitre aura une grande étendue.

Les recherches que j'ai faites dans nos divers dépôts d'archives, m'ont permis de réunir les noms d'un nombre considérable de peintres qui ont vécu à Bruges de 1450 à 1800. La plupart de ces artistes ont peut-être mérité l'oubli dans lequel ils sont tombés; il doit en exister cependant parmi les noms que j'ai réunis, qui sont dignes d'être connus; quelques-uns même ont dû être des peintres d'un grand talent; car nous possédons dans notre ville même, plusieurs tableaux de grand prix, qui n'appartiennent évidemment pas à ceux qui ont passé jusqu'ici pour en être les auteurs. Pour que les œuvres de ces hommes inconnus aient pu être confondues avec celles de nos artistes les plus éminents, elles doivent posséder des qualités qui auraient dû sauver de l'oubli les maîtres qui les ont peintes. Pour démontrer l'existence d'un plus grand nombre de peintres remarquables que celui que nous connaissons à présent; pour prouver par conséquent l'utilité de réunir toutes les notes qu'il est possible de trouver sur ces artistes, je citerai entr'autres la biographie de FINSONIUS que nous publions ici. Il était notre concitoyen et un grand peintre, dont on conserve précieusement les œuvres ailleurs, qui a eu des disciples, qui a ajouté au renom de son pays, et sa ville natale ignorait son nom!

J'ai réuni, en fouillant dans des *Factums* publiés à l'occasion de quelques procès, les noms de tous les sculpteurs à qui nous devons les chaires, les stalles, les confessionnaux

et autres morceaux de sculpture de toutes nos églises. Les autres villes et des communes de notre province possèdent des œuvres de ce genre, dont nous connaissons aussi quelques auteurs. Ces notes, on le sent, ont de la valeur pour l'histoire de cet art.

Peu d'artistes ont laissé moins de traces personnelles que les architectes; nous ne connaissons qu'un petit nombre de ces hommes qui ont conçu et exécuté les monuments de nos villes; c'est avec un soin particulier que je les recherche, et parmi ceux que j'ai réussi à déterrer, je citerai avec bonheur l'architecte de ces gracieuses chapelles qui entourent le chœur de notre église cathédrale; des recherches ultérieures et le hazard nous en feront trouver assurément d'autres encore.

Nous réservons aussi une rubrique pour les fondateurs de nos institutions de bienfaisance, pour les bienfaiteurs de nos villes et de nos églises, pour tous ceux enfin qui se sont contentés de faire du bien, sans faire du bruit.

La critique de ce que nous avons fait jusqu'ici sera facile: il n'y a que ceux qui ne publient rien qui ne se trompent jamais; nous remercions d'avance ceux qui montreront quelque bienveillance pour notre entreprise, et nous accepterons avec la plus vive reconnaissance toute communication qui pourra nous aider à achever la tâche que nous avons acceptée non sans quelque témérité, sans doute.

C. C.

A

AB ARUNDINE, Joannes (Jean Van Riedt)

Naquit à Bruges vers le milieu du xve siècle; il devint un des docteurs en théologie les plus distingués des Carmes. Son instruction et sa vie exemplaire l'appelèrent aux places élevées dans son ordre et le firent désigner comme premier prieur du couvent d'Utrecht. De plus grandes dignités devaient lui écheoir : Foppens nous apprend qu'il fut nommé évêque suffragant et qu'il remplit les fonctions de David de Bourgogne et de Frédéric de Bade, qui occupèrent successivement l'évêché d'Utrecht.

Jean De Riedt dut son élévation à son esprit supérieur

et à une immense érudition dans la littérature sacrée. Il fut un des théologiens les plus éminents de son temps.

Il mourut à Utrecht le 13 Juillet 1497 et fut enterré dans le chœur de l'église des Carmes qui devint, plus tard, le temple des chevaliers de Rhodes. Deux épitaphes qui existaient encore du temps de Foppens, indiquaient le lieu de sa sépulture et les titres qu'il possédait pour survivre dans la mémoire des hommes.

Il laissa plusieurs écrits qui lui assignent une place honorable parmi les littérateurs de son ordre, on désigne comme ses œuvres les plus importantes:

1° *Lectura notabilis in librum sapientiæ.*

2° *Commentarium in Epistolam Pauli ad Romanos.*

3° *Commentaria in Psalmum: Beati immaculati.*

4° *Sermones de Tempore et Sanctis.*

J. D. M.

—

ACHAS.

En 1213 naquit à Thourout, un enfant qui par la miraculeuse précocité de son intelligence excita l'étonnement général. La tradition porte qu'à l'âge de cinq ans, ayant vu passer des Frères mineurs, il sollicita avec instance le bonheur d'être admis dans l'ordre, et qu'il fut admis, en effet, à en porter l'habit. Rien dans ses actions ne trahissait l'enfant. La gravité de son maintien, la régularité de sa conduite, la sagesse de ses discours étaient telles, que des personnes avancées en âge profitaient

souvent de ses instructions. Aux uns il répétait les paroles du prédicateur, aux autres il enseignait les premières notions de la religion, à tous il inspirait l'amour de Dieu et l'horreur du péché. Il est probable cependant, que la poësie s'est prêtée à embellir cette vie d'enfant de récits plus ou moins apocryphes, mais le fond doit en être vrai; des autorités trop respectables l'attestent et des savants comme les Bollandistes ont publié la plupart des détails que nous en connaissons. A l'âge de 7 ans, l'enfant tomba dangereusement malade et demanda à recevoir les derniers sacrements; la discipline de l'Église ne permettant pas de l'admettre si jeune à la sainte communion, l'enfant Achas mourut en disant: Cependant, Seigneur, vous le savez, tout mon désir était de vous posséder.

On connait encore aujourd'hui la localité où cet enfant naquit. Sa vie telle que la tradition nous l'a conservée, était celle d'un enfant d'une éminente piété, d'une précoce sagacité, mais on n'y rencontre aucun trait qui sorte absolument du cercle d'actions qu'il soit possible d'attribuer à cet âge. La légende ajoute, qu'on n'est jamais parvenu à reciter en entier sur sa tombe le 130e pseaume, et ce fait est pour elle une preuve que l'enfant n'avait plus besoin de prières. C'est ce que Meyer rapporte dans ses Annales.

C. C.

AERTRYCKE (Simon Van).

Louis de Macle avait refusé d'assister au sacre de Jean II à Reims, parceque, contre tout droit et toute justice, il refusait de lui rendre les villes de Lille, Douai et Orchies; mais il se décida l'année suivante, en 1351, à se rendre à Paris pour faire hommage au roi. Pendant son séjour à Paris, il assista à un tournoi avec quelques-uns de ses chevaliers, et se comporta si vaillamment, qu'il y fut distingué parmi tous les princes qui y avaient été invités. Au nombre des nobles qui l'avaient accompagnés se trouvait Simon Van Aertrycke, bourgmestre de la ville de Bruges. Des fêtes et des festins eurent lieu durant tout le temps de leur séjour. Jean avait des vues sur la Flandre, et tâchait par tous les moyens possibles de s'attacher les Flamands. Simon Van Aertrycke et ses échevins furent donc invités, avec tout ce que la cour possédait alors de nobles. Mais l'étiquette, sans doute, n'avait pas permis que l'on plaçât des coussins sur les sièges des Flamands comme sur celles des dignitaires de la cour. Van Aertrycke considéra le procédé comme un manque d'égards, comme offensant même, et pliant son manteau, le posa sur son siège et s'en servit en guise de coussin; tous les nobles du pays l'imitèrent. Ces manteaux étaient faits d'une étoffe précieuse, brodés d'or et doublés en tissus superbes.

Lorsque le festin fut terminé, le bourgmestre engagea ses

amis à laisser leurs manteaux, et tous s'y décidèrent immédiatement. Après avoir pris congé du roi, ils quittèrent le palais, mais on les rappela pour leur faire remarquer qu'ils avaient oublié leurs manteaux; le bourgmestre leur répondit : *Nous de Flandre, nous n'avons pas l'habitude, lorsque nous avons assisté à un festin, d'emporter les coussins de nos sièges.*

Cette réponse était surtout piquante, parce que les gens du roi qui venaient de prévenir Van Aertrycke qu'il avait oublié son manteau, avaient dès le règne de Louis VII prétendu qu'ils avaient le droit d'emporter les matelas et les coussins des maisons où le roi avait logé; il n'y avait que quelques mois qu'une ordonnance royale était venue supprimer cet abus. C'était cette absurde prétention que notre bourgmestre rappelait avec beaucoup d'à propos aux sergents royaux; la leçon était bien méritée. (Voir Ordonn. du Louvre, II, p. 434.)

C. C.

—

ALBÉRIC DE THOSAN (Albericus Thosanus).

Il fut ainsi nommé, parcequ'il était moine de l'abbaye de Ter Doest (De Thosan), située dans la commune de Lisseweghe, près de Bruges. En 1272, il écrivit, dit Valère-André, ou plutôt il traduisit du français en latin, l'histoire des Croisades, intitulée : *Chronicon terræ sanctæ, sive expeditiones principum et baronum Catholicorum in*

Terram sanctam a sancto Bernardo excitatæ ac toto fermè seculo continuatæ.

L'auteur y mentionnait les noms des principaux nobles qui avaient suivi leurs comtes dans ces expéditions à la Terre-sainte; l'ouvrage faisait autorité, et les familles s'en servaient pour prouver leur origine et leur noblesse. L'autographe se conservait dans la bibliothèque de Butkens, il passa ensuite dans sa famille.

Albéric composa aussi la vie de Bartholomé Vander Aa, avec l'histoire des trois monastères qu'il fonda.

Il écrivit aussi la vie de la bienheureuse Ermengarde, première abbesse de Maegdendael. On lui doit encore la vie de la B. Elisabeth, abbesse de Nazareth, près de Lierre, avec la chronique de cette abbaye, jusqu'en 1286, date de la mort de l'auteur. Victorieus, également moine de Ter Doest, continua cette chronique jusqu'à l'année 1383.

C. C.

—

ALBIUS (Jean De Witte, dit).

Jean De Witte, naquit à Bruges, le 6 aout 1475; il appartenait à l'ancienne et noble famille De Witte. Ses parents l'envoyèrent en Espagne, pour y étudier le commerce, mais se sentant beaucoup plus porté vers la piété et la vie religieuse, il se retira dans un couvent de l'ordre de St. Dominique. Cette détermination semblait devoir le garantir contre la gloire de ce monde et les distinc-

tions; mais Dieu en avait ordonné autrement, et tandis qu'Albius ne cherchait que l'humilité et l'oubli, il fut appelé à de hautes destinées et à la célébrité.

Philippe-le-Beau fut reconnu roi d'Espagne, il transporta sa cour dans ce pays, mais ses filles en ignoraient la langue, il leur fallût donc un pédagogue qui sût le flamand et l'espagnol, afin de les initier à la connaissance de la langue de leur pays d'adoption. Jean De Witte fut choisi pour cette charge et il remplit sa mission avec tout le zèle qu'on avait droit d'attendre de ses talents et de son dévouement.

Il fut estimé et vénéré à la cour et ses deux élèves surtout lui montrèrent le plus tendre attachement.

Après avoir achevé l'éducation des deux princesses, Charles V, leur frère, devenu empereur, nomma Albius à l'évêché de Cuba, qui venait de reconnaitre la souveraineté de l'Espagne et de recevoir la religion chrétienne. L'église de St. Jacques de Cuba, avait été érigée en évêché, à la demande de Charles V, par Adrien VI, le 28 avril 1522. Sanderus prétend que Albius en fut le premier évêque, Fontana, au contraire, soutient qu'il n'en fut que le troisième. Il y travailla à la propagation de l'Évangile avec le zèle d'un missionnaire et bâtit une cathédrale qu'il eut le bonheur de voir achever et de consacrer lui-même.

D'après le désir de Charles V, il revint à la cour, et fut nommé confesseur et aumonier de la reine Eléonore; mais l'âge et les fatigues le firent songer à la retraite, et en ayant obtenu la permission, il se décida à passer le reste de ses jours dans le repos, au sein de sa famille, dans sa ville natale.

Albius s'était fait bâtir un bel hôtel, dans la rue de

l'Eekhoutte, à l'emplacement qu'occupe à présent la maison de monsieur le banquier Félix Du Jardin.

Sentant approcher le terme de sa vie, il songea à faire son testament. En sa qualité de religieux, il avait sollicité et obtenu du Siège apostolique la permission de disposer de ses biens. Albius consulta des hommes prudents qui lui conseillèrent d'exécuter le projet qu'il avait conçu de consacrer à peu près toute sa fortune à la propagation des études dans la ville de Bruges. Albius fonda en effet par testament des leçons de littérature, de philosophie et de théologie. Malheureusement sa fortune ne suffit pas à l'exécution de ses intentions, car quelque riche qu'il fût, il avait si fortement ébreché sa fortune par ses aumônes et ses libéralités, que la belle idée de fonder des cours pour l'instruction de la jeunesse dans les belles-lettres et la théologie, fut sur le point d'être abandonnée.

Albius avait choisi pour exécuteurs testamentaires, le docteur Corneille Van Baersdorp et Jean Claeysseune. Il est probable que ces deux personnes firent connaitre à la reine de France, Eléonore, leur position et leur embarras, car celle-ci qui avait conservé pour son instituteur les sentiments d'une véritable piété filiale, vint au secours des exécuteurs testamentaires et suppléa libéralement aux besoins de l'institution de ces leçons. Elle avait payé annuellement à Albius, jusqu'au jour de sa mort, une pension considérable; dans l'intention de lui ériger un monument digne du dévouement qu'il avait toujours montré et de la reconnaissance qu'elle lui avait vouée, elle s'engagea après la mort de De Witte, à continuer le paiement de cette pension en faveur de la fondation qui sans cette libéralité n'aurait pas pu être maintenue. La reine avait compris tout le bien qu'une pareille insti-

tution était destinée à produire et elle jugea qu'il n'y avait pas de meilleur moyen d'exprimer sa vénération pour son ancien maître, que de soutenir une école, dont l'établissement devait honorer si dignement sa mémoire. Il est assez curieux de constater ici que François I, le restaurateur des lettres en France, contribua indirectement par sa femme au rétablissement des études dans la Flandre.

L'école fut inaugurée aux applaudissements de toute la ville, en 1541; le sénat et le magistrat la protégèrent et George Cassander, qui le premier fut nommé professeur de littérature, prononça à cette occasion un discours à la louange de la ville de Bruges.

La chaire de théologie fut successivement occupée par des théologiens de grand mérite de l'ordre des Dominicains, parmi lesquels le P. De Jonghe, dans son *Belgium Dominicanum,* cite H. Husselius, Corneille Du Lieu et A. Lefebure. Cette chaire fut plus tard transférée au séminaire épiscopal, et, faute de fonds suffisants pour entretenir des cours spéciaux, on employa les revenus de cette fondation pour placer des boursiers aux universités de Louvain et de Douai.

Albius mourut à Bruges, le 15 août 1540. Le pieux prélat fut enterré dans le chœur de l'église des Domicains, sous un mausolée de marbre, avec cette inscription:

D. O. M.

Reverendo Patri ac Domino
D. Joanni De Witte
primo ad Cubam ordinato episcopo
ac serenissimæ reginæ Franciæ Eleonoræ
archieleemosynario,

ejusque confessionis auditori,
qui posteritati in exemplum
publicas in hac urbe prælectiones
studiosorum gratiâ liberaliter instituit.
Pietatis et religionis ergo hoc
monumentum
positum est.

C. C.

—

ALDEBURGUS Joannes (Jean d'Oudenbourg).

Ce moine de l'ordre de N. D. du mont Carmel était originaire de la Flandre et, suivant toutes les probabilités, de la ville dont il portait le nom. Je n'ai trouvé ni la date de sa naissance, ni celle de sa mort; cependant on peut assurer qu'il vécut avant la fin du quinzième siècle, puisque Arnoldus Bostius, qui mourut à Gand en 1499, le range parmi les hommes illustres de l'ordre des Carmes.

Le livre de Bostius auquel nous faisons allusion, était un abrégé de l'histoire de l'ordre du Mont Carmel, sous le titre de *Breviloquium tripartitum de ordine B. M. V. de monte Carmelo.* Il resta à peu près deux siècles en manuscrit et fut enfin publié en 1662, à la page 49 de la *Vinea Carmeli* du provincial des Carmes le père Daniel.

Dans cet ouvrage l'on trouve que Jean d'Oudenbourg était un littérateur distingué, et remarquable par ses

connaissances dans les sciences abstraites. Il laissa plusieurs productions de son esprit élévé, mais il est surtout connu dans la république des lettres par trois ouvrages qui traitent les questions les plus ardues de la métaphysique et qu'il publia sous le titre de:

1° *De sufficientiâ syllogismorum, liber* 1.

2° *De sensu et sensato, libri duo.*

3° *De formalitatibus, lib.* 1.

J. D. M.

—

ALLAUDA (Eustachius).

Son nom était Eustache Leeuwereke; cet homme était chèr au magistrat de Bruges, aussi à peine avait-il reçu la profession religieuse dans le couvent des Dominicains à Ypres, qu'il fut rappelé à Bruges. Il devint prieur de son couvent et nommé par le pape inquisiteur de la foi. Il avait beaucoup d'énergie dans le caractère et une grande influence sur le peuple qu'il parvint à calmer en 1477, dans une émeute suscitée à l'occasion de la mort de Charles-le-Téméraire. Il fut agréable à Marie de Bourgogne et à Maximilien son époux et mourut en 1485. Il a écrit une relation des épreuves canoniques que subit la relique de la sainte Croix, conservée à l'église de Notre-Dame. Il avait été nommé commissaire avec trois autres personnes pour examiner cette relique. Du Fay a inséré dans son ouvrage: *De pretiosissimo sanguine Salvatoris,* quelques fragments de cette relation.

C. C.

ALNOSIUS (Jean),

Brugeois, medecin. Il voyagea longtemps en Italie. Il parait qu'il s'occupa surtout de numismatique; Denis Harduin assure qu'il publia en 1557, un ouvrage sur cette matière, intitulé: *De nummis antiquis ac marmoreis inscriptionibus.*

C. C.

—

ARANDA (Bernard de).

Je dois à la bienveillance de mon honorable ami Mr Van Damme-Bernier, échevin de la ville de Furnes, des notes intéressantes sur Bernard de Aranda. M. Van Damme s'occupe avec intelligence depuis bien des années, de recherches sur la famille d'Aranda, dont il descend par alliance: ses efforts ont eu un heureux succès; grâces à lui, les mérites d'un de nos concitoyens ne resteront pas plus longtemps ensévelis dans un injuste oubli, et le pays pourra se glorifier de posséder une illustration de plus. L'exemple de Mr Van Damme devrait encourager d'autres personnes à fouiller dans les archives et dans les souvenirs de leurs familles; la piété filiale en fait presque un devoir, et si l'amour de la patrie anime leur

cœur, si elles tiennent à voir la Belgique occuper un digne rang parmi les nations, elles devraient contribuer à ressusciter notre passé, afin de provoquer par l'exemple de nos ancêtres, l'imitation des vertus qui les ont illustrés.

Comme le nom l'indique, la famille d'Aranda était originaire d'Espagne. Un des membres de cette famille semble avoir été envoyé à Bruges, pour desservir le consulat de la nation espagnole en cette ville. Il existait deux branches de cette famille; l'une portait: d'azur au château d'argent, à la bordure d'or, chargée de huit croix de gueules. L'autre à laquelle appartient Bernard, dont nous allons esquisser la biographie, porte l'écu partagé et dont la partie supérieure est coupée en deux. Au premier, d'azur à l'étoile d'or, à huit rayons pour la branche ainée, et à six rayons pour la branche cadette. Au deuxième, d'or, à la croix ancrée de gueules. La partie inférieure porte d'argent au globe d'azur surmonté d'une croix du même métal, avec la devise *Virtus Aranda.*

Bernard De Aranda, naquit à Bruges, le 20 août 1608, de Don Francisco, consul de la nation castillane à Bruges, et d'Anne Van Zeveren. La mère de Bernard était fille de Jean et de Josine Vyts. Josine épousa en troisième nôces Maximilien De Vriendt, secrétaire de la ville de Gand et poëte latin bien connu; c'est ce qui lui donna lieu de composer sur la naissance de Bernard, les vers suivants:

Bernardo lux sacra tibi Bernarde D'Aranda
Auspicium vitæ pontica in urbe dedit.
Hanc tibi qui tribuit reliquos Deus augeat annos
Hoc tibi non vanus Vrientius optat avus.

Ces vers du grand-père se ressentent de son âge,

mais ils témoignent des sentiments qu'il portait déjà à son petit-fils.

Après avoir achevé son cours d'études, Bernard entra dans l'ordre des Jésuites et enseigna même pendant quelque temps la grammaire à Gand. Mais Bernard s'était mépris sur sa vocation; il lui fallait plus de mouvement, il lui fallait plus d'activité que n'en exigeait une place de professeur d'humanités. Si on avait pu, tout à coup, dans la fougue de sa jeunesse, l'appliquer aux missions, son ardeur aurait été sans doute à la hauteur de sa tache, son âme aurait trouvé là l'aliment qu'elle cherchait; quoiqu'il en soit, il quitta l'ordre et s'engagea au service de Christiern IV, roi de Danemarck.

Je ne connais pas l'année où Bernard s'enrôla dans les armées de Christiern IV, mais il n'est pas probable que, lui catholique, se soit enrôlé au service du roi de Danemarck, lorsqu'à la tête de la ligue protestante, Christiern combattit avec Ernest de Mansfeld, les impériaux : il est plus probable que d'Aranda ne se décida à aller en Danemarck que vers 1637, c'est-à-dire au temps où Christiern et le duc de Holstein, conçurent conjoinctement avec le roi d'Espagne, le projet de ruiner le commerce des Provinces-Unies. Le roi d'Espagne envoya en Danemarck cette flotte que l'amiral Tromp défit aux dunes d'Angleterre. L'Espagne avait sans doute excité le courage de ses nobles et sollicité leur active coopération à la guerre qu'on allait déclarer ; de cette manière s'expliquerait assez naturellement la détermination de Bernard.

Quoiqu'il en soit, il sut se faire distinguer et son mérite éclata si bien, que le roi de Danemarck le choisit pour aller avec le comte Ulefeld, en ambassade auprès du roi de France.

A son retour de ce pays, le roi Christiern l'envoya

en mission auprès de l'empereur Ferdinand III, pour solliciter son appui contre les incursions des Suèdois. Par suite des hostilités et pour éviter les armées ennemies, il dut prendre son chemin à travers la Pologne. Il obtint le résultat désiré, l'empereur promit d'envoyer le secours demandé et fut si charmé des qualités personnelles de l'ambassadeur du roi de Danemarck, qu'il combla notre compatriote d'honneurs.

Après la mort de Christiern IV, des troubles éclatèrent en Danemarck. Bernard perdit son protecteur, le grand-maître Ulefeld. Lors de son ambassade auprès des États généraux des provinces, Ulefeld avait conclu en 1649 le traité d'alliance et de redemption; accusé d'avoir trahi en cette occasion les intérêts du roi, il fut forcé de se retirer des affaires; mais blessé par l'injustice de ses concitoyens, il tourna ses armes contre son pays et prit service dans les armées Suèdois.

Bernard rentra dans son pays, où il resta peu de temps. Il partit de Bruges en 1650 pour l'Italie, dont il visita toutes les parties en compagnie de deux peintres, qui dessinèrent pour leur protecteur une série de monuments et les vues les plus pittoresques.

D'Aranda, dans ce pays chaud, ne sut pas se modérer dans l'usage des fruits rafraichissants et fut forcé à la suite d'une indisposition sérieuse, de retourner dans sa patrie. On avait espéré que l'air du pays natal le rétablirait, mais l'état de sa santé empirait au contraire. Lors de son séjour en Allemagne, il avait entendu raconter des merveilles d'un remède empyrique d'un médecin de Hambourg; se voyant abandonné de ses médecins, il se décida à entreprendre le voyage de Hambourg.

Malheureusement l'homme en qui il avait tant de confiance, s'était mis au service des armées de Suède. Quel-

qu'affaibli que fût Bernard par son voyage, on ne parvint pas à le retenir dans cette ville; agité par l'espoir d'une guérison qu'il cherchait en vain auprès d'autres médecins, poussé d'ailleurs par son amitié pour le comte d'Ulefeld, qui commandait l'armée Suèdoise, il se décida à aller trouver son ancien ami et protecteur qui assiégeait en ce moment la ville de Cronstadt. Il fut témoin de la reddition de cette ville et y entra avec le vainqueur. Mais le terme de sa vie était arrivé et les ressources de la médecine ne purent en prolonger le cours, il succomba entre les bras du comte d'Ulefeld, au mois de septembre 1658, à l'âge de 51 ans.

Bernard était un homme d'un grand courage et de beaucoup d'activité, il comprenait plusieurs langues et s'exprimait avec gravité et éloquence, aussi sut-il toujours se rendre agréable; il fut un protecteur éclairé des arts qu'il cultivait d'ailleurs lui-même en amateur. Il écrivit dans sa jeunesse un discours sur le St. Sang, conservé à Bruges. Il composa aussi une satyre intitulée *le Perroquet,* où il flagellait avec beaucoup d'esprit les mauvais ménages. Je ne sais si elle fut jamais imprimée, ni dans quelle langue elle fut composée.

Il n'est pas inutile de joindre à cette notice la généalogie de la famille d'Aranda.

GÉNÉALOGIE DE ARANDA.

DON FRANCISCO DE ARANDA, Consul de la nation castillane à Bruges, y décédé le 2 Décembre 1628; épousa Anne Van Zevereu, fille de Jean et de Josine Vyts.

- **François De Aranda**, décédé à Bruges, le 6 Décembre 1663. Bourgmestre de la commune en 1634, 1635, 1640, enterré dans le caveau de la famille aux Augustins à Bruges, avec l'épitaphe: Veuf 1e d'Isabelle Cloribus, 2e de Jeanne De Meulenare, fille de Pierre et de Marie Van Belle.
  - **Pierre-Louis De Aranda**, né à Bruges, en 1666, épousa Maria Van Overwaele.
    - **Louis De Aranda**, D'hane Bersé.
    - **Thérèse De Aranda** épousa Louis Rotsaert.
      - **Marie De Aranda** épousa Philippe Van der Haeghen.
        - **Philippe Van der Haeghen**, mari de Ammade.
          - **... Van der Haeghen** épousa vicomte De Jonghe.
      - **Justine Van Caloen.**
        - **Van Caloen-Arents.**
        - **Van Caloen-Coppieters.**
      - **Isabelle-Imbert De Mottelettes.**
      - **Angeline Van den Bogaerde.**
        - **Van den Bogaerde.**
      - **Félix Rotsaert d'Hert.**
        - **Rotsaert.**

      Tous à Bruges 1847, etc.
  - **Descendance à Bruges 1847. (Mémoire).**
  - **François Jacques**, chanoine gradué de St-Donat.
  - **Ignace**, seigneur de Zwanepoele, épousa Madeleine Van Volden.
  - **Albertine** épousa Henri Legillon, graf. pensionn. de la Vlerschare.
- **Jesse-Ignace Ranst**, vicaire-général à Gand, et député du clergé aux États de Flandre.
- **Pierre Jesse Ranst**, épousa Catherine Van den Bundere, née en 1653.
  - **Mr Van Damme** descend de Jeanne d'Aranda, épouse de Pierre-Jesse Ranst, le nom Ranst étant éteint dans l'aïeule de sa mère: dame Isabelle Ranst, dame de Terschuren, Desteldonck et Winderwalle.
- **Anne De Berault**, épouse Abraham Van Zustereu, parent de l'évêque de ce nom.
- **Jean**, jésuitesse, décédée à Bruges, le 1 Août 1695, âgée de 77 ans.
- **Jeanne**, épouse en 1628 Pierre-Jesse Ranst, avocat au conseil de Flandre, à Gand.
- **Michèle De Aranda**, née en .... décédée en ...., épousa Charles De Berault, sr de Villartart à Gand, en 1695.
- **Bernard** né en 1607, décédé en septembre 1658, à Cronstad.
- **Emmanuel** né en .... décédé à Bruges; épousa en .... Catherine Van Anweghem, dont 14 enfants, entre autres ceux qui suivent.

Henri Legillon fut prévôt de la chapelle du St-Sang, élu en 1676.
Ignace De Aranda, sr. de Zwanenburg, fut élu prévôt en 1717.

NOTES:

François De Aranda-De Meulenare, fut enterré le 6 décembre 1663, avec huit quartiers, savoir: Aranda partie Ayala, Vaernewyk, de Aimercada, Sancta-Crux, Van Schrevele, Vyts et Hillegeer. Prévôt du St-Sang en 1635.

Sa sœur Marie De Aranda décédée le 10 août 1695, enterré au caveau des Augustins, avec 8 quartiers Aranda, Vaernewyck, Mercada, Santa Crux, Van Zeveren, Schrevele, Vyts et Hillegeer.

ARNULF (Saint).

Arnulf naquit à Tieghem, anciennement Tydinghem, village de la Flandre-Occidentale, près d'Audenaerde. Son père Fulbert, de la noble famille des seigneurs de Pamele et d'Audenaerde, sortait de la famille de sainte Godeliève, martyrisée à Ghistelles, en 1070. Sa mère se nommait Marsinde et appartenait à la famille des comtes de Louvain, de Mons et de Namur. Il ne nous reste que peu de renseignements sur les premières années du jeune Arnulf. On sait seulement qu'il embrassa la profession des armes et qu'il servit avec distinction. La chronique d'Oudenbourg dit qu'il fut reçu chevalier par Baudouin de Lille. Mais se sentant appelé à l'état religieux, il se retira à l'abbaye de St-Médard de Soissons, où il prit l'habit monastique. Sa ferveur y fut telle, qu'il sollicita la permission de vivre dans un isolement complet. Il resta pendant trois ans et demi dans sa cellule, observant un silence à peu près absolu et ne s'occupant que de la prière et des pratiques de la pénitence. Il fut élu abbé de St-Médard, mais lorsqu'on lui annonça cette élection, il demanda du temps pour examiner la volonté de Dieu. Comme l'on connaissait son extrême modestie et l'idée abjecte qu'il avait de son mérite, on soupçonna qu'il ne demandait du temps pour délibérer, qu'afin de pouvoir se soustraire par la fuite à la charge qu'on voulait lui imposer et aux honneurs qu'on lui destinait; on mit donc des gardes autour de sa cellule, ce qui ne l'empêcha

cependant pas d'échapper, à la faveur de la nuit. Arnulf ne connaissait guère les chemins, aussi s'égara-t-il; il fut enfin forcé de se cacher dans une carrière près de Soissons. Des tailleurs de pierres l'y découvrirent et Arnulf ramené à son monastère, fut obligé d'accepter la charge d'abbé. Il donna tous ses soins au rétablissement de l'esprit religieux dans son ordre, et ses soins paternels permettaient d'espérer une réussite complète, lorsqu'un moine nommé Odon, qui voulait avoir sa place, suggéra au roi l'idée d'obliger Arnulf d'aller à la guerre avec ses vassaux, comme y étaient d'ailleurs obligés plusieurs abbés à cette époque. Odon était bien assuré que son abbé renoncerait plutôt à sa dignité, et c'est ce qui arriva en effet.

Dans ces temps de malheur et d'épreuves pour l'Église, l'évêché de Soissons était occupé par un intrigant que le concile de Meaux, tenu en 1081, déposa. Hugues de Die, légat du pape, qui avait convoqué ce concile, ordonna aussitôt au clergé de Soissons d'élire un autre évêque.

La délibération ne fut pas longue; le mérite d'Arnulf était trop évident et les vertus de ce cénobite trop bien appréciées, pour qu'on hésitât longtemps sur le choix à faire; Arnulf fut élu et le légat lui députa aussitôt quelques personnes du concile, pour lui ordonner de se rendre au concile. Cet ordre fut pour lui un coup de foudre et il dit aux envoyés: « Laissez un pécheur offrir à Dieu quelques » fruits de pénitence, et n'obligez point un homme tel » que moi, à se charger d'un fardeau qui demande tant » de sagesse. » Il obéit cependant, malgré sa répugnance, et dès qu'il parut dans le concile, on fit relire l'acte de son élection, qui fut confirmé par des acclamations unanimes. Aussitôt, sans lui donner le temps de s'excuser, on le fit asseoir au rang des évêques, et le légat lui

ordonna, en vertu de la sainte obéissance, d'accepter l'épiscopat.

En attendant, Arnulf retourna à son monastère, et il fut ordonné évêque par le légat, le 19 décembre 1081.

On ne se trompa point dans l'espérance que l'on avait conçue de lui. Arnulf remplit tous les devoirs de l'épiscopat avec un zèle incroyable, mais il rencontra des obstacles pénibles, et son dévouement fut soumis à de rudes épreuves; il sut les surmonter et les vaincre par son admirable patience.

L'exemple de zèle épiscopal qu'il donnait alors, le dévouement et l'esprit de sacrifice qui furent le fond de sa vie épiscopale, édifièrent admirablement l'Église de Dieu, durant ces temps de désolation.

La dépravation des mœurs était arrivée alors en Flandre au point, que Panckoucke rapporte que dans le district de Bruges seul, les *compositions* pour meurtres, payées aux parents par les meurtriers, pendant une année seulement, s'élevèrent à 10,000 marcs d'argent.

Robert-le-Frison régnait alors, et à ce débordement de dépravation, il ajouta une espèce de persécution contre le clergé. Malgré les défenses du droit, il exerça le droit de dépouille (*jus spolii*), qui consistait à s'emparer du mobilier des ecclésiastiques décédés. Il ne s'en contenta même pas, mais saisit aussi leurs biens immeubles. Le pape n'épargna aucune démarche pour ramener Robert à des sentiments plus conformes à la justice. Nous avons publié dans les *Annales de la société d'émulation*, tome III, 2e série, page 42) une lettre du pape Urbain, où il conjure ce prince de se souvenir de ce qu'il doit au Dieu tout-puissant: Vous êtes devenu, dit-il, contre la volonté de vos parents, grand, riche, prince glorieux et ce qui est plus rare encore, vous êtes parmi les princes de la

terre privilégié de Dieu par les dons de la foi et de la science. Rendez-vous donc digne des bienfaits dont vous êtes comblé, honorez Dieu dans son Église et dans ceux qui la desservent; gardez-vous de les vexer, ou de saisir leurs fermes, ou leur argent, ni rien de ce qui provient de leur patrimoine; mais laissez leur la liberté d'en disposer. Si vous prétendez que tel est l'usage, souvenez-vous que Dieu a dit : Je suis la vérité, et non pas : Je suis l'usage.

Ces admonitions paternelles n'eurent aucun résultat : nous avons publié également la lettre du clergé flamand à l'archevêque de Rheims, où il expose le tableau complet des vexations que Robert exerçait contre les prêtres. — « Dès que quelqu'un de nous est malade, disent-ils, ce bourreau de Robert envoie aussitôt ses appariteurs pour occuper nos maisons et garder tout ce qui nous appartient. »

Une révolution contre Robert fut imminente, le mécontentement contre son gouvernement était général; on délibéra sérieusement sur la nécessité de le priver de son autorité et d'élire Baudouin comte de Hainaut. Robert fut informé de ces projets et se montra implacable contre les mécontents; il en fit mourir un grand nombre, envoya les autres en exil et accapara les biens de tous ceux qu'il soupçonna d'avoir prêté la main à cette œuvre.

Quelques envieux saisirent cette occasion pour accuser plusieurs membres du clergé. Ils avaient osé se plaindre, ils en concluaient qu'ils avaient également conspiré contre le comte. On bannit ces prêtres, ils furent condamnés sans être entendus, ils subirent une vengeance, mais non pas une juste condamnation.

Ils eurent recours au Père commun des fidèles, à l'autorité morale la plus haute qui existât alors, au

défenseur des opprimés, au modérateur de la puissance civile.

Grégoire VII occupait alors le siége de Rome. Le pape avait conçu la plus haute idée des mérites de notre saint; il lui écrivit des lettres pleines de confiance et le chargea de la mission d'aller ramener Robert à des sentiments plus dignes d'un comte et d'un chrétien. Cette mission était assez délicate: Robert était violent et aigri par l'opposition qu'il rencontrait, une remontrance lui semblait être une insulte, il inclinait à trouver des ennemis dans tous ceux qui n'approuvaient pas complètement ses décrets.

Arnulf semblait l'homme prédestiné pour négocier cette affaire; s'il fallait du courage pour se charger de cette affaire; s'il fallait du courage pour se présenter à un despote, Arnulf avait mis en Dieu toute son espérance et ne craignait que lui; sa persuasive éloquence devait d'ailleurs faire espérer une réussite qui semblait difficile, mais nullement désespérée.

Arnulf trouva le comte à Lille; il avait amené avec lui les prêtres bannis des états de Robert. Arnulf lui remit les lettres du pape, et tandis qu'il les lisait, les accusés se jetèrent aux pieds de leur comte. La rénommée de la sainte vie d'Arnulf était parvenue jusqu'en Flandre: Robert fut attéré par la présence du saint et la vigueur des lettres du Saint-Siége, il céda, reconnut son erreur et révoqua les bannis. Il révoqua également ses ordonnances iniques.

Cet heureux résultat de la mission d'Arnulf fit concevoir aux nobles qui avaient suivi le saint envoyé, l'espérance qu'il parviendrait aussi à rendre la paix à toute la Flandre, agitée depuis longtemps par des guerres intestines. Ils l'engagèrent donc à parcourir le pays pour prêcher la charité, l'union et la concorde.

Ils arrivèrent d'abord à Bruges, mais Oudenbourg était alors le centre de toutes ces guerres civiles. Les meurtres y étaient si communs, dit Hariulf, auteur contemporain de la vie de notre saint, que le peuple aurait cru se déshonorer, s'il s'était passé un seul jour sans qu'on versât le sang, — quel temps! quels mœurs! mais que n'a-t-on pas vu en Italie du temps des factions? il a fallu bien du temps avant que le christianisme parvint à adoucir le caractère des hommes. Le même auteur atteste que les frères n'épargnèrent pas leurs frères, le fils se révolta contre son père, et des pères se souillèrent du sang de leurs enfants. Les véritables causes de cette horrible situation ne sont pas toutes connues, et il serait trop long d'exposer ici ce que l'on en sait; il importe beaucoup plus de dire le résultat qu'obtinrent la présence et les discours de notre saint.

Arnulf s'employa tout entier à l'extirpation de ces haines; il se jeta souvent entre les combattants, les conjura à genoux de se pardonner et de revêtir des sentiments conformes à leur religion. Sa sainte vie, son inaltérable patience et sa charité sans bornes triomphèrent à la fin de la barbarie de ce peuple.

Après cela, il vint à Thourout, où la discorde ne regnait pas moins; d'après les mœurs de l'époque, le sang réclamait du sang, la vengeance était une vertu. Arnulf réunit les deux partis dans l'église et leur prêcha le pardon et la paix. Heradius qui ne voulait d'aucune manière consentir à se désister de son droit de vengeance, refusa d'entendre plus longtemps les exhortations du missionnaire et sortit de l'église. Arnulf courut après lui et le sollicita à genoux de vouloir rentrer dans l'église, mais les prières du saint furent inutiles; aussi ne tarda-t-il pas à sentir les suites de son obstination.

Ghistelles et ses environs étaient habités par un peuple si cruel, qu'Hariulf les compare aux plus barbares que l'on ait jamais rencontrés. A l'arrivée d'Arnulf dans ces localités, une pauvre veuve vint le trouver et le pria de vouloir bien entrer dans sa maison pour voir toute l'étendue de sa misère. Elle avait cinq fils, tous malades; le saint se sentit inspiré et prenant de l'eau, il la bénit et en aspergea la maison et les malades, en disant: « *Au nom de Jésus-Christ soyez guéris, pour que vous puissiez secourir votre mère,* » et ils retrouvèrent la santé.

Près du château de Furnes habitait une veuve dont le fils et le mari avaient été tués. Les uns cherchaient à se venger de cette mort, les autres à se prémunir contre les attaques, tous les alentours étaient en guerre. Arnulf s'y transporta et tâcha d'abord de vaincre le mal dans sa source; il voulut inspirer des sentiments chrétiens à la veuve implacable qui excitait tout ce désordre; mais la vindicative veuve, de peur d'être convaincue, se renferma dans sa maison et à l'arrivée d'Arnulf, elle fit lever le pont levis. Arnulf lui dit ces paroles de l'apôtre: Une veuve qui vit dans les délices est un cadavre vivant; mais il fut obligé de se retirer sans avoir pu fléchir l'obstination de cette femme. Peu de temps après, un terrible coup de vent renversa sa maison et l'enterra sous les décombres; tout le monde y vit une punition de Dieu, et cette conviction eut la plus puissante influence sur la pacification de cette contrée.

Robert et les nobles s'applaudirent d'avoir rencontré ce saint apôtre et remercièrent vivement Dieu du résultat des sermons d'Arnulf. Ils songèrent par conséquent aux moyens de le conserver parmi eux.

Il y avait dans la petite ville d'Oudenbourg, une vieille église fondée par S. Ursmar et dédiée à S. Pierre et à

tous les saints. L'église était renommée, un concours de peuple s'y formait chaque année. L'évêque de Tournay la lui donna avec ses dépendances, pour y bâtir une abbaye; tout le monde, nobles et plébéiens vinrent à son secours pour fonder un monastère de l'ordre de St-Bénoit. Arnulf vit dans l'établissement d'un ordre religieux au centre de cette peuplade mal civilisée, un puissant moyen de conserver dans les cœurs les bons principes qu'il venait d'y jeter.

La mission de S. Arnulf avait produit d'immenses fruits et de fruits permanents; il était devenu en effet un second apôtre de ce pays. Il en avait changé toute la face; les inimitiés finirent, la paix régna et le peuple fut heureux.

La mission d'Arnulf était accomplie, il avait répondu à l'attente générale, Grégoire VII avait rencontré dans notre saint un homme selon le cœur de Dieu et digne de la confiance du pape. Il avait réconcilié le gouvernement et le clergé, les guerres intestines avaient cessé. Arnulf songea alors à rentrer dans son diocèse, mais une inspiration divine lui avait révélé qu'il mourrait en Flandre.

A son retour à Soissons, une joie universelle éclata; la glorieuse mission qu'il venait de remplir avait encore augmenté la vénération que ses diocésains avaient conçue pour lui; conquérant pacifique, il venait cependant de remporter une immense victoire; au lieu d'esclaves et de prisonniers, la reconnaissance, l'amour, la vénération des vaincus accompagnèrent leur vainqueur.

Mais d'autres épreuves l'attendaient et de ces épreuves qui blessaient surtout son cœur; Philippe, roi de France vivait dans le désordre et ses nominations aux siéges épiscopaux tombaient souvent sur des personnes peu dignes de cette fonction. L'administration de l'archevêché

de Rheims surtout se trouvait dans des mauvaises mains; la vue de cet état désolant navra son cœur de douleur, et le fit soupirer après la solitude et la retraite. Il sollicita en conséquence sa démission et l'obtint en considération des immenses services qu'il avait rendus à l'Église de Dieu. Il revit avec bonheur, les lieux où avant son élévation à la dignité épiscopale, il avait passé tant de jours dans la contemplation et dans la pénitence.

D'autres calamités avaient surgi en Flandre et son intervention fut encore une fois sollicitée. Arnulf qui désirait depuis longtemps d'être délivré de cette existence pour se fondre dans son Créateur, accepta avec joie cette nouvelle mission. Il espérait que ce que Dieu lui avait prédit touchant sa mort en Flandre, allait s'accomplir.

Il arriva à Oudenbourg le 18 juillet 1087, et fut reçu avec une joie inexprimable par ses religieux et le peuple. Il y prêcha avec cette abondance, avec ce zèle qui lui avaient conquis tous les cœurs et réussit dans ses efforts. Alors il tomba malade, ses derniers jours étaient arrivés; il allait mourir. Il disposa tout pour la plus grande gloire de Dieu et le bien de sa communauté. Il prédit plusieurs choses qui devaient arriver et après avoir reçu les saints sacrements, il rendit le dernier soupir le 15 août 1087.

C. C.

AUDEJAN (Hubertus).

Issu d'une famille patricienne dont les membres avaient occupé les postes les plus éminents dans l'administration communale, Hubert Audejan naquit à Bruges en 1574. Son éducation fut très soignée; l'université de Louvain, alors à l'apogée de sa splendeur, fut l'école où il fit ses études philosophiques. Il obtint dans le concours de 1598 la cinquième place d'honneur.

Juste-Lipse l'apprécia comme un de ses meilleurs élèves et l'attacha à sa personne en qualité de secrétaire; ses rapports avec le grand écrivain furent très utiles au jeune Hubert, sans toutefois l'arrêter dans la carrière de la théologie, pour laquelle il avait une grande prédilection. Il prit le dégré de licencié dans cette faculté et fut pourvu d'une place de chanoine dans la cathédrale de sa ville natale; bientôt après la dignité de pénitencier lui fut conférée. La douceur de son caractère et le charme de son amitié et de son commerce lui gagnèrent le cœur de toutes les personnes avec lesquelles il avait des relations.

Il mourut prématurément en laissant beaucoup de regrets. La mort le surprit à quarante-et-un ans, le 14 septembre 1615. Son épitaphe se trouvait dans la cathédrale de St-Donat. Foppens et Pacquot l'ont conservée, il est donc inutile de la transcrire ici et nous pouvons nous borner à indiquer qu'il appartenait à la famille de Damhoudere par sa mère, et à celle de Maerten Lem.

Audejan était un littérateur de mérite, il cultivait surtout la poésie latine et publia une foule de pièces destinées à faire l'éloge de ses savants amis. Il était d'usage, alors, de faire précéder par des pièces de vers à la louange de l'auteur, les livres que l'on faisait imprimer; Audejan avait beaucoup d'amis et une facile admiration, de sorte que, s'il faut en croire ses biographes sa muse fut intarissable dans ce genre de production. On cite parmi ses ouvrages les plus importants deux élégies: la première écrite à propos de la mort d'Abraham Ortelius, la seconde à l'occasion du décès de son maître et ami, Juste-Lipse. Audejan avait fait un recueil de notes sur les œuvres de Prudence, poète chrétien du quatrième siècle; mais la mort l'empêcha de finir ce travail d'érudition et de philologie.

J. D. M.

—

AVEZOETA.

Le XIIIe siècle fut, sous beaucoup de rapports, le plus beau siècle de l'Église. L'architecture ogivale, arrivée à son plus haut point de perfection, élevait alors ces cathédrales, véritables poèmes écrits en pierre dont les épisodes se trouvaient dans chaque ornement. Le peuple lisait et comprenait cette poésie: jamais à aucune autre époque, l'esprit n'a mieux asservi la matière, jamais la matière n'a mieux parlé à l'homme de leur Créateur commun. Toute forme, alors, avait un sens profond et toute œuvre

ramenait l'idée de Dieu: l'atmosphère de ce siècle était comme imprégnée de cette idée.

Les lieux où se retiraient les personnes qui se dévouaient complètement à Dieu, étaient choisis parmi les sites les plus agréeables; les noms que l'on donnait à ces lieux, respiraient ordinairement un parfum de poésie; ces dénominations étaient prises dans ce que le ciel a de beau ou parmi les plus belles choses de la terre; les monastères étaient alors des vallées, vallées du ciel, vallées de Marie ou des anges, vallées des fleurs, des roses, des lys, des vierges etc.; et toutes ces dénominations avaient leur source, leur motif, dans des faits qui ne nous sont pas tous connus, mais dont quelques-uns parvenus jusqu'à nous à l'état de légendes, nous font vivement regretter que la mémoire des autres soit perdue. Voici ce qui donna naissance au monastère d'Assebrouck, nommé la Vallée des Anges.

Un jeune homme en service chez un fermier de la commune d'Assebrouck, rentrait chez son maître après avoir été dans la soirée rendre la visite accoutumée à sa mère infirme. La nuit était belle et chaude. Le rossignol seul veillait en chantant: il racontait aux étoiles la beauté du jour et semblait répéter durant le sommeil des autres créatures, les sentiments de reconnaissance qu'il leur avait entendu exprimer pendant le jour au Créateur. Arrivé à l'arbre bien connu de lui, où pendait une petite chapelle de la Vierge, il se met à genoux pour offrir un dernier salut à Marie et lui demander encore la santé de sa mère. Sa prière était fervente; sa piété s'enflamma de toute l'énergie avec laquelle il désirait voir se rétablir une mère chérie. Le ciel sembla répondre à sa prière; car il entendit autour de l'arbre un concert harmonieux qui surpassait en mélodie tout ce que jamais oreille humaine a entendu

de ravissant. Dans son extase, il s'imagina que les esprits célestes étaient venus joindre leurs voix d'anges à ses paroles de confiance, pour célébrer Marie, pour implorer sa protection, et longtemps après que les chants avaient fini, il prolongea sa prière ou plutôt son hommage de reconnaissance à Marie. Ce ne fut qu'avec peine qu'il s'arracha du lieu où tant de consolation lui était arrivée du ciel, où tant de bonheur avait inondé son âme.

On comprend l'empressement avec lequel il raconta sa vision et les vains efforts qu'il fit pour faire comprendre toute la douceur des voix célestes qu'il avait entendues. La rumeur s'en répandit dans tous les alentours de la commune : beaucoup de personnes qui avaient foi dans la naïveté de son récit, se portèrent la nuit vers les mêmes lieux pour être témoins de la vérité, et ils le furent en effet, car ces concerts divins se renouvelèrent souvent. On vit dès lors s'augmenter le concours des pèlerins auprès de l'humble petite chapelle où Dieu avait envoyé chanter ses anges.

Le magistrat de Bruges crut devoir examiner toute cette affaire, et après un mûr examen, ses membres, à l'unanimité, décidèrent que cette apparition devait être rendue publique, qu'il n'était pas permis de passer sous silence un fait si mystérieux, et ils engagèrent les prédicateurs à publier ces merveilles en attendant que Dieu daignât faire connaître plus visiblement sa sainte volonté.

Il y avait alors à Damme une sainte fille, nommée Avezoeta, que rien d'ailleurs ne distinguait des autres fidèles, que sa profonde humilité, sa douce piété et son amour pour sa sœur utérine Sybille. Ces deux sœurs s'entretenaient souvent de l'apparition des saints anges à Assebrouck; souvent aussi elles firent le pèlerinage vers l'humble chapelle qui avait été témoin de cette vision.

A chaque pèlerinage elles sentirent s'enflammer davantage leur cœur et augmenter leur conviction que dans la volonté de Dieu, ces lieux où des anges avaient été entendus chantant ses louanges, devaient être le berceau d'un monastère où jour et nuit on glorificrait Dieu. Ces sœurs prirent leur conviction pour une inspiration et se crurent destinées à remplir cette mission. Elles avaient remarqué parmi les personnes qui faisaient cette sainte excursion, deux filles d'une tendre piété, c'étaient Marguerite de Gand et Christine d'Ypres.

On ne sait rien sur les familles de ces filles: elles apparaissent un instant dans l'histoire comme s'étant offertes pour remplir les vues de la Providence dans l'accomplissement de l'œuvre sainte que Dieu exigeait par une vision céleste; mais le reste de leur vie et leurs œuvres ne sont connus que de Celui pour qui rien n'est caché.

Avezocta, la plus âgée des quatre, était aussi la seule qui possédât quelques biens; elle n'avait cependant qu'une rente de trente florins sur des terres situées à Damme; mais riches de toute leur confiance dans la Providence divine, ces filles sollicitèrent la permission de bâtir sur le lieu de l'apparition de petites cellules, et l'obtinrent. Ce fut le jour de l'Épiphanie de l'année 1284 qu'elles reçurent l'habit de l'ordre de saint Dominique, et elles sommèrent leur institution naissante — la Vallée des Anges.

D'autres personnes s'associèrent aux fondatrices du nouveau couvent, mais la chronique de ce monastere ne donne que peu de détails sur la vie qu'y menèrent les religieuses; leur ferveur et leur piété furent sans doute dignes du beau nom qui désignait leur institution et de la vision qui avait été la cause première de son érection.

En 1286, le vénérable P. Munio de Zamora, maître

général de l'ordre de S. Dominique, après avoir tenu à Paris le chapitre général, arriva en Belgique pour visiter tous les couvents soumis à son autorité. Il connaissait déjà l'histoire de la miraculeuse apparition d'Assebrouck, et s'empressa d'y aller remercier Dieu de sa bonté et de joindre sa prière à celles des religieuses de la Vallée des Anges. Le P. Munio fut tellement édifié de la piété de ces jeunes filles, qu'il leur donna lui-même la profession religieuse et les admit dans son ordre. Il chargea les PP. du couvent des Dominicains de Bruges, des intérêts temporels et spirituels de ces nouveaux enfants.

Le nombre des religieuses augmenta considérablement, et il devint indispensable d'agrandir les locaux qui leur servaient d'habitation. Dans cette intention, le seigneur d'Assebrouck leur accorda gratuitement vingt-quatre mesures de terre.

En 1293, Gui de Dampierre prit le monastère sous sa protection, et lui accorda plusieurs priviléges.

Ce monastère fut détruit en 1580 par les hérétiques.

On ignore l'année de la mort d'Avezoeta; on sait seulement qu'elle mourut le 8 mai.

C. C.

—

AVIELER (François).

Le nom latinisé de ce théologien distingué, était Avielrius. Marchantius le range parmi les savants qui ont vu le jour à Ypres. On ignore à quel siècle il appartient.

F. V.

B

BACCIUS (Martin BACK),

Naquit à Thielt. Il est auteur d'une immense collection de sermons pour tous les dimanches de l'année, imprimée à Anvers, in-folio, sous le titre de : *Den schadt der catholicker sermoonen enz. t'Hantw. by Hier. Verdussen, in de tien geboden,* 1597. Back dédia ses sermons au Magistrat et aux habitants de Dunkerque. Il était devenu curé de cette ville immédiatement après la rentrée de Dunkerque « sous la domination de l'Église catholique » et de votre seigneur naturel, » dit-il; ce qui marque l'année 1583. Cette dédicace contient quelque détails

intéressants pour l'histoire de Dunkerque. Les sermons ont été approuvés par l'évêque Symons, qui, comme presque toujours, fait suivre sa signature du nom de la petite ville où il naquit -- *Petrus Simonius Tiletanus* — Martin Back possédait une profonde connaissance de l'Écriture sainte; son style est pur et sa diction beaucoup plus nette que celle de la plupart des sermons de son temps. Il donne sur chacun des dimanches une note historique ou morale, où il explique le but de l'Église dans l'institution de chaque fête; suit une espèce de paraphrase de l'épître du jour, suivie d'un sermon sur l'Évangile. Martin Back était élève de la pédagogie du Lys, à Louvain; il devint maître ès arts et fut le huitième de la ligne. Il fut promu au licenciat en théologie et obtint la cure de St-Martin à Alost, il desservit cette cure pendant 16 ans, après lesquels l'évêque d'Ypres l'appela comme chanoine, en 1583. C'est évidemment à la même époque qu'il devint curé à Dunkerque, et la pénurie de prêtres fut sans doute la cause pour laquelle tout en étant chanoine, il accepta cette charge bien pénible en ces temps de troubles. Back devint archiprêtre en 1601 et mourut le 25 janvier 1609. Il était très versé dans les littératures grecque et hébraïque. Il travailla avec les théologiens de Louvain, à l'édition du premier volume des œuvres de S. Augustin.

C. C.

BALTYN (Adrien)

Naquit à Bruges en 1545. Il suivit la carrière du droit et devint un jurisconsulte de distinction. Il pratiqua pendant quelques années à Anvers; mais après ces premières épreuves, il retourna dans sa ville natale où il ne tarda guères à être chargé de fonctions importantes: l'administration du Franc de Bruges se l'associa comme conseiller-pensionnaire et, peu de temps après, il en fut nommé secrétaire.

Il se fit remarquer de ses souverains dans la position honorable où son mérite l'avait placé: Albert et Isabelle lui confièrent le soin de faire un nouveau recueil des coutumes du Franc de Bruges. Son travail servit de base au décret de 1619, qui établissait définitivement la législation de cette vaste jurisdiction.

Les magistrats du Franc chargèrent Baltyn de prononcer l'oraison funèbre d'Albert, qui venait de mourir. Ce panégyrique fut solennellement prononcé dans l'église des Frères Mineurs à Bruges, en présence de tout ce que la ville possédait d'hommes éminents. Ce morceau d'éloquence était composé en latin et fut imprimé par Vander Steene (Lapidanus) à Gand, sous le titre de: *Oratio in funere serenissimi Alberti austriaci Brugis habita.*

Baltyn s'occupa aussi de recherches historiques: il composa, en flamand, une description du pays du Franc, avec un abrégé, ou plutôt une indication des privilèges dont il jouissait et des constitutions qui le régissaient. Ce livre n'a jamais été publié, quoiqu'il fût assez remar-

quable. C'est encore un de ces ouvrages que la modestie de leurs auteurs a en quelque sorte voués à l'oubli et qui mériteraient bien d'être mis au jour par la presse. Custis, Beaucourt et plus récemment encore M. Warnkœnig et d'autres écrivains ont tiré de l'œuvre de Baltyn des renseignements utiles.

Baltyn parvint à un âge avancé; il mourut en 1623, ayant atteint sa soixante-huitième année.

J. D. M.

—

BARBIERS (Gilles).

Plus connu sous le nom d'Ægidius Barbitonsoris, Barbiers était né à Bruges. Il se fit Récollet et obtint le grade de docteur en théologie à l'université de Paris. Ferry de Clugny, évêque de Tournay et ensuite cardinal, le nomma son coadjuteur et il fut sacré évêque sous le titre d'évêque de Sarepte in-partibus en 1476. Il assista, en 1481, au synode qui eut lieu à Bruges durant l'absence de l'évêque de Tournai, qui se trouvait à Rome.

En 1507, Barbiers donna sa démission, ne pouvant plus, à cause de son grand âge, remplir la charge qui lui était imposée. Il mourut dans sa ville natale le 27 mars 1514 et fut enterré dans le chœur des frères Récollets.

F. V.

BARTIUS (Arnold),

Brugeois, jurisconsulte et échevin du Franc. Il publia un Commentaire sur César. Sa mémoire était si heureuse, qu'il aurait, d'après le témoignage des contemporains, pu être comparé à Sénèque. Il savait les Pandectes par cœur.

C. C.

—

BARTHOLOMÉ dit de Bruges,

Fut médecin; il écrivit :

In aphorismos hypocratis, liber unus.
In librum prognosticòn, liber unus.
De regimine morborum acutorum, liber unus.

C. C.

—

BARTOLOMÆI (Cornelius)

Naquit à Bruges, vers la fin du seizième siècle. Sa famille était originaire d'Italie, où sa noblesse

était bien connue. Son grand-père s'établit dans la Flandre et contracta mariage avec une dame de la famille des Vleeschauwers; dès lors les Bartholomæi ne quittèrent plus leur patrie adoptive. Corneille, dont nous nous occupons ici, reçut une éducation en rapport avec sa naissance; ayant complété ses études préliminaires, il se décida à entrer dans les ordres. Il fut sacré prêtre et devint chanoine régulier de l'ordre de S. Augustin, dans l'abbaye d'Ecchoute à Bruges. Il avait fait des études profondes en théologie: à peine entré dans son monastère, il fut chargé d'enseigner cette branche des sciences sacrées aux novices de son ordre.

Bartholomæi était très érudit et possédait de vastes notions historiques, spécialement sur l'origine des ordres religieux. Ces connaissances lui furent utiles à lui et à sa communauté; voici à quelle occasion : Jean Caramuel y Lobkowitz, parmi la foule de ses ouvrages, avait publié un livre dans lequel il soutenait, que les moines de l'ordre de Citeaux et les Bénédictins avaient droit de préséance sur les chanoines réguliers. Cet écrit excita une vive émotion dans l'abbaye d'Ecchoute et ne pouvait rester sans réponse; une question de préséance était une question vitale. Bartholomæi se constitua le champion de son ordre et ne redouta pas de s'attaquer à celui que l'on nommait déjà, le grand Caramuel. Rien ne se fesait alors sans jeu de mots, Caramuel avait donné à son livre le titre de balance: *Libra de præcedentia* ..... Bartholomæi donna à sa réplique le titre de: Poids du sanctuaire au moyen duquel on fait voir la légéreté des choses contenues dans la balance de Caramuel. *Pondus sanctuarii quo explorata, leviora ostenduntur quæ continet Libra Caramuelis.*

Ces contestations si futiles et dont les moines semblaient

ne s'occuper qu'en plaisantant, donnèrent pourtant lieu à des ouvrages remarquables par leur érudition et par l'exactitude de leurs renseignements sur l'origine des abbayes et des communautés religieuses. On comprend que, puisque la préséance dépendait de l'antiquité de la fondation de l'ordre et de l'importance du fondateur, on n'aurait pas manqué de part et d'autre de signaler la moindre fraude, la plus légère incorrection. Le livre de Bartholomæi, fort important sous le point de vue que nous venons d'indiquer, est encore suivi de ce qu'il appelle: *Mantissa, sive festivitas sæcularis abbatiæ Eechoutanæ.* C'est l'histoire de l'abbaye fondée au septième siècle par S. Trond, et celle de l'abbaye de St-Trond à Bruges, qui est une maison de chanoinesses régulières.

Bartholomæi a laissé en manuscrit une explication de la fameuse prédiction de Lutbert Hautschilt, abbé de son monastère, dont nous parlerons plus tard.

Et la *Vie des saints de l'ordre des chanoines réguliers de S. Augustin;* ce manuscrit existait du temps de Pacquot dans l'abbaye d'Eechoute; nous ignorons ce qu'il est devenu, et nous faisons des vœux pour qu'il se retrouve dans l'une ou l'autre bibliothèque. Cet ouvrage était composé avec l'aide de plusieurs religieux.

Bartholomæi ne parvint pas à un âge fort avancé. Il mourut dans son monastère en 1655.

J. D. M.

BECARDUS (Jean),

De l'ordre des Prémontrés, chanoine et curé de St-Nicolas à Furnes, doyen des districts de Furnes et de Nieuport, bachelier, professeur etc. s'est illustré par ses écrits; on a de lui:

1° *Apparatus ad annales prœmonstratenses, de statu rerum ante ejusdem ordinis institutionem maxime in Flandria, et ab instituto ordine usque ad annum* 1133.

Il a laissé des notes pour l'histoire du même ordre jusqu'en 1623.

2° *Index scriptorum ecclesiasticorum et de iis censur.*

3° *Quœstio theologica de pane et vino in exequiis defunctorum offerri solitis.*

4° *Multæ conciones.*

5° *Argumenta epistolarum Philippi ad Eleemosyna et notationes variæ in ejus opera. Item notas in Opticam Servatii Laruelz et in prem. Chronicon Miræi.*

6° *Manuele Iprensis Diœcesis jussu reverendissimi Domini Georgii Chamberlain Episcopi Iprensis correxit et auxit sed nunquam edidit.*

7° Il a traduit en flamand *Vincentius Lyrissensis.*

8° Il a fait imprimer à Cologne: *Sanctæ Thomæ Cantuariensis et Henrici secundi illustrissimi Anglorum regis monomachia de libertate ecclesiastica cum adjuncto ejusdem dialogo. Typis Cornelii ab Egmundt an°* 1624 *sumptibus reverendissimi Domini Antonii de Hennin episcopi Iprensis.*

Cornelius Janssenius S. T. doctor et évêque d'Ypres, faisait grand cas de cet ouvrage et en parle en des termes très flatteurs dans ses *De Resolutionibus*.

Les ouvrages de Becardus existaient encore du temps de De Waghenaere, mais sont égarés aujourd'hui.

Beckaert est mort en 1635, le 9 février.

H. V. D. V.

—

BELLECHIERE (Jacques),

Poëte latin, né à Ypres, vivait au commencement du seizième siècle. Il était chanoine du membre de Furnes, dans la cathédrale d'Ypres, et mourut en 1616. Sluper a recueilli quelques-unes de ses poésies.

F. V.

—

BELLET (Jean).

Quelques écrivains ont avancé que ce poète était né à St-Omer, se fondant sur ce que son père François était de cette ville. Dans le doute, nous osons revendiquer ce personnage, comme appartenant à la ville d'Ypres, où son père vint s'établir comme imprimeur en 1608. Jean lui succéda dans l'imprimerie et fut maître de poésie de la société des Rosiers à Ypres, en 1620.

Il publia un ouvrage en treize chapitres, intitulé: *Welvoeginghe ofte beleeftheydt in den gemeynen handel onder de menschen*, in-8° de 79 pages, ouvrage dédié à la régence de la ville de Bailleul. On trouve des éloges en vers en tête de plusieurs ouvrages sortis de ses presses, qui tous prouvent une certaine aisance de composition et des idées assez élevées dans notre auteur. A en juger par une épître en vers, placée en tête de *Tobias-lever*, par Pierre de Rouvroy, curé de Neuve-église, Bellet, imprimeur de cet ouvrage, était lié d'amitié avec Olivier De Wrée. Les vers suivants tirés de cette épître, nous font voir que nos poëtes du commencement du XVII° siècle, fesaient beaucoup d'efforts pour relever la langue flamande; ils sont tout à la fois un échantillon poétique de Jean Bellet:

'Tscheen, tot op desen tydt, dat Zeeuwer, Batavieren,
En Friesen 'thoofd alleen vermoghten te lauwrieren:
'Tscheen dat der Musen woonst en Hippocrene plas
In 'twatrigh Hol-gewest alleen te vinden was:
Neen, Brabant doct oock mê: en Vlaendren van ghelycken
Wilt Zeeuw, noch Batavier, noch Fries in 't minste wycken.
Want *Steenbrugh* en *De Clerck* ick binnen Ipre zie:
Tot Brugghe zie ick *Vos* en u, Mynheer, van wie
Ick zoo veel eer verwacht, ter eere van de konste.

Il est fait allusion dans ces vers à Jacques Ymmeloot, seigneur de Steenbrugge, à Claude De Clerck, poëtes yprois et à Lambert De Vos, ou Vossius, de Bruges, tous contemporains de Jean Bellet.

F. V.

BELLIGEMIUS (Percevaldus)

Naquit à Bruges; on ne connait ni la date de sa naissance ni celle de sa mort; mais on sait positivement, par l'époque où fut publié le seul livre qu'il ait produit, qu'il vivait, à Paris, en 1530 et qu'il y remplissait la place d'instituteur dans le collége de maître Gervais. Il était aveugle de naissance et, malgré cette infirmité, avait acquis une grande érudition et des connaissances très étendues en philologie. Sa devise portait ces paroles du 145e psaume : *Dominus illuminat cœcos.*

Il fit imprimer à Paris, en 1530, ses notes et ses commentaires sur la déclamation de Quintilien: *Pro cœco contra novercam.* On le voit, dans toutes ses occupations littéraires, il cherchait des consolations à son malheur et se complaisait dans tout ce qui avait quelque rapport à son état de cécité.

Marchand a cherché à accréditer une opinion qui ne serait guères honorable pour notre compatriote, quant à la moralité: il prétend qu'il aurait été condamné à une prison perpétuelle, au pain et à l'eau, pour ses opinions hérétiques et pour l'impureté de ses mœurs; Pacquot repousse complètement cette assertion, et la repousse avec justice. Marchand a confondu Belligem avec un certain Percivalus Coccus, également né à Bruges et auteur d'un ouvrage intitulé: *Anathème du Sacrement,* où dominent les propositions de l'hérèticité la plus exagérée. Belligem n'a écrit que ses Commentaires sur la déclamation de Quintilien; tous ses biographes sont d'accord

sur ce point; il est vraiment étrange qu'un auteur sérieux comme Marchand, se soit laissé aller à la fantaisie de rendre Belingem solidaire des écarts et des vices de Coccus, par la seule et unique raison que Belinghem était surnommé *Cœcus*, l'aveugle, et sous le prétexte inadmissible que l'imprimeur de l'*Anathème du sacrement* aurait commis une faute d'impression en mettant: *Coccus* au lieu de *Cœcus*.

D'ailleurs la spécialité de Belinghem était la littérature et non la théologie; et, il est peu probable, qu'affligé d'une infirmité qui devait lui rendre les études si difficilement accessibles, il ait pu acquérir une assez profonde connaissance des Écritures saintes, pour pouvoir se mêler aux discussions si ardues qui s'agitaient alors dans le champ religieux. Au surplus *Cœcus* était le sobriquet, et non le nom de Bellinghem; le siècle était trop grave pour permettre qu'on mit un sobriquet au lieu du nom de l'auteur, sur le titre d'un ouvrage sérieux. Faut-il d'autres raisons pour faire tomber la supposition de Marchand? Je ne le pense pas. Nous nous sommes efforcé de laver la souillure qu'on a voulu attacher au nom de Belinghem, moins parcequ'on l'a taxé d'hérésie que parcequ'on a fait planer sur lui une accusation bien plus flétrissante.

J. D. M.

—

BERTHA (Louis),

Naquit à Bruges, en 1620, et reçut la profession religieuse dans le couvent des Dominicains, le 19 octobre

1644. Il devint successivement sousprieur, chantre, procurateur, syndic et prédicateur général. Il mourut le 12 août 1697.

On a de lui:

Origo plagarum christianum orbem devastantium. Brugis typis Alex Michiels, 1658, in-8°.

Medicus Christianus delegens sanguineis lachrymis deplorandam ferrei hujus seculi cœcitatem etc. Anwt. typis Eug. Gymnici, 1665, in-4°.

Deux autres ouvrages flamands de piété.

Leven van den H. Lud. Bertrandus. Anwt., Corn. Woens, 1671, in-12°.

C. C.

—

BERTULF,

Fils d'Erembauld, châtelain de Bruges, naquit à Furnes, vers 1055.

Il y a des faits dans l'histoire de Charles-le-Bon et de de son prédécesseur, que la critique n'est pas encore parvenue à éclairer de manière à satisfaire la science moderne; par instinct, on se refuse à les accepter comme faits établis et les données manquent pour les contrôler. Telle est, par exemple, la question de la noblesse et de la valeur de la dénomination de serf. Bertulf était-il noble, était-il serf? Je discuterai ce point à l'article Erembald (voir ce nom); il me suffit d'avoir prévenu le lecteur que cette question est discutée.

Bertulf était marié, mais il parait avoir vécu séparé

de sa femme, dès son entrée en fonction ecclésiastique. Il a eu un fils nommé Gummarus, qui fut élu prévôt de Notre-Dame en 1094. Gummarus était fort jeune lors de son élection, mais il sollicita et obtint la permission d'aller continuer ses études à Laon, et mourut en 1114.

Il est peu de points sur lesquels le jugement de l'histoire soit plus uniforme, que celui sur la vie de Bertulf, prévôt de St-Donat et chancelier héréditaire du comté de Flandre. Il ne dut sa vie qu'à un crime, et ses dignités à des intrigues; toute sa vie fut un tissu d'injustices, et avant de la finir, il ordonna ou permit la mort du comte Charles-le-Bon, par un de ses neveux.

Si une tradition de quelques siècles est une autorité irréfragable; si, quelle qu'en soit l'origine, cette tradition est chose jugée, j'ai tort de revenir sur le prévôt Bertulf; car après avoir médité longtemps sur ce fait, après avoir sérieusement discuté les autorités, je viens avouer que la complicité du prévôt dans le meurtre de Charles-le-Bon ne me paraît pas établie et qu'il y a de fortes raisons de croire que Berthulf était un honnête homme, faible peut-être, mais incapable de tremper dans une conspiration aussi horrible que celle dont on l'accuse, d'avoir fait partie, et même d'avoir été le chef. Je raconterai à l'article — Charles-le-Bon — les principales circonstances de cette conspiration, telles que des auteurs contemporains nous les ont conservées. Il est incontestable que la famille de Bertulf a été coupable; son neveu fut le meurtrier; mais lorsque les chroniqueurs de l'époque s'acharnent à jeter tout l'odieux de ce crime sur un vieillard de plus de soixante-dix ans, il est permis de douter de leur impartialité et il y a lieu d'examiner leur récit.

En général, je me méfie de ces jugements absolus sur

les personnes, jugements formés pendant une guerre civile, par un peuple passionné, contre un parti vaincu. Les vaincus ont aisément tort; d'ailleurs cette injustice devient entre les mains des chefs une arme terrible; ils s'en servent pour ruer le peuple contre l'ennemi et pour justifier ses excès, mais l'on ne croit pas, à part soi, aux qualifications mensongères qu'on inflige à ses ennemis.

Le peuple est toujours ainsi: j'ai vu moi-même des hommes honorés par leurs concitoyens et fêtés comme ayant bien mérité de la patrie, devenir le lendemain l'objet de leurs insultes. Une autre influence fait penser autrement à ce peuple qui ne pense que par procuration. Un peu de temps, un peu de publicité ramène l'opinion, mais l'un et l'autre ont manqué au prévôt Bertulf et à sa famille. On a prévenu leur justification en les exterminant, et cette voie est la plus sûre pour avoir complètement raison; les morts ne parlent plus; et vivant, on n'a pas voulu l'entendre; il a demandé des juges et on lui a donné des bourreaux.

C'est Gualbert, auteur contemporain, témoin oculaire et antagoniste décidé de Bertulf, qui nous le dit.

Après le meurtre de Charles-le-Bon, une grande partie du pays se leva contre ses meurtriers, et ils durent se retirer dans le Bourg, mais en s'y retirant ils emmenèrent une foule de braves gens, renfermés malgré eux. Les chefs des assiégeants firent donc annoncer que ceux qui n'avaient pas participé au crime, avaient la permission de se retirer, s'ils le désiraient, du milieu des assiégés.

Plusieurs sortirent et le prévôt, son frère le châtelain Haket et le jeune Robert, se présentèrent également pour prouver leur innocence. Haket porta la parole, et Gualbert nous a conservé son discours: « Nous pleurons la mort » du comte, dit-il, nous la regrettons amèrement et

» nous vouons à la sévérité des lois les coupables : nous
» les aurions nous-mêmes chassés si à cause de notre
» commune parenté nous n'avions été entraînés à les aider
» contre notre gré. Cependant, que votre bienveillance
» ne refuse pas de nous écouter dans notre intercession
» pour nos parents; qu'il leur soit permis d'avoir la liberté
» de sortir du Bourg, et qu'ensuite l'évêque et les magis-
» trats, leur infligeant la peine due à un crime aussi
» énorme, les envoient dans un exil perpétuel, pour qu'ils
» tâchent ainsi, par la pénitence et le repentir, de se
» réconcilier avec Dieu, qu'ils ont si grièvement offensé.
» Mais quant à nous, dit-il, le prévôt, le jeune Robert
» et moi, avec nos gens, nous sommes prêts chacun
» d'après notre rang, à nous soumettre à un jugement
» pour prouver à tous que nous sommes innocents de la
» trahison, en œuvre et en volonté. Si quelqu'un, qui
» que ce soit, veut écouter nos preuves et notre défense,
» monseigneur le prévôt offre de donner devant le clergé
» assemblé, la preuve, quelque difficile qu'on l'exige,
» qu'il est innocent, parcequ'il a la conscience de la
» pureté de ses intentions. Nous réclamons pour nos
» parents de l'indulgence.... pour nous, nous ne vous
» demandons que de la justice. »

Il y avait des coupables, sans doute, Haket les signale et implore leur pardon sans l'espérer; mais pour lui et pour le prévôt, il ne demande qu'un jugement.

Un pareil appel n'est pas le fait d'un traître, il n'aurait pas voulu d'une liberté sans justification, tant il appréciait la valeur d'un nom sans tache.

Lorsque Haket eut fini de parler, on lui répondit: « Nous vous anathématisons » et en signe d'exécration on rompit les *festucæ*, ou brins de paille, leur refusant dorénavant sécurité et appui.

Le prévôt Haket et les siens furent repoussés dans le Bourg. La chose était facile, les juges étaient les plus forts; et pour toute justice on leur promit des tortures et la mort.

Évidemment ceci ne prouve pas la culpabilité du prévôt. Je respecte infiniment le peuple, mais je prends mes réserves quant à la justice qu'il rend dans sa passion.

Plus tard ce même peuple prit le plus grand intérêt à la conservation du jeune Robert et pleura sur lui lorsqu'il le vit partir, lié sur un cheval, avec le roi de France; car on savait quel sort lui était réservé.

Il y a plus, ce même Haket s'échappa à la fin, le 27 Mars et se justifia plus tard. Une fois que le temps eut rendu la raison à ce peuple furieux, Haket était parvenu à établir son innocence et celui que le peuple en furie avait anathématisé parvint aisément, lorsque le calme fut rétabli, à prouver qu'il était innocent. Il est même réintégré dans ses dignités et signe des diplômes avec le titre de *Hakettus Castellanus*. Haket en s'échappant du Bourg s'était retiré chez le seigneur de Lisseweghe, Robert Crommelin, son beau-fils, et son innocence parut si évidente, qu'on ne l'inquiéta plus, il obtint au contraire la considération publique. Bertulf n'eut pas le même bonheur, il fut immolé à la fureur du peuple par le vicomte de Loo, qui espéra se justifier de toute complicité dans le meurtre par sa cruauté envers un accusé.

Bertulf n'avait pas attendu qu'il fût assiégé et que la mort fût devant lui pour se justifier. Le jour du meurtre, invité d'aller sauver quelques personnes qui allaient d'être massacrées, il se transporta à l'église et sauva entr'autres le jeune Fromold: ce jeune Fromold avait brigué la place du prévôt, qui se contenta pour toute vengeance de lui dire qu'à la fin il devait s'apercevoir,

qu'aux fêtes de Pâques il ne serait pas revêtu des fonctions de prévôt, comme il se l'était promis. Fromold voulut nier l'intrigue, mais Gualbert, malgré sa partialité, ajoute que les soupçons de Bertulf étaient peut-être fondés. Ce — peut-être — trahit Gualbert, cet homme n'avait pas le courage de sa conscience.

En regagnant sa maison avec les personnes qu'il avait sauvées, Bertulf rejeta avec indignation tout soupçon de coopération à ce crime. Le dimanche suivant il envoya un moine de St-Trond vers l'évêque de Tournai pour le prier de venir reconcilier l'église souillée par un crime, qu'un membre de sa famille avait commis. Dans l'écrit qu'il destina à l'évêque, il donnait, dit Gualbert, les raisons qui pouvaient prouver au besoin, d'après les lois ecclésiastiques, son innocence aux yeux du public et du clergé. Pour continuer à avoir raison contre le prévôt, on maltraita le moine, porteur de la justification de Bertulf, et on l'empêcha d'arriver auprès de l'évêque.

Tout cela se trouve dans l'historien Gualbert, car je suis rédnit à consulter les ennemis de Bertulf, pour prouver que leur jugement est injuste.

Mais je me trompe, il existe une pièce qui n'est pas faite par ses ennemis et qui prouve qu'il a employé à son usage privé des biens appartenant à l'église de St-Donat et qu'il en avait distribué à d'autres avec négligence; mais veuillez remarquer que c'est lui-même qui a fait cette pièce authentique; qu'il l'a faite, tandis qu'il était en grande faveur auprès du comte Baudouin, dont il était archi-chapelain; qu'il l'a faite sans y avoir été obligé, mais de lui même et pour le repos de sa conscience; que toute la Flandre à-peu-près était liée à lui et que personne n'aurait pu l'y forcer et qu'il a fait cet aveu publiquement, lui que l'on dépeint comme si hautain, si orgueilleux et si

vain, tandis qu'une restitution occulte aurait pleinement satisfait à ce qu'exigeait la justice: voici ses motifs et que l'on me dise s'ils sont ceux d'un homme sans foi ni loi.

« J'ai convoqué presque tous les échevins du pays de Flandre, parce que j'ai remarqué avec crainte que j'avais mésusé des biens de l'église de St-Donat et que m'en étant convaincu, j'en suis bien marri... Je donne donc mon héritage qui est près de Hobrugge et de Thourout et deux habitations, etc. pour le repos de mon âme et de celles de mes prédécesseurs et pour une aumône à posséder à perpétuité par l'église de St-Donat. »

Ce repentir est presque l'innocence et je ferais conscience de rappeler comme une accusation, un fait si loyalement effacé par un aveu public non exigé et une restitution complète.

Mais revenons à la conspiration que le prévôt, dit-on, a dû connaître et qu'au moins il n'a pas empêchée.

Une fois les familles Tancmar et celle du prévôt en inimitié ouverte et en guerre à mort, les conseils du prévôt durent avoir peu d'influence sur ses neveux, pour qui la vengeance, d'après les idées de ce temps, était grandeur d'âme et courage. L'on se fut crû deshonoré en pardonnant. Nous jugeons trop souvent les faits d'une époque demi-barbare d'après les idées de notre civilisation avancée.

Mais enfin que pouvait un vieillard sur son brutal neveu Bordsiard, le meurtrier de Charles?

Je nomme Bertulf un vieillard, car je le trouve déjà au nombre des chanoines en 1089: n'eût-il eu alors que trente ans, il devait avoir vers le temps dont je parle, plus de 64 ans. A cet âge, et ecclésiastique, les avis de Bertulf sur les crimes de ses neveux, devaient être

considérés comme le radotage d'un vieillard. Tout ce qu'il put faire fut de pleurer en secret, et Gualbert qui le connaissait, nous assure qu'il le faisait en effet.

Quelques auteurs présentent une accusation plus sérieuse contre Bertulf. Ils prétendent qu'il supplanta injustement Ledbert, et qu'il usurpa de force les fonctions de prévôt.

J'ai, pour confondre les accusateurs, des chartes authentiques.

On dit que ce Ledbert devint prévôt l'an 1096. Or, nous avons une charte de Robert-le-Frison de l'année 1093, à laquelle Bertulf a pendu son sceau comme prévôt. Il n'a donc pas dû usurper, après l'année 1096, des fonctions qu'il possédait déjà trois ans auparavant.

On lit dans bien des auteurs que Bertulf traitait tout le monde avec hauteur, qu'il était haï de ses concitoyens à cause de ses vices.

Le témoignage de Gualbert ne peut être aucunement suspect, à cause de la partialité qu'il montre toujours contre le prévôt; voici cependant ce que la force de la vérité l'oblige à avouer, et qui me parait décisif dans cette discussion. Le prévôt, dit-il, et sa famille, avant leur trahison, étaient des hommes religieux, se conduisant bien envers les membres de la famille Tancmar, les traitant, ainsi que tous les autres habitants du pays, avec égard et considération. Ailleurs, il le nomme un homme de bien.

Mais il est temps d'en finir avec cette discussion et d'en venir au supplice que subit le prévôt.

N'espérant plus rien de la justice des assiégeants, le prévôt prend la résolution de se soustraire à la fureur de ses ennemis, et il s'échappe, le 16 Mai, sous la direction d'un homme d'armes, il court à Keyhem, de là à Furnes,

puis à Warnêton, marchant, dit Gualbert, volontairement, nu-pieds en punition de ses péchés.

Enfin il est découvert par le vicomte de Loo et ramené à Ypres. On voulut le lier sur un cheval, mais il demanda en toute humilité la permission de marcher pieds-nus et lentement.

Il regnait alors un froid intense et on lui accorda sa demande. En marchant, il chanta avec la plus grande piété tantôt ses heures canoniales, tantôt le psautier, les vigiles des morts ou les sept psaumes avec les litanies. Il confessa ses péchés et pleura, ou soupira souvent, jusqu'à ce que, après un trajet de trois lieues, il vint à Ypres, les pieds tout déchirés, mais sans se plaindre.

Il était bien convaincu qu'il n'y avait plus de justice à obtenir et n'en demanda plus; il souffrit. Il connaissait trop bien ce fourbe nommé le vicomte d'Ypres qui espéra, dit Gualbert lui-même, prouver son innocence par une honteuse inhumanité.

Gualbert l'a bien qualifié: le supplice de Bertulf fut une honteuse inhumanité. Je ne crains pas de décrire ce supplice car, comme on l'a dit, le crime fait la honte et non pas l'échafaud. La grandeur d'âme, la force de caractère et la résignation chrétienne qu'il a montrées dans ce moment extrême ne peuvent servir qu'à sa justification.

Une foule immense le précédait et le suivait par troupes, en sautant et en battant des mains. On le traînait par de longues cordes attachées de droite et de gauche et tenues par une longue file d'hommes de chaque côté.

« Pour le traiter encore avec plus d'ignominie on le

conduisait presque nu et on lui jetait des pierres et de la boue.

» Excepté le clergé et quelques hommes qui l'avaient connu homme de bien, dit Gualbert, personne n'eut pitié de lui.

» Accablé de tant d'opprobres, de tant d'injures (c'est toujours Gualbert qui parle), cet homme, autrefois respecté, maintenant abreuvé d'ignominies, resta le visage immobile, les yeux tournés vers le ciel; il invoquait, à moins que je ne me trompe dit Gualbert, et ce doute est un crime, il invoquait non par de bruyantes paroles, mais dans le secret de son cœur, l'assistance de Dieu. C'était la contenance d'un martyr.

» Alors, ajoute Gualbert, un de ceux qui poursuivaient Bertulf, le frappant rudement d'un bâton à la tête, lui dit: O le plus orgueilleux des hommes, pourquoi dédaignes-tu de lever les yeux et d'implorer la compassion des chefs et la nôtre. »

On était honteux de trouver tant de courage et de vertu dans un homme qu'on traitait si inhumainement, on eut désiré qu'il s'avilît par un recours à ses assassins, afin qu'on pût trouver dans une demande de grâce une espèce d'aveu de culpabilité. « Mais, dit Gualbert, le prévôt garda le silence et on le suspendit à un gibet. » Les chanoines l'en détachèrent et l'ensevelirent dans l'église de St-Martin. C'est le seul honneur, la seule justice que reçut un homme peut-être innocent.

C. C.

BISSCHOP (Valentin)

Naquit à Bruges en 1586. Il fut élevé dans des principes de religion très sevères et son éducation fut dirigée vers le sacerdoce. A l'âge de vingt-quatre ans, il entra dans la société de Jésus, et y reçut les ordres sacrés.

Il rendit de grands services à son ordre et se distingua surtout comme prédicateur; toutes ses études et ses efforts les plus constants, avaient pour but d'arriver à se perfectionner dans l'éloquence de la chaire, et après plusieurs années d'application, il obtint une place distinguée parmi les coadjuteurs spirituels.

Vers cette époque, le catholicisme était presque expulsé de la Hollande, ou, du moins, la pratique du culte orthodoxe y était entravée et dans des conditions très difficiles; on sait que le but principal de l'institution de l'ordre des jésuites était d'opposer une digue à l'envahissement du protestantisme; Bisschop fut considéré par ses supérieurs comme un champion capable de s'opposer par la puissance de sa parole aux progrès de la réforme et envoyé comme missionnaire en Hollande où la lutte religieuse était extrêmement active. Le zèlé missionnaire se maintint toujours à la hauteur de la tache qui lui fut confiée et continua pendant six années sa lutte avec les dissidents.

Il fut enfin rappelé dans sa patrie où il donna de nouvelles preuves de sa charité et de son ardeur infatigable à consoler les souffrances. Il mourut le 14 mai 1636 à Courtrai, victime du dévouement qu'il montra pendant les ravages que la peste exerçait alors en cette ville.

Bisschop composa un ouvrage sur la chasteté: ce livre, écrit en flamand et portant le titre de: *Lof des suyverheyds*, eut beaucoup de succès. Deux éditions en furent publiées en moins de deux ans: la première en 1625, à Anvers chez Jérôme Verdussen, la seconde en 1627, aussi à Anvers chez Jean Cnobbaerd; à la suite de cet ouvrage se trouve une instruction pour les Vierges qui se destinent au cloître.

J. D. M.

—

BLASÆUS (Jacobus)

Naquit à Bruges, dans la premier moitié du XVIe siècle; il était d'une origine modeste et fut accueilli dans l'école de Bogaerde, dont il fut un des élèves les plus distingués. Son éducation première étant achevée, il fit les études préparatoires pour entrer dans l'ordre monastique, et se retira dans le couvent des frères mineurs de Douai.

Il faut que, sous la bure du moine, on ait découvert en lui, d'éminentes qualités, puisque la cour de Rome le fit sortir de la solitude de son cloître pour le revêtir de la dignité épiscopale: en 1597, il fut élévé à l'évêché de Namur et en 1601, il vint occuper, comme quatrième évêque, le siége apostolique à St-Omer. Il mourut dans cette dernière ville, après avoir, pendant dix-sept ans, dirigé le troupeau confié à ses soins à travers des circonstances très difficiles. Il fut enterré dans sa cathédrale.

Blasæus possédait parfaitement la langue française. Ce

fut lui qui, le 31 décembre 1597 prononça, à Ste-Gudule à Bruxelles *L'oraison funèbre de Philippe II,* publiée chez Velpius.

J. D. M.

—

RIQUARD BLAVOET ET HÉRIBERT DE WULVERINGHEM.

Tout au commencement du XIIIe siècle, la ville et la châtellenie de Furnes devinrent le théâtre de querelles sanglantes entre deux factions, que l'histoire désigne sous les noms de *Blavotins* et d'*Isangrins*. Les premiers avaient pour chefs Riquard Blavoet et Héribert seigneur de Wulveringhem. Les chroniques nous représentent Riquard et son intrepide compagnon comme les protecteurs du peuple contre les exactions de la veuve de Philippe d'Alsace, et en même temps comme des sujets rebelles et coupables. Il serait impossible de bien juger ces hommes courageux qui jouaient un rôle aussi populaire et qui osaient braver la puissance de leurs souverains, avant d'avoir examiné attentivement la cause qu'ils ont défendue avec tant d'audace.

Des hommes de race différente ont longtemps habité la Flandre, sans que leur melange eût effacé les traces de leur origine. Ils s'étaient voué la haine la plus implacable et vidaient souvent leurs interminables disputes les

armes à la main. Au nombre de ces populations ennemies il faut d'abord compter les Saxons (1).

Pour peu que l'on puisse avoir foi dans l'influence que continue d'exercer sur le langage et le dialecte d'un pays, l'origine de ses premiers habitants, les Saxons ont peuplé presque totalement la contrée aussi loin que s'étend la Flandre-Occidentale et l'idiôme qui est particulier à cette province.

Lorsque les Francs ont fondé leur immense empire, ils avaient, aussi bien que tous les autres peuples envahisseurs, la coutume de se considérer comme une classe d'hommes privilégiée et de ne traiter comme libres et nobles que ceux qui avaient partagé leur triomphe. Le nom que portaient ces fameux conquérants devint ainsi par la suite des temps synonyme de libre: franc et libre, *vry en vrank*. Car appartenir à la nation des Francs et être libre était d'après leur manière de voir la même chose. Les Francs ont naturellement dû s'obstiner à voir dans les Saxons qu'ils ont trouvés dans la Flandre, une nation réduite en servitude par le droit de la guerre. N'est-ce pas ainsi qu'avaient agi les conquérants qui les ont précédés et que se sont conduits plus tard les Normands en Angleterre? De là peut-être ces jugements contradictoires sur la condition des personnes, libres aux yeux des uns et serfs de la glèbe selon les prétentions des autres. Nous en avons un exemple dans la famille de de Bertulf, sous le comte Charles-le-Bon. Cette opinion, quelque hasardée qu'elle puisse paraître, présente la solution raisonnable d'un foule d'énigmes historiques du moyen-âge.

---

(1) Kervyn de Lettenhove, Histoire de la Flandre, premier volume. *Passim.*

Les premiers Flamands étaient employés à la culture des terres et ces braves savaient au besoin échanger la bêche et la charrue contre le *scharm-sax* ou la *colve*. Ils étaient d'un même sang que cette nation fière et indomptable qui a préféré se faire exterminer par la terrible main de fer de Charlemagne, que de se laisser reduire en esclavage.

Les Saxons de la Flandre étaient moins favorablement placés pour courrir les chances de la guerre; mais ils n'en souffraient pas moins impatiemment le joug de la servitude; ils conspiraient contre l'oppression: les *Ghildes*, pendant les premiers siècles, déployaient dans ces luttes pour la cause de la liberté et l'affranchissement des serfs, le courage du désespoir et une persévérance sans égale (1).

Nos Blavotins semblent avoir été les successeurs des pauvres Karls saxons et ils avaient pris le surnom de *Pieds-bleus*, *Blavoeten*, sans doute à cause de leur modeste chaussure (2). A leurs cruels oppresseurs, ils donnaient par opposition le sobriquet de *Isengrims*, *visages* ou *casques de fer*, et peut-être aussi celui de *Pieds-d'or*, qui leur sont communs avec le loup de la Saga, le *Gullfot*, des Suédois et des Danois. Ces noms nous rappellent en effet l'armure et les éperons des riches et des grands.

On dirait que les *Blavoeten* se sont plûs à établir une comparaison entr'eux et le personnage fabuleux du Renard, si populaire en Flandre. G. Guiare, qui assista à la bataille

---

(1) Capitul. reg. Franc. t. I, p. 775. De conjurationibus servorum in Flandris.

(2) Homines secundum consuetudinem furnensis pagi liberi mediocriter locupletes. Meyeri ann.

de Mons en Puelle, fait allusion à ces idées conservées parmi le peuple, dans les vers suivants:

Lors requist paix la gent renarde
D'Ipres, de Gand et d'Audenarde (1).

Les plus anciennes traces connues du nom de Blavotins et du pouvoir qu'ils avaient acquis, remontent à la première moitié du XIe siècle. Lambert d'Ardres atteste qu'Herred, surnommé Craugroc, un Karl de Furnes, devenu seigneur de Guines, avait parmi ses parents et ses amis des hommes hardis et puissants qui osaient se déclarer hautement les chefs et les fauteurs des Blavotins (2). Guillaume-le-Breton qualifie avec raison les rivalités des Blavotins et des Isengrims de vieilles querelles, *rixa vetusta, veteres pugnas* (3).

C'est aux Blavotins que nous devons les premières lois de Furnes, et la plus ancienne *keure* écrite de toute la Flandre; elle fut octroyée en 1109, par Gertrude, veuve de Robert-le-Frison, lorsqu'elle possédait la châtellenie de Furnes à titre de douaire. Dans les vieilles chroniques qui font mention de cet évènement, nous lisons que les Blavotins et les Ingrekins, c'est-à-dire les Isengrims, car ces deux dénominations sont souvent confondues, étaient en cette année amenés à faire la paix (4).

---

(1) Royaulx lignages v. 5669. Voyez nos Recherches sur l'origine flamande du roman du Renard et sur ses rapports avec les anciennes factions des Blavotins et des Isangrins.

(2) André Duchesne, maison de Guines, livre III, preuves p. 89.

(3) Philippide v. 85 et seq.

(4) Deinde Blaeuvoetenses et Ingrekini territorii furnensis quod Gertrudis comitissa tenebat provocantur ad pacem quam Brugenses ampliaverunt. Corpus chronicorum, t. 1, p. 284.

On ne voit pas que les partis aient été réconciliés pour longtemps; ils se sont montrés avec une nouvelle fureur vers l'année 1144, pour ensanglanter les environs de Furnes, de Bergues-St-Winoc, d'Ypres et de Bruges. Pendant plusieurs années, dit Iperius, les territoires de Furnes et de Bergues où étaient situés les biens de l'église de St-Bertin, furent désolés par les combats désastreux des Blavotins et des Isengrims.

Le pays de Furnes est constamment désigné comme étant le principal foyer de ces discordes civiles. C'est de Furnes que sont sortis les Erembald, les Lambert, les Bertulf et plusieurs de leurs complices qui ont trempé dans la conspiration contre le malheureux comte Charles.

D'après l'abbé Égide, « les dissentions des Blavotins » et des Isangrins troublaient une partie de la Hollande, » de la Zélande et de la Flandre. Ils se faisaient une » guerre si atroce, que ni roi, ni comte, ni baron ne put » les apaiser. D'un côté se trouvait la majeure partie » de la noblesse; les Blavotins résidaient autour de la » paroisse de Keyem, » sur les bords de l'Isère, à une petite distance de Pervyse et de la demeure de Riquard Blavoet.

Le chantre de Philippe-Auguste décrit ainsi les lieux habités par ces factions. « Partie de Gravelines, la » flotte sillonnant les flots de la mer, parcourt succes- » sivement les lieux où elle ronge les rivages blanchâ- » tres des Blavotins, ceux où la Flandre se plonge » en plaines marécageuses, ceux où l'Isangrin, puissant » à la guerre, armé de son glaive et de sa lance, » parcourt la terre, combattant sans cesse; et ceux » encore où les habitants de Furnes, par une excep

» tion remarquable, labourent les champs voisins de la » mer (1). »

Nous avons dû nous arrêter à ces détails, parceque l'origine des Blavotins et leurs tendances politiques ne sont pas assez connues. Nous arrivons maintenant aux exploits qui ont illustré nos deux compatriotes.

Philippe d'Alsace, décédé en 1191, laissa pour douaire à sa veuve Mathilde, Furnes, Bergues-St-Winoc, Cassel, Bailleul, Bourbourg, Lille, Cisoing, Douay, Orchies, Ecluse, Watten et tous les territoires qui en dépendaient avec le château et le bois de Nieppe. La comtesse-douarière avait choisi Furnes pour sa résidence. L'énormité des impôts qui souvent ont servi de motifs pour armer le peuple, excita alors de grandes révoltes. Mathilde exigeait en effet des sommes exorbitantes des habitants, sous pretexte de les faire servir à subvenir aux frais de la guerre du comte Baudouin en Palestine, tandis qu'elles étaient réellement employées à entretenir le faste presque royal de sa cour.

La roine de Portingal
Ki moult bien siervir se faisoit
Et roine adiés se clamoit
Pour çou qu'elle suer à roi fu
Et faisoit faire moult biau fu,
En vasselements d'argent
Se faisait servir bel et gent (2).

Les gens du pays de Furnes se récriaient contre les taxes qu'ils disaient être en opposition avec leurs lois et coutumes depuis que la veuve de Gertrude les avait

(1) Philippide p. 570 seq.
(2) Philippe Mouskes, tom. II, p. 269. v. 19,366.

affranchis du droit odieux de *balfaert*. Le peuple disait dans son langage naïf que la reine « n'avait pas besoin » de dépenser tant d'argent aux gentilhommes étrangers, » aux comédiens et aux parasites qu'elle entretenait à sa » cour et qui ne sont bons qu'à manger les princes et » les princesses (3). »

Siegebert Inghelric, un Isengrim de la cour de Mathilde, conseillait à la princesse de persister dans ses exigences et d'imposer silence aux vilains, tandis que Riquard Blavoet appuyait le peuple dans ses réclamations et dans son refus de payer les impôts. Les agents de la reine usèrent de rigueur, en vinrent aux mains avec les gens de la campagne et finirent par être assommés. Riquard et quelques mutins furent saisis, jetés en prison et étroitement gardés dans le bourg de Furnes. Il n'en fallut pas d'avantage pour soulever les masses; Héribert de Wulveringhem, parent de Riquard, se mit à la tête des Blavotins et marcha le 16 novembre 1201, sur la ville de Furnes, sans laisser à Mathilde le temps de se préparer à le recevoir.

A cette époque, un large fossé appellé *Colommegragt*, se projetait de l'endroit où commence le canal de Dunkerque et de Bergues vers celui de Nieuport. La rue du sud et la paroisse de St-Denis se trouvait en dehors de la ville et formait le *Butamburg*. Siegebert, chef des partisans de la cour, ayant appris l'approche d'Héribert et de ses hommes, se précipita au devant d'eux avec les Ingrekins, pour leur disputer le passage du fossé.

---

(3) *Dat zy zoo veel geld niet behoorde te hangen aen zoo vele vreemde edellieden, die zy in haer hof hield gelyk ook vele comedianten en kamerspeelders die de princen en princessen maer opeten.* Heyndericx, *Ann. van Veurne MS.*

Le combat qui s'y engagea fut terrible; Ingelric resta mort sur la place avec un grand nombre des siens. Le quartier où il expira a porté depuis ce temps le nom de *Inghelrichoek*, que l'on trouve encore cité dans les anciennes chartes. On l'appelle aujourd'hui, par corruption, *Engelhoek*.

Le premier soin des vainqueurs fut de se rendre au château du Bourg pour délivrer Blavoet et ses compagnons. Le châtelain Héribert de Furnes n'était pas en mesure de faire la moindre résistance. On le contraint d'ouvrir les portes du cachot et de mettre les prisonniers en liberté, le château est ensuite impitoyablement livré aux flammes et les Blavotins se retirent triomphants, sans s'inquiéter de la reine qui avait réuni toutes ses forces autour de son palais, à l'autre côté de la ville.

Dans ces malheureuses circonstances la princesse fut obligée d'appeller le comte de Flandre à son secours, pour faire cesser les désordres.

La partie n'était que remise, car le calme une fois retabli, les malversations et les prodigalités de la cour avaient repris leur ancien train et avec elles les tailles et les subsides. La fureur de la guerre intestine ne tarda pas à se rallumer avec plus d'ardeur que jamais. Héribert de Wulveringhem, qui avait été banni à perpétuité avec confiscation de ses biens, s'était réinstallé dans ses foyers, aidé par quelques amis déterminés. Le nombre des conjurés s'y accrut tellement, qu'ils furent bientôt en état de livrer des batailles rangées aux soldats de la reine (1).

La ville de Furnes était destinée à être témoin une seconde fois des combats entre les Blavotins et les Isen-

---

(1) Heynderiex, ms. Ann. van Veurne.

grims. Les insurgés, conduits par leurs chefs, à la tête desquels se trouvait Héribert, s'emparèrent, en 1204, de Furnes ainsi que du palais de Mathilde, lequel fut pillé et entièrement dévasté, et n'était la crainte d'incendier toute la ville, on y aurait mis le feu. Le sang ruissela dans les rues; les maisons des Isengrims et des amis de la reine furent réduites en cendres. De la ville, les troupes se répandirent dans la campagne, livrant au sac ou détruisant par la flamme les châteaux, manoirs et fermes de leurs ennemis.

Mathilde ne pouvant espérer aucun secours de Baudouin, qui était parti pour les croisades, se tourna vers le roi de France et envoya en même temps quelques gentilshommes de sa cour dans ses villes wallonnes recruter des hommes pour châtier les Blavotins. Les premières hostilités commencèrent à Houthem, où la comtesse-douairière s'était rendue en personne, se confiant en ses forces qui se trouvaient merveilleusement augmentées par les troupes que Philippe-Auguste lui avait envoyées de l'Artois. L'armée des Blavotins était composée principalement de *Colve kerls* à pied, chaussés en bleu; elle ne put résister au premier choc de la cavalerie française. Héribert, battu d'abord, se replia sur Wulveringhem à la faveur des *moeres*, fuyant devant ses ennemis. Ces derniers arrivèrent bientôt avec tous les apprêts pour livrer assaut, croyant Héribert enfermé derrière le donjon de son château, mais les soldats Blavotins qui avaient repris courage, attendaient leurs ennemis de pied ferme, taillèrent en pièces les Isengrims et l'armée française, et poursuivirent à leur tour les fuyards à travers les marécages. La victoire était complète; Mathilde eut à peine le temps de sauver sa personne en courant à Bergues.

La mort du comte de Flandres, arrivée sur ces entre-

faites, pendant la minorité de la jeune comtesse et dans l'absence du comte de Namur, prolongea cet état de choses. L'anarchie était à son comble et les partis s'entr'égorgeaient à leur aise. La plupart des fermes et des demeures seigneuriales du Furnambacht devinrent, en 1205 la proie des flammes. Au dire de l'auteur des Annales de Furnes (1), l'histoire généalogique de la famille Knibbe contenait le récit de l'incendie du château d'Oeren, allumé par les Isangrins, et du meurtre des frères Omaer et Jean Knibbe, qui appartenaient au parti Blavotin. La demeure fortifiée de Jacob Veyse subit le même sort et toute sa famille fut massacrée sans pitié. Gérard Sporkin, un autre chef Blavotin, fut brûlé vif au milieu de sa maison en flammes. Dans la châtellenie de Furnes et dans celle de Bergues, laquelle s'était jointe aux Furnois pour se soustraire à la charge intolérable des impôts, les meurtres et les incendies se succédaient sans relâche. Les Blavotins n'épargnaient rien de leur côté pour atteindre leurs adversaires et faisaient rudement la chasse aux Isengrims: Héribert de Wulveringhem assaillit près de Hondscote une troupe d'incendiaires Ingrekins, en tua cinquante et mit les autres en fuite. La reine Mathilde elle-même envoya de Lille ses gens fourrager et piller les campagnes flamandes et ses hommes commirent de telles dévastations, qu'Arnould, comte de Guines, châtelain de Bourbourg, vassal soumis et fidèle à sa suzeraine, se trouva obligé, par prudence, de tenir une armée sur pied, rien que pour mettre une barrière entre lui et la rage de cette milice indisciplinée (2).

---

(1) Heinderyckx, Ann. van Veurne, ms.

(2) Lambert d'Ardres, dans André Duchesne, preuves p. 258 et Heynderiex.

L'insurrection s'était propagée dans toute la partie flamingante du pays; hormis les communes wallonnes appartenant à Mathilde, Bergues-St-Winoc seule restait au pouvoir des Isengrims. Les deux vaillants capitaines flamands Héribert de Wulveringhem, et Walter de Hondscote, que le premier s'était associé, se mirent en devoir d'assiéger cette ville en 1206, mais cette entreprise leur devint fatale, car sur l'avis de Christiaen Van Praet, bailli, et d'Adam, châtelain de Bergues, appuyés par un autre chef Isengrim, Gérard Fay, la garnison fit une sortie vigoureuse. Le combat fut opiniâtre et meurtrier; la victoire, longtemps indécise, resta aux Isengrims. Les Blavotins laissèrent 300 morts et leurs bagages entre les mains du vainqueur. « Pour autant qu'au dict conflict y » cust si abondante effusion de sang, ils appelèrent le » jour d'icelle desconfiture *den rooden maendag* (1). »

Les Blavotins vaincus ne voulurent pas encore se soumettre; la comtesse-douairière qui avait vu piller et saccager son palais de Furnes, fuyant partout devant ses sujets, fut contrainte de chercher en premier lieu un asile à Bergues et de fixer ensuite son séjour à Lille,

En cèle tière des Ingrins
Qui haoient les Blavotins (2).

Ce fut par l'intermédiaire du comte de Guines seulement, qu'on parvint à négocier la paix entre la comtesse et les insurgés. Les chefs Blavotins seuls en furent exclus et condamnés à l'exil.

Ainsi se terminèrent pour toujours ces fameuses que-

(1) Oudegherst, t. II, p. 59.
(2) Philippe Mouskes, t. I, p. 320, v. 20,786.

relles, comme les dernières étincelles d'un incendie qui s'éteint. Mathilde ayant renoncé à ses goûts somptueux, cessa d'opprimer le peuple et s'en fit aimer. En 1240 Thomas de Savoie et la comtesse Jeanne rendirent à Furnes ses anciens franchises. La race des pieds bleus finit par se confondre avec les autres et n'a plus reparu sur la scène.

Les Blavotins avaient hérité de leurs pères cet ardent amour de l'indépendance et leur aversion pour les grands de la cour; ils avaient de plus appris à chérir le pays en cultivant de leurs mains le sol flamand qui les recompensait avec usure de leurs travaux. Chaque fois que la guerre était engagée contre le roi de France, les Blavotins se rallièrent avec empressement aux Isangrins et au reste des Flamands. Guillaume-le-Breton, qui fut témoin de leur patriotisme, en fait judicieusement la remarque dans la relation de chaque expédition de Philippe-Auguste contre la Flandre. Le passage qui suit est relatif à la campagne pour le comté de Vermandois contre Philippe d'Alsace.

« Leurs antiques querelles ne retiennent ni les Isangrins, ni les Belges, ni les Blavotins; les fureurs intestines qui les animent les uns contre les autres et les déchirent tour-à-tour, ne les empêchent point d'être fidèles à leurs serments et de se précipiter vers la guerre; pour combattre contre les enfants de la France, ils se réjouissent de suspendre leurs anciennes inimitiés.... » Les mêmes partis assistèrent aussi à la prise de la flotte française à Damme.

« Déjà tous les Blavotins sortis de leurs cavernes ont dressé leurs bannières; tous les Isangrins, les habitants de Furnes, les Belges ne formant qu'un seul corps, se sont

réunis au comte Ferrand et au comte de Boulogne (1). »

C'est que les Blavotins étaient des hommes énergiques qui s'étaient devoués à une cause sérieuse et juste. Les sentiments de nationalité qui leur faisaient suspendre les inimitiés personnelles lorsqu'il s'agissait de défendre leurs foyers contre la domination étrangère, font assez deviner leurs généreuses intentions. C'est à juste titre que nous signalons Riquard et Héribert comme les dignes devanciers des Zannequin, des Breydel, des De Conink et des Van Artevelde.

Les Annales manuscrites de la ville de Furnes ont conservé des souvenirs très imparfaits de ces deux citoyens et de leur famille. Riquard Blavoet est fils de Riquard du même nom; c'était un seigneur riche et puissant, ayant des alliances de famille avec la première noblesse du pays; il possédait à Pervyse un beau fief, avec six arrière-fiefs. Son château fut démoli après la chûte de son parti, et l'endroit où il se trouvait situé dans la dite paroisse, a conservé le nom de *Blavoetswal,* quelquefois appellé aussi *Blaumotte.*

Le savant Willems a élevé des doutes sur l'existence de la famille Blavoet, qui n'est mentionnée nulle part, dit-il, dans les nobiliaires de la Flandre. Cependant rien de plus certain que Riquard Blavoet n'est pas un personnage imaginaire.

On n'a qu'à jeter un coup-d'œil dans les anciens diplômes et les cartulaires, et notamment dans le cartulaire inédit de l'abbaye de St-Nicolas à Furnes, pour y trouver presque à chaque page le nom des Blavoet figurant comme

---

(1) Philippide, p. 85 et seqq. p. 485 et seqq. V. Chroniques de St-Denis, hist. franc. XVII, p. 401. Rigordus dans Duchesne, hist. fr. scriptores, t. V, p. 54.

témoin dans les différents actes. Le plus ancien que nous avons découvert, est *Radulphus Blavoet*, qui vivait en 1166; paraît ensuite *Wilhelmus Blavoet*, en 1176; *Riquardus Blavoet* revient fréquemment en la même année ainsi qu'en celle de 1181; une charte de 1190 est signée par le témoin *Riquardus junior*. *Riquardus Blavoet miles*, sa femme Agnès et Riquard, son fils et son héritier, contractent en 1236 une vente en faveur de l'abbaye de St-Nicolas; *Riquardus Blavoet miles* intervient encore dans un acte pareil de l'année 1240; enfin un acte consenti par Riquard Blavoet et Willem Blavoet, confirme les deux actes précédents. En voilà plus qu'assez non pas pour faire la généalogie des Blavoet, mais pour prouver à l'évidence que l'histoire de notre héros n'est pas une fable.

Lorsque tous ces orages eurent cessé, Riquard Blavoet rentra en grâce auprès de la reine Mathilde, car on voit sa signature reparaître au bas des diplômes de cette princesse, et spécialement en 1214, l'année de la bataille de Bovines, quand les Blavotins ont prêté au comte de Flandre et à la comtesse-douairière le secours de leurs armes. Il est permis de supposer que Riquard avait déjà mérité ces nouvelles faveurs l'année précédente en combattant les Français dans le port de Damme.

La famille de Blavoet n'a pas cessé de remplir des places honorables dans la magistrature de Furnes jusqu'à une époque très rapprochée. Bauden Blavoet *scepene en corier van Veurne-ambocht*, prête son autorité dans des actes de 1313 et 1322; Gilles Blavoet est cité comme échevin dans des actes de 1351. Nous trouvons encore investi des mêmes fonctions, Bernard Blavoet en 1665 et un autre Gilles Blavoet depuis 1694 jusqu'en 1714.

L'habile capitaine des Blavotins, Héribert de Wul-

veringhem, était le germain de son illustre compagnon de fortune. On a des documents sur sa famille à dater de 1159, lorsque Robert de Wlfringhem signa comme témoin une charte appartenant à l'abbaye de St-Nicolas mentionnée plus haut. Suivant le témoignage de Heynderiex, il tenait un fief considérable comprenant la commune de Wulveringhem, ayant cinquante arrières-fiefs. Ce fief ou le château qui en dépendait, a porté plus tard le nom de *Ovaernest*.

Héribert parait avoir été moins heureux que son parent. Ses biens sont restés confisqués au profit des comtes de Flandre, qui ont fait donation de son fief de Wulveringhem à Jean sans terre, fils naturel de Louis de Male, dont les héritiers ont conservé cette riche possession jusqu'à la fin du XVIe siècle.

H. V. D. V.

—

BLOMME (Augustus),

Chanoine regulier de l'ordre de St Augustin dans l'abbaye de l'Eeckhoutte, publia, en 1651, la prophétie de Lubert Hautscilt, sur deux feuilles in-plano, chez Luc Van de Kerkhoven, à Bruges.

Il abrégea les commentaires de Corneille Bartholomæi sur cette prophétie, mais l'ouvrage approuvé par Antoine Sanderus resta manuscrit. Il avait mis à la tête de ces commentaires une vie de Lubert Hautscilt, d'après ce même Corneille Bartholomæi, et d'après ses propres recherches dans les archives de cette abbaye.

C. C.

BLONDEEL (Lancelot)

Naquit à Bruges, selon quelques biographies en 1500, selon d'autres en 1495; cette dernière version nous parait la plus plausible; quoiqu'il en soit, d'après Karel Van Mander, il florissait entre les années 1510 et 1550.

Blondeel dont la destinée semble avoir été de transmettre au seizième siècle les brillantes traditions de l'école des Van Eyck et des Hemling, était artiste dans toute l'étendue de l'expression; aucune branche des arts ne lui était étrangère. Enfant, il débuta dans la carrière par la modeste profession de maçon; mais son intelligence se développant avec l'âge, il devint architecte de premier ordre, peintre de grand mérite, graveur sur bois dont les ouvrages furent appréciés par ses contemporains.

On ne connait presque rien de sa vie; tout semble cependant justifier l'idée qu'il était né de parents peu fortunés et qu'il ne dut qu'à lui-même la position aisée qu'il s'était faite. Le seul détail intime que l'histoire nous ait transmis sur lui, c'est que sa fille épousa Pierre Pourbus, qui, d'après toutes les probabilités, fut son élève. Pourbus vint s'établir, très jeune à Bruges et s'il y acquit cet admirable habileté de pinceau qui distingue ses productions, il en est redevable aux préceptes de Lancelot Blondeel, qui était le seul peintre brugeois de cette période, dont le nom et les ouvrages nous soient parvenus.

Il ne nous sera guères possible d'apprécier Blondeel comme graveur sur bois: ses gravures semblent être

perdues ou si elles existent encore dans quelques livres imprimées à l'époque où il vécut, l'auteur, n'ayant pas attaché son nom à ce genre de productions, l'authenticité doit en être douteuse. Cependant le témoignage de Van Mander, peut, en quelque sorte, suppléer aux données qui nous manquent: d'après cet auteur, nous pouvons affirmer que Blondeel grava, sur bois, un grand nombre de figures de grande dimension et que l'on distinguait parmi elles, huit compositions représentant des danses villageoises dont le dessin était pur et correct: *Zeer fraai van omtrek.*

Comme peintre, Blondeel avait un talent dont la diversité était le caractère distinctif. Il réussissait également bien à peindre les effets d'incendies pendant la nuit, les vieux monuments en ruines et les sujets religieux. Ces dernières productions ont un cachet spécial qui les fait aussitôt reconnaître: elles sont surtout remarquables, par une grande profusion d'ornements d'architecture disposés en guise d'encadrement en or d'une étonnante richesse de composition et du style le plus ample. Le dessin de ses figures est correct et pur, ses draperies sont bien jetées et n'ont rien de la roideur de l'ancienne école; son coloris, sans avoir l'éclat de celui des Van Eyck et des Hemling, a cependant beaucoup de transparence et de limpidité, le ton argentin y domine et répand sur ses œuvres une grande fraîcheur; ses paysages ont de l'espace et quant à la perspective, elle est traitée dans ses tableaux avec la dernière perfection.

Ce que nous venons de dire sur les qualités de Blondeel comme peintre, se confirme par l'examen de ses œuvres; heureusement il nous en reste plusieurs à Bruges: on voit dans une des salles de la société de saint Georges, trois de ses tableaux. Le plus important repré-

sente S. Georges tuant le dragon. Dans l'église de St-Jacques, audessus de l'entrée de la chapelle de De Gros, est placé un beau tableau qui appartenait autrefois à la corporation des chirugiens-barbiers ou à la société de SS. Cosme et Damien. C'est un panneau à trois compartiments: celui du milieu représente le martyre de SS. Cosme et Damien, sur les portions latérales sont figurés les deux saints avec leurs attributs; tout le tableau, du reste, est embelli par des ornements d'architecture en or, d'une admirable ordonnance. A la cathédrale de St-Sauveur, dans la chapelle de Ste. Barbe, on voit un charmant tableau représentant la Ste. Vierge avec l'enfant Jésus, assise sur un trône d'or magnifique; d'un côté est placé St. Éloi, de l'autre St. Luc. A l'académie royale de peinture, se trouve un tableau représentant St. Luc peignant la Vierge et l'enfant Jésus qui posent pour lui. Il est à remarquer que les figures de St. Luc, qui se trouvent sur les deux derniers tableaux se ressemblent de la manière la plus frappante, non seulement sous le rapport de la physionomie, mais encore sous le rapport de la stature et du costume; de sorte qu'il est plusque probable que le peintre, comme c'était assez généralement la coutume alors, en représentant St. Luc, patron des artistes, a fait son propre portrait. Mr Ryelandt-Van Namen, de notre ville, est propriétaire d'un beau tableau de Blondeel; et, d'après ce que nous a dit dernièrement le docteur Waaghen, le musée de Berlin possède du même maître un tableau qui y jouit de beaucoup d'estime; il représente le jugement dernier.

Naguères encore il n'existait pas, du moins de notoriété publique, de monument qui pût donner une idée du mérite de Lanceloot Blondeel, comme architecte. Le dépouillement des archives de la province et notamment

des comptes du Franc de Bruges, a prouvé que Blondeel était architecte juré du Franc et a établi, de manière à ne pas permettre de doute, que ce fut lui qui fournit le plan et le dessin de la cheminée en bois de chêne qui orne la salle de réunion du magistrat du Franc de Bruges. Ce magnifique monument que la peinture, la lithographie et la gravure ont reproduit si souvent et rendu célèbre dans le monde artistique, suffirait à lui seul pour faire la réputation de son auteur; on ne se lasse jamais d'admirer cette œuvre, dont l'ensemble et les détails annoncent le génie de celui qui l'a créée.

Dans un rapport que nous adressames à Mr le gouverneur de la Flandre-Occidentale, nous prouvames, d'après des documents incontestables, que Blondeel était l'auteur de la partie sculptée en bois de la cheminée; aujourd'hui cette opinion est accréditée généralement et admise même par des hommes spéciaux: Mr De Hondt, dans une notice qu'il publia une année après notre rapport, confirma notre opinion en l'adoptant.

Lanceloot Blondeel mourut à Bruges en 1560; d'après ses biographes il avait 65 ans.

J. D. M.

—

BOUCKAERT (Josse).

Né à Iseghem, en 1583, Josse Bouckaert, étudia les humanités chez les pères jésuites à Courtrai, et obtint le grade de licencié à l'université de Louvain, après y avoir

terminé ses cours de philosophie et de théologie. Il se fit oratorien à Montaigu, où il exerça les fonctions de curé pendant trente-deux ans. Nommé ensuite prévôt de Montaigu, il quitta sa place pour celle de doyen de Diest, qu'il remplit pendant vingt-deux ans.

Bouckaert était estimé par les archiducs Albert et Isabelle et jouissait de l'intimité des archevêques de Malines Mathias Hovius et Jacques Boonen. Il fut lui-même promu à la dignité épiscopale par le pape Urbain VIII, et nommé à l'évêché d'Ypres après la mort de Jansenius.

Bouckaert mourut le 1 novembre 1646, après avoir occupé le siége épiscopal d'Ypres durant cinq ans. Son corps fut inhumé dans le chœur de la cathédrale avec cet épitaphe:

D. O. M.

Latet sub hoc marmore
Judocus Bouckaert,
Quem latère, dum viveret, virtus noluit;
Sed per omnium dignitatum gradus,
Spectabilem duxit.
At nec sic latet quidem,
Quem fama vetat mori,
Hujus enim industria erecta est
Aspricollensis ecclesia,
Urbs ipsa condita,
Et congregatio Ven: sacerdotum ibidem
Instituta.
Factus episcopus Yprensium VIII.
Ætate quemadmodum et virtute gravis,
Palatium episcopale non sibi sed posteris
Extruxit,
Ovium suarum verus pastor,

Non turpis lucri cupidus, nedum honoris,
Unico hoc lapide contentus,
Deo et proximo dives,
Raptus est Ipris kalend. novemb. an.
MDC XLVI.
Festivo omnium Sanctorum die,
Eorum numero adscribendus,
Ætatis LXIII. Episcopatus V.

Cette épitaphe nous fait connaître plusieurs particularités de sa vie, que nous n'avons pas cru opportun de citer, pour ne pas tomber dans des redites.

F. V.

BOUCQUET (Victor).

Ce peintre naquit à Furnes en 1619. Son père Marc, dont on ne connait que le nom, était aussi peintre. On croit que Victor avait voyagé avant de se fixer définitivement à Furnes, où il épousa Marie Van der Haege. Il travailla beaucoup pour les endroits voisins de Furnes, et mourut dans cette ville le 11 février 1677. Ses restes mortels furent déposés dans l'église des Sœurs Noires.

Boucquet a peint beaucoup de portraits et a excellé également dans le genre historique. Presque tous les fonds de ses tableaux sont enrichis de décorations architectoniques. Son dessin n'est pas toujours correct et

ses figures sont souvent trop courtes et trop noires. L'élégance des draperies, toujours jetées avec facilité, fait oublier ces défauts. Une entente extraordinaire du clair-obscur se fait remarquer dans toutes ses compositions. Son coloris, surtout dans les carnations, est un peu froid.

Ses principaux ouvrages furent composés pour l'église de Loo, où se trouvent sept tableaux, représentant les Douleurs de la Vierge, peints en 1658, 1659 et 1660. Le tableau de l'autel de S. Roch, dans la même église, mérite d'être remarqué des amateurs. On y voit ce saint en prière pour le soulagement des pestiférés. L'église de Nieuport possède deux tableaux du même artiste représentant les Trinitaires rachetant des esclaves. L'église des Recollets de la même ville, était en possession d'une pièce représentant la mort de S. François. Le jugement de Cambise, tableau de grande dimension, placé dans la salle d'audience à la maison de ville de Nieuport, fut peint par Boucquet, en 1671. C'est probablement le chef-d'œuvre de cet artiste, quoique la descente de croix placée au maitre-autel de l'église des Capucins, à Ostende, ne soit pas à dédaigner.

F. V.

—

BOURY (Pierre),

Né à Bruges. Licencié en droit canon et civil; il fut d'abord chapelain du S. Sang et ensuite chanoine de St-Donatien, protonotaire apostolique et official. L'évêque

Bassery avait une grande confiance dans la prudence et la sagesse de Boury; il le députa à la cour romaine pour des affaires de son diocèse. Après la mort de son évêque, il fut nommé vicaire-général. Il succéda à Jean-Boniface Lem, dans la dignité de prévôt de Notre-Dame et y fit son entrée solennelle le 12 septembre 1712. Le soir les Brugeois témoignèrent leurs sentiments de bienveillance envers le nouveau prévôt en illuminant la ville. Il s'occupa avec constance de l'arrangement des procès dans lesquels se trouvait immiscé le chapitre, mais son travail excessif nuisit à sa santé et il succomba le 17 Décembre 1714. On a de lui: *Motivum juris seu brevis refutatio facti in Flandria devulgati etc.* Sans nom d'imprimeur, in-4°.

Ce *Motivum* est une réfutation du fameux factum Lootyns. (Voir ce nom).

C. C.

—

BRAYE (Roger).

La ville de Courtray compte quelques hommes remarquables parmi lesquels on ne doit pas omettre le chanoine Roger Braye, qui, à une certaine époque, en fut l'honneur et le bienfaiteur. Comme il a été oublié par tous les biographes anciens, il est du devoir des modernes investigateurs de le rappeler à la génération nouvelle par quelques lignes de souvenir.

Roger Braye naquit à Courtray vers 1550, il fit d'ex-

cellentes études et s'appliqua de bonne heure à la connaissance des langues anciennes qu'il aima par prédilection. Dès sa jeunesse, il montra des dispositions pour la poésie latine, et lorsqu'il eut atteint l'âge de raison, il inonda sa ville natale d'un déluge de petites pièces de vers, dans l'idiôme d'Horace et de Virgile, sur toutes sortes de sujets. On ne pouvait plus naître, se marier ou mourir à Courtray, sans voir paraître des compliments, des épithalames ou des élégies de sa façon; les fêtes, les professions religieuses, les jubilés, les prises de voile ne purent passer inaperçus et sans être chantés par sa muse romaine. Cette innocente manie dura jusqu'à la fin de sa vie, qui se prolongea jusqu'en 1632. Ses premières pièces datées sont de 1558 (s'il n'y a pas erreur de chiffre); il versifia donc au moins pendant 70 ans: c'est plus qu'un jubilé et cela méritait bien aussi quelque sonnet. Roger Braye eut un neveu qui mourut jeune; il fit une pièce de vers là-dessus, il eut encore un cousin nommé Jean Marie, qui prit l'habit religieux à l'abbaye de St-Amand, ce fut de même une occasion pour faire sortir un dizain de son cerveau. Enfin il connut Jacques Du bois, religieux et Josse Capelle, prieur du couvent d'Elnon et fut lié avec Th. Delewalle, professeur de rhétorique aux Augustins de Lille et avec plusieurs autres personnages savants de son temps. Ce fut tout autant de circonstances qu'il saisit avidement pour les chanter en vers, mais l'homme qui reçut le plus grand nombre de pièces du latiniste courtraisien, fut sans contredit Jean Wallius, doyen de l'église de Courtray: on peut dire qu'il en fut accablé.

Roger Braye était d'une grande piété qui n'excluait pas la gaîté; il était instruit, ami des beaux-arts, riche et généreux. Il fut nommé, le 26 mars 1660, par le Pape Paul V, à une prébende presbyterale au chapitre

collégial de Notre Dame de Courtray, il fit construire à ses frais l'autel des SS. Blaise et Nicolas dans son église, et l'orna d'un beau tableau d'*Antoine Van Dyck*, représentant l'*Élévation de Notre Seigneur en croix*, C'est peut-être la plus belle œuvre de Van Dyck qui existe, toutes les têtes y sont d'une beauté remarquable: on ne sait ce qu'on doit le plus admirer de la facilité ou du moëlleux du pinceau qui les a dessinées.

C'est à l'occasion de cette toile que Descamps, dans le 2e volume des *Vies des peintres flamands* etc. Paris, 1754, in-8e p. 14, article *Van Dyck*, raconte une historiette faite à plaisir, qu'on lui rapporta sans doute à Courtray, lorsqu'il visita la Flandre, à l'époque même où le chapitre de Notre Dame était en procès avec le magistrat de Courtray pour le patronage de l'église paroissiale. Quelqu'adversaire des chanoines aura inventé le mauvais accueil que le chapitre fit au chef d'œuvre de Van Dyck et la réponse plus que verte que celui-ci adressa aux chanoines qui lui commandaient de nouveau deux tableaux. Suivant la fable débitée, l'habile artiste les renvoya aux barbouilleurs de leur endroit en leur disant *qu'il travaillait pour des hommes et non pas pour des ânes.*

Tout cela n'est ni *vero*, ni *bene trovato:* une correspondance autographe, retrouvée par Mr *Goethals-Vercruysse*, de Courtrai, et qui existe encore, démontre que c'est le chanoine Braye qui a demandé ce tableau par l'entremise de son ami *Van Woonsel* d'Anvers; la première lettre de Van Dyck à Roger Braye, est du 8 novembre 1630, et concerne la composition du tableau: le prix en est porté à 800 florins de Brabant; il parait que le chanoine Braye trouva la somme un peu forte pour lui, et c'est là le seul reproche qu'on pourrait lui faire à la rigueur. Il proposa le 12 novembre par un

billet, *en sept vers flamands* (son naturel de poète l'emportait encore), de reduire la somme à 600 fl. etc. Le peintre, entrainé sans doute par la poésie du chanoine, accepta. Van Woonsel expédia le tableau le 8 mai 1631, et expliqua, d'après l'avis de l'artiste, la manière de le déballer et de l'encadrer. La quittance originale de Van Dyck, de la somme susdite, est datée d'Anvers, le 18 mai 1631. Enfin, par une autre et dernière lettre autographe du 20 mai 1631, Van Dyck remercie le chanoine Braye de son paiement et d'un cadeau de *gauffres*, qu'en bon Flamand, il lui avait envoyées; et il ajoute: « J'ai fait « tous mes efforts pour vous donner du contentement par « cette œuvre aussi, (ce qui me fait bien du plaisir,) « j'apprends, par votre agréable lettre, que vous en êtes « pleinement satisfait. » Il termine en disant qu'il lui envoie l'esquisse de son tableau, ce qu'il ne fait ordinairement pour personne.

Feu M. Goethals-Vercruysse a tiré un calque de cette lettre, écrite en flamand, et l'a envoyée à Paris, à la fin de 1832, aux éditeurs de l'*isographie* ou *fac-simile* de lettres de personnages célèbres, qui l'ont insérée dans une de leurs livraisons. Le 18e cahier de l'*Artiste Belge* a anssi éclairci ce point de l'histoire de l'art en Belgique. Ainsi est tombée à plat cette anecdote fabuleuse, relevée mal-à-propos par tous les biographes de Van Dyck. Il y a aujourd'hui une justice pour tout le monde, même pour les chanoines.

Outre ce magnifique tableau, Roger Braye donna aussi à son église l'autel en marbre sous le jubé à gauche, ainsi qu'une statue de la sainte Vierge en argent, qu'on portait tous les dimanches à la procession avant la grand'-messe, et une coquille de même métal d'un beau travail,

destinée à recevoir le sel pour l'eau bénite, avec cette inscription:

Virgineæ Matri concham hanc do supplice corde
Nectar ut æthereum tempus in omne bibam.

Il va sans dire que Braye ne s'en rapporta qu'à lui pour versifier ce dystique, il n'avait peut-être donné sa coquille que pour cela.

Quelques années avant sa mort, il rassembla ses principales poésies latines en deux recueils qu'on trouve difficilement réunis; le plus ancien, qui est divisé en sept livres dont les six premiers traitent de sujets pieux, est intitulé: *D. Rogerii Braye Pastoris ac canonici B. Virginis Cortraci Poematum sacrorum libri septem. Quorum primus est piorum exercitiorum. 2 Admonitionum. 3 Explicationum. 4 Assertionum et ultimus Miscellaneorum. Cortraci apud Petrum Bouvet, typographum juratum, M DC XX VII.* In 8° de 20 f^es liminaires et 561 pages, dédié à Philippe Lanchals chevalier, seigneur d'Olsène, Denterghem, haut-échevin du pays de Waes, qui épousa Florence De Grutere, dame héritière d'Exaerde etc. Braye paraissait très lié avec cette noble famille, qui revit aujourd'hui dans le comte d'Exaerde.

Le second ouvrage du chanoine de Courtrai porte pour titre: *Selectiora apophtegmata virorum illustrium, tam sacrorum, quam profanorum, duobus libris comprehensa. Cortraci, apud Joannem Van Ghemmert, ad D. Martini in Tribus Columbis,* 1631, in-12° de 8 folios liminaires, 279 pages chiffrées et quelques pages d'index. L'ouvrage est imprimé avec un certain luxe, il est dédié à Baudouin Tayart et Ferdinand Van der Schuere, et aux autres membres du sénat de Courtray. Une jolie gravure sur bois, représentant le mont Parnasse, se trouve derrière

la dédicace, précédée elle-même des armoiries de la ville et des magistrats de Courtray. On ne pouvait trouver un emblême plus parfait que le mont Parnasse et l'Hypocrème pour exprimer le goût dominant de l'auteur; aussi mit-il au bas l'anagramme suivante: *Vere ibi ros agri,* qu'il a tirée de son nom Rogerius Braye: selon lui la fontaine du Parnasse est la véritable rosée des champs. Cette anagramme fait allusion à son talent poétique; une autre, mise en tête du premier ouvrage, et ainsi conçue: *Erigis ore jubar,* laisse soupçonner que le chanoine avait un certain talent de prédication.

Roger Braye décéda le 26 octobre 1632 et fut enterré devant l'autel de S. Blaise, qu'il avait si bien décoré; on posa sur sa tombe un marbre avec l'épitaphe suivante:

D. O. M.

Hoc monumentum movens adstantium mentes
posuit hujus ecclesiæ
Canonicus Rogerius Braye, anagramma erigis ore jubar.
Hic-ne jaces gelido sub marmore Braye sepultus,
Erigis ore jubar qui legis ista, sive es
Desine mirari mihi mors non nomina vitam
Abstulit, hinc verum est erigis ore jubar.
Motus amore precum, rutilans jubar erige lector,
Ut jubar æterno sideris ore fruar.
Obiit 27 *Octob.* 1632.
Requiescat in pace.

Par suite des changements survenus dans la décoration de l'église de Notre-Dame à Courtray, le tableau de Van Dyck, que Roger Braye fit faire, est présentement placé dans la chapelle sépulcrale des chanoines, derrière le chœur. Entre les tables d'inscription à gauche, on voit le monu-

ment élevé à la mémoire du chanoine versificateur; son buste en marbre y est placé dans un médaillon et on lit l'inscription suivante sur le piédestal:

Monumentum Rogerii Braye hujus ecclesiæ
Canonici quem munificum domus Domini cultorem
Archiva capituli tabulaque huic altari donata
Testantur, obiit XXVII *octobris* MDCXXXII.

A. D.

—

BREYDEL (Jean).

Peu de comtes ont été jugés plus différemment que Guy de Dampierre. Les portraits que les historiens contemporains nous en ont laissés se ressentent toujours vivement de l'influence sous laquelle l'écrivain le traçait ou du parti auquel il appartenait.

Durant tout son règne, une faction puissante agite le pays et ne cherche qu'à le vendre aux Français; ce parti antinational, formé cependant de la noblesse, se signala par ses exactions; il tenait à obtenir des priviléges, à conserver ceux qu'il avait obtenus, mais c'était moins l'intérêt du pays qu'il y cherchait, que l'impunité. Avide d'argent et de puissance, ce parti trahit son prince et livra enfin le pays au roi de France.

Pour ces *Leliaerts*, comme on les nommait alors, Guy dut être un tyran; les malheurs, cependant, qui accablèrent ce comte et le pays, furent leur œuvre.

Guy finit par s'appuyer sur les *Clauwaerts* ou le parti bourgeois; c'était sa seule ressource; il dut s'y appuyer peut-être un peu trop et lui donner trop tôt une importance et une puissance que la civilisation de cette classe ne comportait pas encore; ce parti émancipé avant l'heure et trop brusquement, commit des fautes, on doit l'avouer.

Cependant pour juger impartialement le mouvement politique de cette époque, il ne faut pas que nos idées d'aujourd'hui soient seuls juges; l'état de la civilisation du XIVe siècle, s'il n'excuse pas entièrement toutes les actions des *Clauwaerts*, les explique au moins. La guerre civile avait été excitée par la partie intelligente du pays; est-il étonnant que les rudes gens des métiers soient sortis quelquefois des bornes d'une juste défense et que leurs attaques aient pris les proportions d'une vengeance, et leurs massacres le droit apparent de représailles? Je suis loin, sans doute, de défendre ces horreurs, mais les Français en ont commis beaucoup plus que nos concitoyens. La justice exigerait qu'on n'eût pas seulement des larmes pour le sang du comte d'Artois, repandu dans une bataille rangée, mais qu'on déplorât aussi le sang de ces femmes, et de ces enfants, victimes innocentes de la fureur des Français, lors de leur invasion dans la Flandre.

Si les Flamands ont conservé un souvenir favorable de Guy de Dampierre, il le doit sans doute à ses malheurs. Les griefs des Flamands contre ce comte furent graves. Avant d'avoir apprécié sa position, Guy avait méconnu ses véritables intérêts: il n'avait pas compris que le parti du peuple défendait en effet son comté et la nationalité. Le peuple était plus clairvoyant que Guy.

La faute politique que commit le comte en demandant une intervention trop intime du roi de France dans nos affaires, causa presque tous les malheurs de son règne

et toutes les misères de ces temps en furent les suites. Par instinct, le peuple répugnait à cet appel continuel au seigneur suzerain; le comte n'y vit d'abord qu'un moyen de dompter une opposition formidable et à laquelle les comtes n'étaient pas trop habitués; mais le roi de France apprécia tout le parti qu'il y avait à tirer de ces appels et s'en servit adroitement et perfidement. Guy en fut la première victime; le peuple alors oublia les fautes de son prince pour ne se souvenir que de ses souffrances, car toujours parmi nous le malheur fut sacré.

Ces considérations sont déjà capables de faire concevoir comment ce comte a pu laisser le renom que la tradition lui conserve, malgré le peu de bonheur qu'il procura à ses sujets et le mal qu'il leur fit.

Le portrait le plus vrai que j'aie rencontré de ce prince dans les historiens, le jugement le plus impartial qui ait été formulé, me parait être celui de J. B. De Marne, dans son Histoire du comté de Namur, et j'ai cru devoir le copier.

Ce prince, dit De Marne, eut à se reprocher d'avoir causé par son imprudence son propre malheur et le malheur de ses peuples; avec un fonds de bonté qu'on eut admiré chez un particulier, Guy ne put parvenir à se faire aimer des Flamands, qui lui imputaient tous les maux dont la Flandre fut accablée de son temps. Accoutumés à la magnificence de la comtesse Marguerite, ces peuples ne pouvaient voir sans mépris je ne sais quel air bourgeois et mesquin qui regnait à la cour de son fils. En effet, Guy aimait l'argent et marquait dans toutes les occasions une extrême envie d'en amasser. Jamais prince n'accorda à ses sujets plus de priviléges et ne les leur fit mieux payer. Les villes de Flandre, avides de cette espèce de grâces, qu'elles firent bien valoir dans la suite.

fournissaient pour les obtenir des sommes immenses, lesquelles jointes à une grande économie, mirent ce prince en état de faire lui seul, plus d'acquisitions que n'en avaient faites tous ses prédécesseurs. Par là, sans toucher aux revenus de l'État, il enrichit sa nombreuse famille et attira à son service beaucoup de seigneurs étrangers, à qui il faisait des pensions connues en ce temps-là sous le nom de *Fiefs de bourse*.

Évidemment Guy avait manqué sa vocation. Il y avait peut-être de l'étoffe en lui pour devenir un marchand honnête, un spéculateur intelligent; mais ses idées étaient trop mesquines pour un comte de Flandre à cette époque. On ne lui trouve ni grandeur, ni majesté. Il répugne de le voir spéculer sur les priviléges des villes et de les lui voir mettre à la hausse. Le peuple connaissait l'importance des priviléges et les appréciait haut, mais il devait mépriser en proportion celui qui les évaluait en florins et deniers plus ou moins nombreux. A voir les luttes de Guy contre son peuple, au commencement de son règne, on hésite à décider si c'est l'avidité d'argent, ou le désir d'étendre son autorité qui le guide, deux vices qui devaient à la fin, affaiblir sa puissance et l'attachement de son peuple.

En présence de la politique astucieuse de Philippe-le-Bel, ce résultat devait être fatal au comte et à son peuple, et le fut en effet.

Philippe-le-Bel avait, dès son arrivée au trône, refusé de recevoir l'hommage que le comte était tenu de lui faire, à moins qu'il ne consentît au renouvellement du traité de Melun, conclu en 1225; ce traité était le plus désastreux que jamais pays ait subi; le comte aveuglé sur les intentions du roi de France, l'accepta cependant.

C'est donc dès la première année de son règne, que Philippe projeta la ruine de la Flandre, et il ne cessa plus

dès ce moment d'intriguer pour troubler la paix dans ce comté. Il soutint tour à tour les intérêts du peuple et ceux du souverain, il voulut abaisser et détruire l'un par l'autre. Les trente-neuf de Gand et les magistrats des autres villes ne furent que des instruments dont se servit son ambition machiavélique. Philippe ménagea habilement toutes les circonstances pour augmenter les embarras du comte et pour l'enlacer davantage dans les filets de ses intrigues. Les efforts que fit le comte pour s'en débarrasser, finirent toujours par tourner contre ses propres intérêts. Guy n'avait pas les qualités requises pour lutter avantageusement contre la perfide habileté de Philippe.

Lorsque le roi estima que les forces vitales du pays étaient assez épuisées pour qu'il n'eût plus rien à craindre, lorsqu'il eut assez provoqué et excité le mécontentement des Flamands contre leur comte, il crut le moment favorable pour briser le pouvoir impopulaire du comte, détruire la prospérité des bourgeois et conquérir le pays qu'il convoitait.

Pour faire apprécier la moralité et l'importance du rôle que joua Breydel dans ces dissentions, j'ai besoin de tracer plus complètement l'histoire de ces temps désastreux, des causes qui en ont amené les malheurs et du mouvement national que tant de vexations provoquèrent.

Guy, dès le commencement de son gouvernement, s'était aperçu que la magistrature opprimait la commune, mais en secourant le peuple, il n'oublia d'abord ni ses intérêts matériels, ni son autorité à laquelle il chercha à donner plus d'extension. Le comte, en attaquant les abus de l'administration des villes, ne fut pas assez désintéressé pour rendre évident au peuple qu'il prenait

en effet sa défense, et les magistrats surent profiter de cette circonstance, pour rendre le comte odieux au peuple. De là la *Moerlemaey*, la *Kokerulle*, premières révoltes politiques de la Flandre, de là aussi ces appels au seigneur suzerain par le magistrat.

La première fois que les trente-neuf de Gand portèrent plainte au roi de France, contre leur comte, ils furent accueillis avec une extrême faveur et en devinrent en conséquence plus difficiles et plus exigeants.

Philippe-le-Bel embrouille si complètement les affaires entre le comte et son peuple, qu'il ose fausser en sa faveur la jurisprudence du moyen-âge. Il donne cours forcé dans le comté à une monnaie falsifiée; la monnaie des étrangers n'y peut plus être reçu comme de coutume; celle du comte même n'eût plus cours et le commerce en souffrit profondément. Il commet d'autres injustices et de nouvelles perfidies et rendit le comté misérable.

Sur ces entrefaites, l'Angleterre chercha l'amitié de la Flandre et son alliance. Édouard envoya des ambassadeurs à Guy et lui fit demander sa fille Philippine pour le prince de Galles, et le mariage fut accepté. Philippe le-Bel fut aussitôt informé du résultat des entrevues des ambassadeurs et du comte; mais il dissimula sa colère, et pour donner le change sur ses projets, il fit répandre qu'il se réjouissait de ce mariage, mais il fit entendre à Guy qu'il serait fâché que Philippine, sa filleule, quittât le pays sans qu'il l'eût vue une dernière fois. Le comte fut même invité à se rendre à Paris « à un certain jour » pour avoir consiel avecques luy et avecques les autres » barons de l'estat du royaume. »

Dès que Philippe eut attiré chez lui le comte et sa fille, il les jeta en prison avec les nobles qui les avaient accompagnés.

Guy en appela à ses pairs, ses seuls juges, et la sentence lui fut de tout point favorable; seulement on l'accusa d'imprudence, mais le droit de disposer de la main de sa fille ne lui fut point contesté. Il est donc relâché, mais sa fille est retenue en ôtage. Guy ne cessa de faire des instances pour obtenir la délivrance de sa fille, et, dans l'espoir de fléchir Philippe-le-Bel, il souffre avec une résignation dont un père est seul capable, tous les outrages, toutes les injustices que le roi lui fait subir.

La falsification des monnaies ne suffisant plus à Philippe, il force Guy de publier dans ses domaines que toutes personnes possédant moins de six mille livrées de terre, devaient remettre aux monnaies royales leur vaisselle d'or et d'argent, coupes, hanaps, dorés ou non dorés, dont il fixerait lui-même la valeur. Philippe recourt ensuite à l'odieux impôt si énergiquement flétri du nom de *maltote;* il agite par un grand nombre de chartes, toute la Flandre. Mais enfin le malheur réveillant la fierté de son âme, Guy accuse le roi d'avoir saisi ses domaines « par » violence et à force, à tort, sans cause et sans raison, » contre tout droit et sans loi ou jugement. » Il le prouve dans un Mémoire que le roi rejette et il notifie ce rejet par deux envoyés, à qui Guy répond qu'il s'en tient à son Mémoire et qu'il renvoie sans réponse, avec cette seule recommandation: Dites au roi qu'il trouvera ma réponse aux frontières de Flandre.

Guy avait convoqué une assemblée de souverains à Grammont: tous ceux qui avaient eu à se plaindre de Philippe-le-Bel s'y rendirent, entr'autres Édouard, roi d'Angleterre, l'empereur Adolphe, le duc de Brabant, le duc d'Autriche et Henri comte de Bar. On se décida à la guerre, après la conclusion d'un traité où les alliés de Guy lui promirent de le soutenir de toutes leurs forces.

La position de Philippe devint critique; mais il eut recours à sa politique ordinaire; il se fit des partisans dans le comté, corrompit les uns avec des promesses, les autres avec de l'argent, et divisa si bien les sujets, que Guy eut tout lieu de craindre lui-même pour son autorité; le roi d'Angleterre ne put le secourir par suite de la mauvaise volonté de ses sujets; l'empereur fut empêché de penser à défendre son allié par une révolte de ses sujets qu'avait séduits l'or de Philippe, et Guy se trouva reduit à ses propres ressources. La politique de Philippe eut été de bonne guerre si sa cause avait été juste, mais elle ne l'était pas. Les pairs de Guy avaient jugé en sa faveur; le pape s'était prononcé pour lui; on n'oserait pas encore, même en France et quoiqu'il s'agisse de la Belgique, défendre la politique de Philippe; on n'en blâme pas moins les Flamands qui, las de souffrir des injustices et d'être le jouet du Roi de France, se levèrent à l'appel de leur comte au cris de *Flandre au lion* et de *Mort aux Français*, et qui sous la conduite du fils de leur comte, défendirent le sol de leur patrie, les droits de leur prince, leur vie et celle de leurs enfants, l'existence même du nom de Flamands: et ces bourgeois et ces gens des métiers se défendant pour une telle cause, ne sont que des émeutiers! Mais que faut-il donc pour qu'une cause soit juste, si de pareils motifs ne suffisent pas! N'anticipons cependant pas sur la marche de l'histoire et reprenons chacun des points que nous venons d'indiquer pour montrer tout l'odieux de la conduite de Philippe.

Le roi ne pouvait pas croire que le vieillard qu'il croyait si complètement terrassé, eût assez d'énergie pour essayer de se relever de son abaissement. Il adressa tout d'abord une lettre à Guy *se disant comte de Flandre*, et se

prépara activement à la guerre. Il arriva bientôt en Flandre à la tête d'une armée de 10,000 cavaliers et d'environ soixante mille hommes; mais il n'y arrive pas pour se mesurer loyalement avec son ennemi: c'est au moyen de la trahison qu'il avait organisée parmi les sujets du comte que Philippe cherche à vaincre notre nation. Une partie de la noblesse flamande avait été corrompue par lui et se tenait prête à sacrifier son comte et ses concitoyens; mais Philippe ordonna à ces traîtres d'attendre pour se prononcer jusqu'à ce que leur défection put entraîner la ruine de l'armée flamande restée fidèle. La *Kronyk van Vlaenderen*, éditée par les bibliophiles flamands, dit que l'on était convenu de prendre pour mot d'ordre, au moment de la trahison, le cri de guerre du comte d'Artois, et que, lorsque les Français étaient sur le point de devoir céder pour la seconde fois, les traîtres jetèrent l'étendard de leur comte en criant — *Montjoie Saint-Dénys, à la mort, tue les Allemands.* Cette affreuse défection provoqua le massacre général des Flamands: seize mille de leurs cadavres jonchèrent la route qui sépare le pont de Bulscamp des portes de Furnes. En présidant à cette trahison et en donnant pour mot d'ordre, au moment de la défection, son propre cri d'armes, l'odieux comte d'Artois attacha pour toujours son nom à un acte de lâcheté que les Français devaient flétrir si énergiquement quatre siècles plus tard, lorsque les armées de Napoléon, aux plaines de Leipzig, virent se tourner contre elles, au millieu de la bataille, leurs anciens alliés, les Saxons et les Bavarois.

Le fils du comte d'Artois avait été pris par les Flamands dans la première attaque; il fut repris lors de la trahison, mais il mourut des suites de ses blessures. Ce jeune homme avait montré du courage; son père, par une

vengeance indigne d'un homme de cœur, fit jeter le Guillanme de Juliers dans un cachot infect, posé sur un chariot sur lequel flottait la bannière fleurdélisée, et le promena ainsi dans toute la France, de ville en ville, jusqu'à ce que la mort vint mettre un terme à cet ignominieux supplice. Entre braves, une victime des chances de la guerre est honorée et respectée, surtout lorsque, comme le comte de Juliers, elle s'est vaillamment défendue: le comte d'Artois n'avait pas assez de noblesse de sentiments, pour comprendre l'indignité de sa lâche vengeance.

La perte de la bataille de Bulscamp jeta le découragement dans le pays, et Philippe en profita pour se porter sur Lille, ce boulevard des Flandres, et où se trouvait le brave Robert de Bethune. L'armée française exerça d'affreux ravages dans tous les alentours de la ville, brûlant les moissons, pillant les villages et se livrant à mille excès.

La *Kronyk* que je viens de citer, assure que Philippe fit incendier toutes les églises, tous les cloîtres, les hôpitaux, les villes et les villages entre Douay, Ypres et Courtray, et jusqu'à Roulers. Les femmes mariées comme les filles furent indignement outragées et tuées ensuite; rien ne fut épargné — *en sloeghent al doot, sonder yement te spaerene.* — De pareilles horreurs expliquent bien le massacre des Français, commis quelque temps après à Bruges. Monsieur Edward Le Glay, dans son Histoire des comtes de Flandre, dit en parlant de la conduite des Français, qu'il semblait que les Normands, ou les Madgyars avaient reparu dans les plaines belgiques.

Le roi de France était devenu maître de la majeure partie du pays et le comte fut forcé de demander et de conclure une trève.

Lorsque la trêve allait expirer Guy s'était convaincu qu'il ne lui restait plus aucun espoir de défendre ses états. Il s'adressa donc à Charles de Valois, frère de Philippe, pour le supplier de lui accorder la paix.

Charles l'accueillit avec le respect que l'on doit au malheur, et l'engagea, de bonne foi, à se remettre entre les mains du roi et lui garantit sa libre entrée en Flandre, si ses efforts pour fléchir Philippe-le-Bel ne réussissaient pas. Guy se dévoua et partit pour Paris, mais Philippe, faussant la parole de son frère Charles, par l'excitation du comte d'Artois, jeta ce vénérable vieillard en prison et le sépara même de ses enfants, pour lui rendre sa captivité plus cruelle: la Flandre fut déclarée une dépendance de la France.

Durant la trêve, le pape avait été choisi comme arbitre entre Philippe-le-Bel, le roi d'Angleterre et le comte de Flandre; il confia la réponse qu'il avait fait expédier sous forme de bulle, à l'évêque de Pamiers, pour être lue et signifiée au roi de France. A la lecture de cette sentence, Robert d'Artois, l'ennemi mortel des Flamands, devint pâle de colère et arrachant la lettre pontificale des mains de l'évêque, il eut l'audacieuse témérité de la jeter au feu. Une chronique ajoute qu'il l'avait d'abord lacérée avec les dents. Cette fureur est digne de l'homme haineux qui, en combattant la Flandre, ne chercha jamais à faire triompher la justice et le bon droit, mais qui en voulait au nom même des Flamands et qui aurait réalisé ses vœux, si son courage et sa prudence avaient été à la hauteur de sa féroce aversion de notre nation.

Le pape, par cette bulle ordonna au roi de rendre la liberté au comte de Flandre et à ses fils. Philippe jeta l'ambassadeur en prison. Il avait espéré que ses intrigues lui feraient obtenir une sentence favorable à ses pré-

tentions. La bulle contenait dans un langage sévère une énumération de toutes les vexations royales et de tous les griefs de l'Église et du peuple. Il ne pouvait donc la publier: mais il ne pouvait pas davantage la supprimer, car cette suppression aurait été infailliblement interprêtée contre ses intérêts. Grâce à cette habileté déloyale qui ne recula jamais devant aucun moyen quelle qu'en fût la moralité, Philippe atteignit audacieusement son but par un mensonge. Une fausse bulle fut fabriquée, et le roi se donna la peine de la réfuter dans une réponse commençant par ces mots: « Philippe, roi de France, à » Boniface qui se prétend pape, peu ou point de salut: » que ta grande fatuité sache etc. »

Ni le comte, ni les Flamands n'avaient droit d'attendre quelque justice de cet homme, qui, dans un langage aussi ignoble, osa écrire à la plus haute autorité du moyen-âge; aussi la conduite de Philippe envers la Flandre fut-elle de tout point digne de ses procédés envers Rome.

Jacques de Châtillon fut établi gouverneur de Bruges, et les Brugeois, sous cet homme, sentirent toutes les rigueurs de l'oppression; on leur imposa de lourdes taxes et ces taxes pesaient surtout sur le peuple, car Chatillon menageait les grands. Il n'est pas de moyen que cet homme rapace n'employât pour pressurer les bourgeois; aussi une opposition menaçante se déclara. Les amis du comte, les parents de ses fidèles compagnons de captivité, les enfants des nobles Flamands tués dans les batailles ou dans les siéges en défendant la cause de leur maître, étaient surtout l'objet de sa haine et de ses violences. Enfin cette oppression, dont il s'étudiait avec un instinct barbare à varier les formes, devenait de plus en plus insupportable; l'excès du malheur avait ranimé l'esprit national, étouffé pendant quelque temps sous la dureté

de l'oppression, et le reveil de ce sentiment si horriblement comprimé devait être terrible. Il y eut des conspirations, les fils du comte furent les premiers à chercher les moyens de délivrer la patrie. Ils nouèrent des intelligences avec tous les hommes courageux de Flandre. Gand prit l'initiative et montra à ses maîtres du moment, qu'on ne domptait pas si facilement les Flamands. On remontra inutilement à Chatillon le danger de sa conduite: il n'avait à la bouche que des mots féroces et menaçants et ne parlait que de pendre tout le monde. C'est à cet instant que parait Breydel, membre de la corporation des bouchers, mais qui appartenait à une des plus riches familles de la cité. On en fait d'abord mention à l'occasion d'une querelle à Male; mais dès lors Breydel s'associe à Pierre De Coninck et se montre toujours à la tête du mouvement patriotique. Son nom brille partout; et après les luttes qui ensanglantèrent si longtemps le sol de la Flandre, Breydel apparait à tout instant dans l'histoire, chargé de missions dans l'intérêt de sa patrie. Ses concitoyens continuent jusqu'à sa mort à l'honorer comme le défenseur de leurs droits et les comtes lui conservèrent la plus entière confiance. La cour de France elle-même, plus tard, sut respecter dans Breydel le vaillant ennemi qui avait porté de si rudes coups aux prétentions de son roi, et fut mieux avisée que quelques hommes de nos jours; celui dont on prétend à présent que nous devrions rougir comme d'un assassin ou d'un fauteur d'assassins parut avec éclat à la cour de France peu d'années après la bataille de Groningue, comme je le dirai tout à l'heure.

N'est-il pas étonnant que nous ayons à défendre contre les accusations de ses concitoyens, un homme à qui la postérité durant plus de quatre siècles avait consacré une large et honorable place dans les souvenirs de notre

histoire, et que le roi même dont il secoua le joug, les nobles qu'il avait combattus à Courtrai et les fils de ceux qui avaient éprouvé la force de son bras, respectèrent plus tard à la cour du roi de France!

La lutte était imminente; Chatillon ne se croyant pas en état de comprimer le mouvement qu'il avait à craindre, réunit à Courtrai des forces suffisantes pour anéantir toute révolte. La consternation des Brugeois était telle, qu'ils méconnurent un instant le dévouement de Pierre De Coninck et lui reprochèrent leur situation désespérée: ils avaient eu tant de confiance en lui; ils s'étaient fait une idée si grande de leur chef, qu'ils semblèrent douter de sa fidélité, parcequ'il n'avait pas empêché Chatillon de réunir une armée. Le peuple est presque toujours injuste lorsqu'il est malheureux.

Chatillon entra à Bruges, mais loin d'y paraître sans armes et avec une faible escorte, comme on en était convenu, il y amena à sa suite dix-sept cent chevaliers et une multitude de sergents et d'archers. Au milieu de cette troupe formidable, Chatillon incapable de dissimuler sa colère, chevauchait portant autour de lui des regards farouches et menaçants. Des expressions sanguinaires s'échappaient de ses lèvres et tout le monde comprit ce qui était réservé aux Brugeois. Il fallait vaincre ou périr. Les soldats de Chatillon étaient fatigués d'une longue marche et pour mieux assurer sa vengeance, Chatillon la remit au lendemain. Son projet atroce était si bien connu des siens, qu'un chevalier français, interrogé par son hôtesse au moment qu'il se disposait à sortir de sa maison de bon matin, avoua qu'il allait s'éloigner de la ville, pour ne pas être obligé de tremper dans l'exécution du massacre que Chatillon avait commandé et où tous les bourgeois devaient périr. Le caractère de Chatillon

était connu et ne pouvait laisser de doutes sur la réalité du danger que couraient les citoyens. La question était donc de savoir si les Brugeois attendraient l'attaque des oppresseurs ou si, pour défendre leurs vies, ils préviendraient leurs ennemis. Je déplore profondément le massacre qui a eu lieu, mais je suis en droit de m'applaudir de ce que des hommes opprimés injustement aient été sauvés, et je rougirais de qualifier d'émeute une défense si légitime. Que dans quelques circonstances cette défense soit sortie des bornes, c'est ce que j'avouerai avec douleur; mais les Français en avaient donné l'exemple, et les matines brugeoises ne peuvent pas être mises en parallèle avec le massacre organisé d'avance, prémédité, calculé pour être le plus horrible possible, que les Français firent des Flamands lors de la défection à la bataille de Bulscamp. La défense des Brugeois fut organisée dans une seule nuit. A peine les Français étaient-ils entrés en ville, qu'ils envoyèrent à ceux que la veille ils avaient refusé d'admettre, et leur dirent: Seigneurs et amis, si vous voulez sauver vos femmes, vos enfants, vos foyers, il n'y a pas de temps à perdre. Les Français sont dans nos murs prêts à tout massacrer, revenez au plustôt.

Sur le champ tous se préparent, résolus à vaincre ou à mourir. Dès qu'ils approchent les murs, les citoyens restés à l'intérieur de la ville, barricadent les portes; au même instant Breydel, le fer en main, pénètre dans la ville et pousse une clameur terrible: « Citoyens de » Bruges, dit-il, voici l'heure de déployer le courage de » nos ayeux et notre cité sera libre aujourd'hui. » On connait le résultat de cette attaque: quinze cents chevaliers et deux mille soudoyers périrent en ce jour funeste.

Les Flamands avaient pris pour mot d'ordre les mots *Schilt en vriend:* les traîtres de Bulscamp, aidés des

Français, immolaient leurs concitoyens aux cris de — *Montjoie Saint-Denys.* — Les Brugeois crièrent — *tue les français,* — comme les français avaient crié — *à la mort, tue les allemands.* — A Bruges trois mille cinq cents Français furent tués dans une attaque loyale; à Bulscamp seize mille Flamands périrent par la trahison. A Bulscamp on ne fit de quartier à quelques-uns que pour leur faire subir une mort plus horrible; à Bruges, quelques Français embrassèrent en suppliants les foyers de leurs hôtes et trouvèrent, près de ceux là qu'ils avaient songé à égorger, une générosité qui oubliait leur crime, pour ne voir que leur malheur et leur péril.

Les évènements prirent dès lors, en Flandre, une tournure beaucoup plus favorable à la cause nationale. Les Français et les gens du lis avaient été frappés de terreur en apprenant le massacre de Bruges. Les enfants du comte et leurs amis profitèrent de cette panique pour relever de tous côtés la bannière du pays et prendre l'offensive.

Breydel, dans ces moments, fut admirable de dévouement et d'activité dans l'organisation des forces qu'il savait bien que l'on devrait bientôt opposer aux Français.

Châtillon, en effet, sauvé comme par miracle, avait couru à Paris; là il exhala toute sa bile et toute sa haine contre les Flamands. Il s'efforça de faire passer son ressentiment dans l'esprit du roi. La reine, toujours prête à exciter la colère du roi contre nous, s'y employa à ce moment de toute la haine qu'elle portait au nom flamand.

La Flandre, seule contre toute la puissance française, seule contre des provinces rivales, seule contre le monde entier, qui semblait avoir conjuré sa perte, abandonnée de ses défenseurs naturels, se leva comme un seul homme

à l'appel de Breydel et de Coninck, et attendit les Français.

L'entrée du comte d'Artois fut signalée par mille horreurs : le feu dévorait tout sur son passage. Les femmes, les enfants, les vieillards servaient de jouets à la cruauté des Français, qui marchaient précédés de balais enflammés, indices de leurs projets destructeurs. « Percez de vos » lances les sangliers, et éventrez les truies, » avait dit la reine, car elle en voulait surtout aux Flamandes, dont le souvenir lui était odieux. On ne se montrait que trop fidèle à cet ordre : la fureur insensée des Français alla jusqu'à détruire tous les objets du culte.

Enfin les Français et les Flamands se trouvent en présence. D'un côté se montre une confiance religieuse dans la justice de la cause qu'on défend, de l'autre une haine aveugle ponr les Flamands. Nos concitoyens ne cherchent qu'à défendre le sol de leur patrie, l'existence de leur nation ; les Français sont bien décidés à effacer le nom de uotre nation de la liste des peuples, s'ils obtiennent la victoire.

L'orgueilleux dédain que nous portait le comte d'Artois devait naturellement lui faire négliger la prudence nécessaire et le malheureux fut victime de ses fautes ; transporté de rage et de désespoir à la vue des pertes que faisaient les Français, il s'élance par un bond impétueux de son cheval jusqu'à l'étendard de Flandre, il l'avait déjà saisi et le secouait violemment lorsque des haches et des massues tombent sur lui à coups redoublés. Il arracha un lambeau de notre étendard, mais la secousse lui fit perdre un étrier, il resta cependant en selle. Guillaume de Saftingen n'eut pas plutôt aperçu l'écusson du comte d'Artois, qu'il arrive devant le prince, lui allonge sa massue dans la poitrine ; un second coup sur la tête du cheval fait tomber l'animal, qui roule

à terre avec son maître. Quelques hommes de la corporation des courtiers (1) lui enlèvent aussitôt son épée : « Je me rends, je me rends, s'écria-t-il. Je suis le » comte d'Artois, » mais, les assistants ne comprenant pas le français, l'achèvent avant que Guy de Namur ait pu s'approcher pour sauver ses jours. Un peu de prudence lui aurait peut-être assuré la victoire; son dédain pour l'armée flamande causa la perte de presque toute la noblesse française; sa mort lave un peu les fautes qu'il commit, mais ne les expie pas complètement; sa mémoire abhorrée des Flamands, dût être peu honorée en France.

Au bruit de la victoire de Courtrai, un cri de liberté retentit dans toute l'Europe.

Le pape fit éveiller la nuit le chargé des intérêts de la Flandre, Michel As Clokettes, pour lui annoncer le triomphe des armes flamandes.

En France, Toulouse et Bordeaux s'insurgèrent et chassèrent les officiers de Philippe-le-Bel. Cette victoire eut du retentissement jusqu'en Italie. La France fut frappée de terreur, et la presque totalité des familles nobles portèrent le deuil de quelques-uns de leurs membres.

---

(1) Kervyn, tome II, 473. Pour rendre la mort du comte d'Artois plus dramatique et plus odieuse, Denys Sauvage dans ses Chroniques, le fait tuer par les bouchers de Bruges. — *Par les Macecliers ou Maceliers* dit-il, et voici comme il y arrive: *Maceliers* doit dériver selon lui, de *Macellum, Macellarius* qui signifie boucher. Malheureusement pour sa découverte que l'on repète avec une si édifiante indignation, *Maceliers* est tout bonnement une corruption du mot flamand *Makelaers*, Courtiers, dont la corporation est citée dans les comptes de la ville de Bruges, comme ayant pris part à la bataille. Walsingham dans son *Historia Anglica*, 307, l'avait déjà fait remarquer: — *Eos Macleros vocant lingua sua (Flandrica) qui mercedes recipiunt ex utraque parte pro negociis expediendis.*

Ainsi fut détruite cette magnifique armée avec laquelle Philippe s'était flatté d'anéantir la puissance flamande. Sept mille cavaliers, parmi lesquels on comptait soixante-trois princes, ducs et comtes, près de sept cents seigneurs baronnets et onze cents nobles, enfin vingt mille hommes de pied au moins se trouvaient couchés dans la place de Courtrai; les Français cependant étaient quatre contre un.

On a essayé de flétrir l'honneur de cette journée, en soutenant que les chefs de l'armée flamande avaient défendu de faire quartier. C'est là une erreur et une calomnie. Les comptes de la ville de Bruges font mention à diverses reprises, des chevaliers français faits prisonniers à la bataille des Éperons; on reçut à rançon tous ceux qui se rendaient: on ne fut impitoyable que pour les concitoyens qui appartenaient au parti des *Leliaerts*.

Il n'a manqué à la bataille de Groeningue et à ses héros pour être célébrés dans le monde entier, qu'une seule condition. Si les rôles avaient été intervertis; si, dans la même position politique, le peuple en France, abandonné par la plupart des nobles et trahi dans une bataille, s'était levé comme les Flamands, pour délivrer une jeune princesse, fiancée d'un roi ami, et jetée traitreusement en prison; pour défendre la terre sacrée de la patrie contre une invasion étrangère; pour combattre en faveur des droits de son prince emprisonné par un tyran; si ce peuple s'etait levé à la voix des fils de son prince, s'il avait osé se mesurer contre cet ennemi quatre fois plus fort, les cent bouches de la renommée n'auraient pas suffi à la France pour célébrer cette action éclatante; la poésie s'en serait emparée et les Français auraient trouvé là un sujet de poëme épique; chaque année, l'un ou l'autre épisode de cette bataille retracé par la peinture, serait venu rafraichir la mémoire de ce triomphe.

La France est une nation grande et glorieuse: il est donc naturel qu'on soit fier de lui appartenir; il faut même lui pardonner un amour un peu excessif de la patrie ou ce qu'elle prend pour cet amour: car ce sentiment est respectable jusque dans son exagération. Mais les français s'honoreraient en nous permettant de penser que nous aussi, nous avons eu dans notre histoire des époques qui ne sont pas sans gloire; que nous avons eu des hommes que nous nommons avec fierté et dont nous célébrons les mérites avec justice. Il y a des Français cependant qui ont la manie d'avilir tout ce qui nous appartient, et qui n'observent plus aucune mesure dès qu'il est question de faits qui ont eu lieu contre la France: chaque nation cependant a ses moments de revers et on s'honore en avouant de bonne grâce une victoire remportée sur ses propres armées; il est ridicule de s'attribuer le monopole de la gloire.

Il y a plus; nous nous plaignons de ce que la France, tout en méprisant la Flandre, ne dédaigne pas de lui ravir ses noms illustres, — Godefroid de Bouillon et les comtes flamands qui ont regné à Constantinople, sont comptés comme français. On a mille fois réclamé contre cette prétention; je suis sûr cependant que j'étonnerais bien des Français en réclamant encore; ils ont si souvent répété la chose, qu'ils la considèrent comme avouée, comme passée en droit. Il est d'abord peu généreux de calomnier ceux qu'on vole, et la France est assez riche de son propre fonds, pour se dispenser d'aller butiner sur le fonds d'autrui. Lorsqu'on les presse trop vivement sur ce point, ils nous disent avec un imperturbable aplomb, que nous devrions nous sentir heureux de voir célébrer nos grands hommes au delà de nos frontières: — célébrer comme nôtres? oui; célébrer comme ne nous

appartenant pas? merci : je n'ai pas encore l'intention de dire avec le renard :

. . . . . Vous leur fites, Seigneur,
En les croquant beaucoup d'honneur.

Lorsque Philippe-le-Bel, eut appris l'issue de la bataille, il manda le vieux comte de Flandre de sa prison devant lui et l'accabla de reproches, il fit jeter Robert de Bethune dans l'un des plus sombres prisons du château de Chinon : le roi n'avait plus d'armée, son trésor était vide. Il montra cependant l'envie de se venger, s'avança même assez loin, mais n'attaqua pas et n'y pensait même pas sérieusement. Il eut ensuite recours aux négociations, mais c'étaient là des ruses diplomatiques : il essaya des menaces sur ses prisonniers, il eut recours aux bonnes promesses auprès des Flamands, il voulait temporiser, il voulait tromper : détournons la tête de sa marche astucieuse et revenons à Breydel.

La victoire de Courtrai était en grande partie son œuvre; la gloire lui en revint et il l'obtint. Ses concitoyens le reçurent triomphant et les comtes l'employèrent dans plusieurs circonstances. Ce fut lui qui conclut un traité de paix avec le duc de Brabant, si longtemps hostile à la Flandre et dont le fils avait été tué à la bataille de Courtrai, car il tenait pour le parti des Français.

Les comptes de la ville de Bruges, le montrent remplissant une autre ambassade en Brabant en 1303. Robert de Bethune se trouvait encore en prison avec d'autres princes; ils avaient tant de hâte d'en sortir, qu'ils signèrent l'infâme traité d'Athies sur Orge. Mais les Flamands refusèrent de le ratifier. Le roi de France reçut d'abord à Beauvais les députés flamands, qui étaient chargés de négocier le changement de ce traité. Plusieurs

historiens nous disent que, à cette époque, Breydel ne s'occupait qu'à sauver sa tête, et qu'il se gardait surtout de se mettre à portée de la puissance de Philippe-le-Bel. C'est là encore une erreur: car, d'après les *Comptes de la ville de Bruges*, Jean Breydel, était au nombre de ces envoyés; il connaissait sans doute, la perfidie du roi de France; mais il n'en accepta pas moins la mission de ses concitoyens. Breydel avait tout le courage nécessaire pour affronter les périls; mais il est probable, qu'il savait à quoi s'en tenir sur sa réception et qu'il était sûr qu'on respecterait dans lui le courageux chevalier, l'homme de talent, l'honorable défenseur de sa patrie, et c'est en effet ainsi qu'on le reçut. Breydel et les envoyés Brugeois parurent à Beauvais avec éclat: les comptes de la ville de 1308, portent les frais de cette ambassade à 2,327 livres, somme immense pour le temps; chaque député recevait 18 liv. 15 sous par jour, et ils étaient accompagnés par des hérauts d'armes. Les députés furent invités ensuite à suivre le roi à Poitiers, pour y continuer les conférences commencées à Beauvais. C'est donc au moment où Philippe-le-Bel entrait à Poitiers, entouré d'un armée et suivi d'un pape prisonnier, que des députés des communes flamandes, venaient opposer à son orgueil et au faste de la monarchie absolue, d'énergiques réclamations. Jean Breydel, le vainqueur de Courtray, venait rappeler au roi, que les droits de la Flandre avaient trouvé leur sanction dans la vengeance de Dieu, et Philippe-le-Bel, qui menaçait un souverain pontife pour obtenir son appui dans ses projets contre les templiers, céda à l'autorité d'un nom qui représentait la gloire et la liberté de son pays.

C. C.

BRUGENSIS (Rudolphus)

Naquit à Bruges, dans le douzième siècle; ce fut un mathématicien et un astrologue de rénom, il fut de plus remarquable comme savant versé dans les langues orientales. Il était allé s'instruire en Languedoc, à l'école de Théodorius Platonius, dont il paraît avoir été l'élève de prédilection. Il dédia à son maître une traduction latine du Planisphère de Ptolomée, à laquelle il joignit un prologue, dont nous prenons la phrase suivante comme très utile pour établir l'époque à laquelle l'auteur vécut : *Facta est translatio hæc Tolosæ kalendis junii, anno Domini MCXLIV.*

La traduction et le prologue qui la précédait, furent considérés comme des écrits de beaucoup de mérite, et jugés dignes d'être imprimés, même quatre siècles après la mort de leur auteur : ils furent publiés à Bâle en 1536, in-folio, chez Valderus, et font partie d'un recueil scientifique très remarquable, dans lequel on avait réuni, outre les ouvrages que nous venons de mentionner, le planisphère de Jourdan Nemorarius, la sphère de Proclus, les phénomènes d'Aratus et les Scholies de Théon.

J. D. M.

BRUGIS (Gualterus de)

Ainsi nommé parce qu'il reçut le jour à Bruges, vécut dans la seconde moitié du treizième siècle.

Il prit l'habit de S. François dans l'ordre des Frères-mineurs, et après avoir subi les épreuves des études littéraires et théologiques, il fut promu au grade de docteur et maître dans cette dernière science.

Son savoir égalait sa piété et lui fit bientôt obtenir les hautes dignités ecclésiastiques. Le pape Nicolas III lui portait la plus grande estime. Gualterus devint provincial de son ordre dans la Tourraine, et fut appelé, peu après, au siège épiscopal de Poitiers; le souverain Pontife voulut lui-même le consacrer évêque, en 1278. Nicolas III, dans le bref qui lui confère sa dignité, fait de lui l'éloge le plus pompeux et le mieux mérité: « Sa vie, dit-il, est » irréprochable, son savoir et sa prudence sont extrêmes, » et ses mérites, tant dans les choses spirituelles que » temporelles, en font un homme éminent. »

Gualterus revêtu du caractère d'évêque, comprenant toute la responsabilité qui pesait sur lui, s'occupa d'organiser l'administration spirituelle du diocèse qui lui était confié. De 1280 à 1284, il écrivit son ouvrage intitulé: *Constitutiones synodiales*. Ce livre était destiné à régulariser le service ecclésiastique dans le Poitou et fut publié dans les *Concilia generalia* du père Labæus, et dans le septième volume du recueil du père Hardouin.

D'après l'assertion de Trithème, dans son livre sur les écrivains ecclésiastiques, Gualterus composa aussi, par or-

dre du pape Alexandre VI, un livre intitulé : *Commentarii in libros magistri sententiarum.* Ces Commentaires réunis existaient, du temps de Foppens, en manuscrit, chez les Franciscains de Bruges et d'Ypres. Gualterus écrivit encore plusieurs ouvrages, à savoir : *Quotlibetorum liber; Rudimenta pro concionatoribus; Sermones per anni circulum; Tabula originalium.* Ce dernier livre existait à l'abbaye de Baudeloo à Gand; *Tractatus pœnitentiæ,* dont un manuscrit se trouvait à Ypres, chez les Frères du tiers ordre; enfin, *Quæstiones disputatæ,* dont les Franciscains de Valenciennes et ceux de Cologne avaient un exemplaire.

Gualterus remplit donc dignement toute la mission qu'il avait acceptée, et son esprit se montra d'une activité remarquable au milieu même des obligations qu'il avait à remplir comme chef spirituel d'une province importante. Mais les épreuves l'attendaient dans la grandeur, et elles furent d'une nature si violente, qu'il y succomba. Voici à quelle occasion les difficultés surgirent :

Il existait depuis des temps immémoriaux de graves dissentiments entre l'archevêque de Bourges et celui de Bordeaux, qui s'arrogeaient l'un et l'autre le titre de primat de l'Aquitaine. La cour de Rome était intervenue et avait décrété que le titre contesté appartenait de droit canonique à l'archevêque de Bourges. L'évêque de Poitiers, Gualterus de Brugis, reçut l'ordre du Saint-Siège, d'interdire à Bertrand de Gutto, alors archevêque de Bordeaux, de prendre le titre de primat, et de l'excommunier si tant était qu'il refusât d'obéir aux injonctions du souverain Pontife. Gualterus exécuta avec fidélité son mandat. Mais quelque temps après Bertrand de Gutto fut élu pape, sous le nom de Clément V. A peine eut-il ceint la thiare, qu'il se vengea de l'évêque de Poitiers,

en le dépouillant brutalement de son évêché et en le renvoyant, comme simple moine, dans le couvent des Frères mineurs de cette ville. Gualterus se soumit, mais le coup porté le frappa au cœur: une maladie mortelle se déclara et, peu de jours après, l'homme vertueux dont la vie avait été si remplie, sentit sa fin approcher. Dans ce moment solennel, il fit rassembler les moines autour de son lit et en appela en leur présence, au jugement de Dieu de la sentence de Clément V. Il fit écrire sur parchemin sa protestation et ordonna qu'on l'enterrât avec cet écrit et le crucifix entre les mains. Il mourut le 21 janvier 1306; son corps fut déposé dans le caveau des Frères-mineurs de Poitiers.

Les chroniques contemporaines racontent à propos de Gualterus, une légende qui ne contribua pas peu à accréditer l'opinion qu'il devait être compté parmi les saints. Peu de temps après son décès, le pape Clément V qui l'avait traité avec tant de rigueur, vint à Poitiers; il y apprit la protestation que sa victime avait faite avant de mourir. Sa curiosité étant vivement piquée, il fit secrètement ouvrir, en sa présence, le tombeau de Gualterus, afin de pouvoir lire ce que contenait le parchemin. L'archidiacre de la ville fit des efforts inutiles pour retirer la feuille d'entre les mains du cadavre, il n'y put réussir. Clément fut frappé de stupeur à cette vue, mais maîtrisant bientôt son émotion, il ordonna au mort, en vertu de l'obéissance spirituelle, de lâcher l'écrit qu'il tenait, et s'engagea, par serment, à le lui rendre; aussitôt la main du cadavre s'ouvrit et le pape put lire la protestation. Clément s'humilia publiquement, réhabilita la mémoire de l'évêque dont le ciel avait fait éclater la sainteté d'une façon si merveilleuse, et ordonna de lui élever, à ses frais, un tombeau digne de sa vertu.

Que l'on accepte ou que l'on repousse l'authenticité de cette tradition, toujours est-il que le nom de Gualterus de Brugis est mentionné avec distinction dans l'histoire ecclésiastique: les Bénédictins auteurs de la *Gallia christiana,* Spondanus, dans ses Annales, rappèlent à plusieurs reprises, sa mémoire; De Thou lui-même, au tome V de son Histoire, mentionne un procès que l'évêque de Poitiers intenta en cour de Rome, en 1604, contre le général des Frères-mineurs, qui avait, au mépris de ses devoirs, fait ouvrir le tombeau du bienheureux Gualterus de Brugis.

Le respect que les Frères-mineurs lui portaient, tenait de la vénération. Molanus prétend qu'il fut mis au nombre des saints de cet ordre, et que l'on célébrait son anniversaire le 22 janvier.

J. D. M.

—

BRUGIS (Jacobus a).

Ce moine de l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel naquit à Bruges et vécut dans le commencement du quatorzième siècle, en 1310. Il acquit de la célébrité dans son ordre; son nom est cité avec distinction dans les écrits de plusieurs Carmes de l'Angleterre et de l'Anjou. Il est connu dans la république des lettres par deux ouvrages metaphysico-théologiques intitulés: *De impassibilitate animæ, liber; De motu intellectûs, liber.* S'il faut en croire le témoignage de Foppens, il composa encore plusieurs autres livres.

J. D. M.

BRUGIS (le père Eugène de)

Était un capucin qui fit beaucoup de bruit dans son temps, et se rendit remarquable par son caractère remuant et la violence de sa haine contre les Jésuites. Il vit le jour à Bruges, dans la dernière moitié du dix-septième siècle. On ne connait rien de sa famille, ses biographes commencent l'histoire de sa vie à l'époque où il était au couvent de Louvain, en 1679.

Dans ce temps, la persécution contre Port-Royal et le Jansénisme était encore très-ardente en France: Arnould et Nicole avaient été obligés de s'exiler pour échapper à leurs ennemis. Mais malgré les efforts de leurs adversaires, les idées de Jansenius s'étaient répandues dans toute la chrétienté et la société de Jésus luttait contre elles avec une passion qui ne respectait rien. Le pape lui-même, Innocent XI, fut accusé de Jansénisme par les jésuites qui instituèrent des prières pour sa conversion; d'autre part, la morale de la société de Jésus fut dénoncée au Saint-Siège comme corrompue; l'Église, en un mot, était déchirée par des dissensions qui s'envénimaient de plus en plus. Dans ce tumulte, le père Eugène fit aussi rétentir sa voix: il débuta, dans la lutte, par un sermon qu'il prononça à Louvain devant un auditoire nombreux et choisi. Janssenius y était comparé à David terrassant Goliath, et le moine s'éleva, dans cette occasion, à une telle fougue d'éloquence, qu'une grande partie des auditeurs, oubliant la majesté du lieu saint, se mirent à applaudir.

Quelque temps après, le passionné capucin trouva une nouvelle occasion d'attaquer les jésuites : un jeune homme avait été accueilli dans la Compagnie, contre le gré de sa mère qui s'en plaignit au père Eugène. Celui-ci s'empressa de prendre l'occasion au vol, et se mit à composer sous le titre de : *Den verleyden en weggevoerden Joseph*, un pamphlet dans lequel il dépeignait les jésuites sous les couleurs les plus odieuses; il ne leur épargnait ni injures, ni insultes, ni accusations si violentes qu'elles fussent. Mais la passion est mauvaise conseillère et surtout ennemie de la prudence; le père Eugène ne s'était pas apperçu qu'il s'attaquait à de plus puissants que lui, et ne tarda guère à recueillir les fruits amers de sa violence. Il avait fait secrètement imprimer son libelle; mais le mystère fut trahi et lorsque l'on en était à l'impression de la dernière feuille, les agents du pouvoir saisirent toute l'édition et la mirent entre les mains de ceux à qui il appartenait d'en juger. Eugène publia aussitôt un écrit dans lequel il rendait compte de l'ouvrage saisi et offrait de le défendre en justice régulière; mais cette démarche fut envisagée comme une nouvelle audace. Les supérieurs du père Eugène, subissant l'influence des jésuites, prononcèrent contre lui un arrêt de suspension des fonctions sacerdotales, le firent enfermer dans le couvent de Maeseyck près de Liège, et tentèrent de vains efforts pour obtenir de lui une rétractation. La famille du jeune jésuite qui faisait l'objet du pamphlet, fut condamnée à 1500 francs d'amende, pour avoir répondu des frais d'impression; l'imprimeur fut exilé pendant trois ans des Pays-Bas espagnols; l'ouvrage fut condamné à être anéanti; il ne s'en fallut que d'une voix, qu'il ne fût publiquement brûlé par la main du bourreau.

L'affaire n'en resta pas là, l'écrit du père Eugène fut

envoyé à Rome. Le saint-office fut chargé d'en faire l'examen; malgré trois lettres de justification envoyées par le moine flamand à ceux qui étaient chargés à Rome d'apprécier son ouvrage, celui-ci fut déclaré entaché de jansenisme, et le père Arsène de Fontibus arrivé dans les Pays-Bas comme visiteur apostolique des capucins, ordonna d'enfermer le père Eugène dans une prison étroite.

Cette persécution aigrit encore le caractère déjà si violent du moine. Échappé de sa prison, il écrivit de sa retraite deux lettres à son provincial et une lettre au père Arsène. Ce dernier tâcha de le ramener par la douceur; le moine révolté se détermina à rentrer sous l'obéissance de ses supérieurs. Il paraît que l'indulgence du visiteur apostolique était feinte et qu'il n'avait eu recours à la douceur que pour jeter au père Eugène un appât qui le fit rentrer dans la clôture. Le couvent de Hasselt lui fut assigné comme séjour; mais à peine le père Eugène y fût-il entré, qu'il eut à subir des corrections disciplinaires blessantes pour son orgueil et qui excitèrent sa colère plus que jamais; il fut enfermé et tellement surveillé que la fuite ne lui fut plus possible. Pendant cette réclusion forcée, il en appella au pape du jugement porté contre son livre et lui dénonça comme odieuse la conduite du père Arsène. L'ouvrage qu'il fit à ce propos était écrit en latin, mais n'a jamais été publié; il avait pour titre: *Molinomachia inter Capucinos provinciæ Flandro-Belgicæ per Jesuitas et Jesuiticos excitata.*

Ce ne fut pas le seul écrit qu'il composa pendant qu'il subissait son emprisonnement; il fit une protestation au souverain Pontife; et trouva, au moins cette fois, le moyen de faire imprimer, en 1689, à Cologne, chez Jean Hamel, cette requête au pape sous le titre de *Ultima vox zelatricis*

innocentiæ indigna patientis; sive libellus supplex F. Eugenii Brugensis, sacerdotis capucini ad Innocentium XI summum pontificem. Il n'est guères d'écrit de cette époque qui égale par sa violence ce libelle du père Eugène; ce moine y accumule les horreurs les plus inouies contre la Société de Jésus, l'accuse de tous les crimes qui se commirent tant dans les familles que dans la politique. Il tance vertement le pape de ce qu'il subisse honteusement l'influence des plus injustes des hommes et, dépassant toutes les limites du dévergondage, il mêle le sarcasme à l'effronterie et finit par dire que, puisqu'il n'y a plus de justice, même à Rome, il conseille au Saint-Père de régulariser au moins la position des jésuites, en promulguant *ex cathedra* un décret qui leur accorde l'impunité complète pour tous les crimes qu'il leur plaira de faire et qui défende au genre humain entier de trouver à redire à leurs intrigues et à leur conduite.

Ce fut, en effet, comme le titre du libelle l'indique, le dernier cri d'indignation poussé par le père Eugène; on ignore ce qu'il devint après la publication de ce factum; son nom ne fut plus prononcé et l'histoire n'indique ni l'année de sa mort, ni le lieu où il expira, ni l'âge qu'il avait en mourant.

J. D. M.

BULTEEL (Michel),

Échevin de la ville d'Ypres, où il naquit en 1635, était frère de Guislain, seigneur de Reninghelst et de la Clyte,

dont nous avons parlé dans notre premier volume. Il cultiva la littérature ancienne et passa pour un des meilleurs hellénistes de son siècle.

F. V.

—

BYE (Corneille De),

Naquit à Elverdinghe près d'Ypres le 1 octobre 1727. Après avoir terminé ses humanités, en 1745, il fut admis dans l'ordre des jésuites, qui l'envoyèrent successivement à Anvers et à Malines pour y étudier la philosophie et les mathématiques. Nommé professeur d'humanités, il enseigna différentes classes à Anvers, à Bruges et à Ypres, pendant six années consécutives. Ses supérieurs l'appelèrent alors à l'étude de la théologie, qu'il ne quitta qu'après quatre ans, pour aller remplacer à Louvain le père Clé dans la chaire d'Écriture sainte. Désigné ensuite pour faire partie du corps des Bollandistes, il contribua par ses talents et son érudition à la publication des six premiers volumes du mois d'Octobre.

Après la publication du troisième volume d'octobre survint, en 1770, la suppression des jésuites, et De Bye, sécularisé comme tous ceux de son ordre, continua l'œuvre avec ses anciens compagnons Jacques De Bue et Ignace Hubens. Après la mort de Constantin Suyskens, le plus ancien des hagiographes, De Bye fut chargé du soin de la bibliothèque et des finances. Après la publication du 4e volume d'octobre, De Bye eut une dispute littéraire avec le secrétaire de l'académie de Bruxelles, J. Des

Roches, concernant l'authenticité du testament de S. Remi, et il publia à ce sujet deux opuscules :

1° Réponse de l'ancien des Bollandistes Corn. De Bye, au mémoire de M. Des Roches. Bruxelles 1780, in-8°.

2° Réplique de l'ancien des Bollandistes à la lettre de M. Des Roches. Bruxelles, 1781, in-8°.

Lorsqu'en 1789, le musée des Bollandistes fut transféré à l'abbaye de Tongerloo, De Bye ne voulut pas se rendre dans cette localité pour y travailler de concert avec Jacques De Bue et trois chanoines réguliers de l'ordre de Prémontré. Il contribua cependant à la rédaction du sixième volume imprimé à Tongerloo, mais il n'a pas souscrit la dédicace de ce volume. Lorsque les Français envahirent la Belgique, en 1794, De Bye se retira à Werden sur la Roer, dans la Gueldre, et y mourut le 11 août 1801.

F. V.

C

CABOOTRE (Arnold De),

Brugeois et docteur en médecine. Sanderus en parle et Custis assure qu'il a laissé un nom immortel par ses écrits et ses vers. François Hœmus l'a célébré dans ses poëmes.

C. C.

CASEMBROOT (Jean)

Naquit à Bruges, dans le commencement du seizième siècle, et vécut au milieu de cette époque funeste dont l'histoire sanglante nous fait encore frémir. Doué d'une intelligence remarquable, il la cultiva par une éducation soignée. Promu au dégré de licencié en droit, il se fit non seulement remarquer comme jurisconsulte instruit et éloquent, mais encore comme littérateur et poëte.

Dès son début dans sa carrière, il sut s'attirer la sympathie et l'estime des princes qui gouvernaient nos provinces. Lamoral comte d'Egmont l'honora de son amitié et, par son influence, réussit à se faire attacher Casembroot, comme conseiller, lorsque Philippe II l'appela à gouverner, en son nom, la Flandre et l'Artois.

Notre compatriote se montra toujours digne de la protection de son bienfaiteur, lui dévoua sa vie entière, le seconda dans ses vues politiques et partagea avec lui la responsabilité de ses actes. Il ne pouvait donc pas échapper à la vengeance du duc d'Albe et, tandis que celui-ci faisait au comte d'Egmond l'honneur de le faire mourir sur un échaffaud dressé sur la place publique, Casembroot, condamné par le Tribunal de sang, dut subir son supplice obscurément, dans le donjon de Vilvorde, où il fut décapité en 1568, avec un grand nombre d'autres victimes.

Ses ennemis même ne purent s'empêcher de donner des regrets à sa mémoire: ils l'ont dépeint comme un homme éminent par son savoir, sa science, et par les qualités de son esprit et de son cœur.

Casembroot entraîna toute sa famille dans son malheur; elle fut obligée de se réfugier en Hollande, y fixa définitivement sa résidence, se consacra au service de sa nouvelle patrie et lui donna de preuves de cette fidélité qui avait toujours distingué sa race pleine de loyauté et de courage.

Casembroot est connu dans la république des lettres par son : *Oratio in quodlibeticis habita,* prononcée à Louvain en 1558, par quelques oraisons funèbres de personnages distingués et par les poèmes qu'il publia sous le nom de: *Carmen in laudem Marii Laurini et Huberti Goltzii.*

J. D. M.

—

CASEMBROOT (Léonard)

Naquit à Bruges. Il fut pendant quelque temps bourgmestre de cette ville. C'était un jurisconsulte distingué et remarquable par ses connaissances dans les arts. Il a écrit des vers, des discours et des lettres.

Animé d'un vif désir de s'instruire et d'épurer ses connaissances, il entreprit, en 1525, un voyage en Italie. Parmi les lettres d'Erasme, il en est une qui est adressée à Casembroot; elle est datée du 4 octobre 1525. Cette lettre où respire une amitié intime pour notre concitoyen, contient des choses flatteuses pour la ville de Bruges: Souvenez-vous, dit Erasme, que vous n'êtes en Italie que dans l'intérêt de votre patrie, vous devez y cueillir des fruits à transporter dans votre Flandre, car vous êtes

à présent en société des muses et des grâces. Bruges a toujours produit des hommes distingués, des littérateurs dignes des anciens et vous êtes sans contestation parmi ceux que la nature a largement dotés de ses dons, le mieux partagé. On avait conçu de vous de grandes espérances, vous avez repondu à l'attente par votre brillant succès dans les études; vous sentez que votre patrie s'attend à ce que votre séjour à Padoue, ce rendez-vous de tout ce que la science possède de plus éminent, sera utile aux lettres de votre patrie..... De retour chez vous, ayez des disciples dignes de vous par leurs mœurs, leur science et leur éloquence..... Gardez-vous de vous mêler des discussions théologiques qui s'agitent à cette heure au point que j'en suis dégoûté.

La lettre de Casembroot à laquelle Erasme répondait, contenait une longue liste de personnages éminents avec qui notre concitoyen était en relation, et Erasme lui envie le bonheur de jouir de la présence et de la conversation de ces savants.

On trouve au tome 4, p. 1715, des œuvres d'Erasme, une lettre de Casembroot, sous le nom de Caperoti, qui prouve qu'il était versé dans les langues grecque et latine.

C. C.

—

CERF (Guillaume DE),

Yprois, auteur d'un recueil de poésies, mourut, au dire de M. Lambin, en 1579.

F. V.

CHARLES LE BON.

La vie de ce comte appartient essentiellement à l'histoire de la Flandre. Quoique né en Danemark, il fut élevé chez nous dès sa tendre jeunesse. Toutes ses affections étaient pour les Flandres; pour y rester, il refusa le trône de Constantinople et n'accepta pas davantage la couronne impériale en Allemagne qui lui fut offerte. Charles vit et mourut parmi nous et sa mort fait une partie importante de l'histoire de notre ville. Sa statue orna longtemps les galeries du temple où des assassins le ravirent à l'amour de son peuple; ses cendres reposent encore parmi nous et son souvenir y est encore plus populaire que celui d'aucun autre comte.

Charles naquit en Danemark vers 1084. Il était fils de Canut et d'Adèle, fille de Robert-le-Frison.

Il n'est pas étonnant que dans un pays aussi agité par des dissentions intestines que ne le fut le Danemark, les historiens nous aient transmis peu de détails sur la jeunesse de Charles. Lors de la dernière entrevue qu'eut avec sa femme et son fils, Canut roi de Danemark, et dans le pressentiment du sort qui l'attendait, il ordonna à Adèle, en cas de malheur, de quitter le pays et de se réfugier avec leur enfant Charles, chez son père, en Flandre.

Adèle suivit les instructions de son mari et arriva à Bruges. Charles y reçut une éducation parfaite sous les yeux de sa mère et de son grand-père. Il existe une légende sur cette époque de sa vie qui, dans quelques

particularités, est évidemment une fable, mais dont le fond doit être vrai.

Pendant que S. Canut se trouva au temple de St-Alban, où il reçut le martyre, il distribua à ses amis en forme de souvenir, tous les objets qu'il avait sous la main. Il donna à Ivend Trundsen son épée et lui ordonna de ne jamais s'en séparer que pour un motif grave. Ivend s'en ceignit à l'instant et se persuada que cette arme était pour lui le gage d'une protection surnaturelle: il échappa en effet de la sanglante attaque pendant laquelle Canut fut martyrisé. Plus tard Ivend fut envoyé en Flandre pour négocier la mise en liberté d'Olave frère de Canut, élu nouvellement roi.

Ivend et son frère restèrent à Bruges, comme ôtages d'Olave, qui avait promis de payer une forte rançon, lors de sa rentrée en Danémarck, mais qui faussa sa parole donnée sous serment. On dit que la nuit de Pâques, le saint roi Canut leur apparut et brisa leurs chaines. Adèle avait déjà obtenu par ses prières qu'ils reçussent des adoucissements à la rigueur de leur emprisonnement. Charles encore tout enfant, les visita un jour tandis qu'ils étaient encore au lit et vit la fameuse épée qu'Ivend avait mis sous son chevet et s'en ceignit. Alors Ivend lui dit: Que penses-tu, Charles, de cette précieuse épée? L'enfant comme si l'épée eut conservé des émanations de son saint père, s'écria dans une espèce de ravissement — Mon Dieu! Ivend crut voir dans la profonde affection causée par cette relique, le motif grave qui lui permettait de disposer du don de Canut et le donna à Charles en disant: Il est juste que tu la reçoives, c'est l'épée de ton père. Charles courut aussitôt auprès de son ayeul, lui montra le magnifique cadeau qu'il venait de recevoir et pria qu'on accordât la liberté aux détenus.

La reine Adèle ayant joint ses instances, les envoyés obtinrent en effet leur mise en liberté sous des conditions favorables.

La présence des envoyés Danois et l'épée qu'ils lui avaient donnée, durent lui rappeler à tout instant le souvenir de sa patrie: ses deux sœurs d'ailleurs s'y trouvaient encore. La mère aussi, si dévouée à son mari, si convaincue de sa sainteté, lui parla sans doute souvent, des vertus du roi son père, et dès son jeune âge il se familiarisa avec l'idée du martyre.

A l'âge de six ans, sa mère le quitta pour épouser Roger, duc de la Pouille. Il resta cependant à la cour de son ayeul et reçut une éducation princière jusqu'à l'âge où son éducation comme chevalier devait commencer.

Robert-le-Frison mourut en 1093, mais cette mort ne changea nullement la position de Charles.

On en était à l'époque des croisades et Charles était arrivé à l'âge où, devenu jeune homme, les impressions sont plus vives et plus profondes. Il entendit la gloire des croisés célébrée par tout le monde; il entendit célébrer surtout la valeur de son oncle et ayant reçu alors l'épée de chevalier, il ne put jamais mieux que dans ce moment se convaincre qu'un brave chevalier devait trouver la gloire et le salut dans la valeur et la piété.

Charles, arrivé à l'âge viril, fit, en 1101, un voyage en Allemagne. Il souscrivit le 1 novembre de cette année, une charte donnée par Henri, évêque de Paderborn; mais on ignore les motifs qui l'avaient engagé à faire ce voyage.

Soit qu'il se souvint de son bienheureux père, soit qu'il considérât la réputation de son oncle, la guerre sainte devait enflammer son courage, et ses biographes assurent qu'en effet il se détermina à faire un voyage à Jérusalem, et qu'après plusieurs faits d'armes remarquables, il visita

la Ville sainte. Mais les historiens ne nous disent pas en quelle année il accomplit ce pélerinage, ni quelles furent les actions d'éclat par lesquelles il se signala. Il est probable que ce voyage eut lieu de 1106 à 1110. C'est devant Tripolis ou Sidon, que Charles doit avoir combattu, mais au milieu de tant d'actions d'éclat de tant de vaillants guerriers, celles du jeune prince ne sont pas parvenues jusqu'à nous.

A son retour en Flandre, Charles trouva son oncle mêlé à la guerre anglo-normande, qui prépara une suite d'événements qui eurent une influence décisive sur le sort de notre prince. Pendant que Robert, avec son audace accoutumée, livrait aux Anglais de glorieux combats, il reçut une blessure mortelle et laissa son comté à son fils Baudouin VII.

De cette mort date pour ainsi dire une nouvelle époque dans l'histoire de Charles. Baudouin avait hérité de la bravoure de son père, ainsi que de son mépris pour les occupations pacifiques d'un prince. Jeune homme de dix-huit ans, il n'avait ni l'expérience, ni la maturité d'idées nécessaires pour bien gouverner, mais il trouva dans Charles ce qui lui manquait.

Charles avait le port et la stature d'un parfait chevalier; à son regard doux et fier, on reconnaissait un prince né pour le trône. Son courage était éprouvé et son intelligence s'était développée dans l'expérience de la vie. Il était l'ami personnel de Baudouin, comme il en était le plus proche parent. Les auteurs contemporains nous assurent unanimement que le comte lui abandonnait toute l'administration de ses états. Les conseils et la sage conduite de Charles élevèrent Baudouin à un tel dégré d'honneur et de réputation, qu'il était à la fois craint, respecté et admiré des princes voisins et des rois.

Baudouin était porté pour la guerre, et les affaires de Normandie lui présentèrent bientôt l'occasion de suivre ses inclinations.

Cette guerre était dévenue plus animée, depuis que les ennemis du roi d'Angleterre, avaient produit sur la scène Guillaume Cliton, fils de Robert, son prisonnier. Guillaume n'était qu'un enfant, mais en vertu de ses prétentions à l'hérédité de la Normandie, il était un précieux instrument et un nom menaçant avec lequel les barons Normands excusaient leur révolte: les chances de la guerre cependant furent contraires à ses intérêts et Guillaume Cliton ne trouva plus d'asile qu'en Flandre auprès de Baudouin et de Charles, dont il était destiné à devenir pendant quelque temps le successeur.

Le paix intérieure (*Landsvrede*) que Baudonin, d'après les conseils de Charles, avait promulguée, ne plaisait guère aux grands et surtout aux vassaux turbulents de la Morinie. Hugues de St-Pol rompit la paix et ravagea les contrées limitrophes de la Flandre. Il ne sait pas si ce fut Baudouin en personne, ou si Charles se chargea de châtier le rebelle. Hugues fut vaincu et Baudouin donna un des châteaux qu'Hugues avait perdu, à son cousin en propriété ou en fief.

Charles, plus ou moins étranger et élevé sur les ruines d'un vassal indigène, excita la jalousie. Il sentit le besoin de trouver un appui, et voulut s'allier avec la puissante famille de la France. Il obtint la main de la jeune Marguérite de Clermont, sœur de Raoul comte de Vermandois. Marguérite, ou comme on l'appelle encore, Ivanhilde était fille de Renaud, comte de Clermont et d'Adèle de Vermandois. Son frère utérin Symon monta peu après le siège de Noyon et son amitié était pour Charles d'une grande importance.

Ce fut vers le même temps que Charles obtint le comté d'Amiens, mais il est impossible de dire positivement à quelle occasion il l'obtint.

Les guerres normandes, qui ont eu tant d'influence sur la Flandre, donnèrent à notre prince une nouvelle occasion de s'élever. La guerre commença en 1116; Baudouin s'y jeta résolument, et Charles, avec les principaux barons flamands, l'y suivit.

Baudouin à son retour fut assailli de plaintes par son peuple et surtout par le clergé parcequ'il s'exposait à tant de dangers, sans qu'il eût un héritier et sans qu'il y eût espoir d'en obtenir un. Le peuple désirait de voir nommer Charles pour successeur et Baudouin partageait ces vœux. Il y avait encore, il est vrai, des descendants de la ligne masculine des Baudouins, savoir Baudouin III, de Hainaut, petit-fils du frère de Robert; mais d'abord il était douteux si la ligne féminine devait céder à la ligne masculine; le père d'ailleurs de Baudouin de Hainaut, avait renoncé depuis longtemps à ses prétentions sur la Flandre. Dans cette situation, Baudouin à la Hâche résolut de décider la question pendant sa vie à l'avantage de celui de ses parents qui lui était le plus proche dans la ligne féminine.

Baudouin n'avait pas de sœur, les sœurs de son père étaient donc ses plus proches parents, et l'aînée de celles-ci était Adèle, femme de S. Canut et son fils unique. Charles, était par conséquent le prince qui avait le plus de droits. Baudouin déclara de son vivant et au moins trois ans avant sa mort, Charles son héritier. Sa mère Clémence s'opposa de toutes ses forces à l'exécution de cette décision, mais il parvint à la faire consentir et la réconcilià avec Charles.

Les événements justifièrent bientôt les craintes du peuple flamand. Les guerres normandes paraissaient inter-

minables et Baudouin s'était fait un point d'honneur de se présenter toujours en personne sur le champ de bataille. Un jour les troupes flamandes et britanniques en vinrent aux mains auprès d'Eu, et dans ce combat Baudouin reçut de Hugues Boleret une blessure mortelle à la tête, et mourut à Roulers le 17 juin 1119.

A peine Baudouin eut-il fermé les yeux, que les ennemis de Charles cherchèrent à lui arracher par les armes son légitime héritage. A la tête de ce parti se trouvaient Clémence et Hugues de St-Pol.

Clémence, mère de Baudouin à la Hâche était une femme d'un grand caractère, mais ambitieuse et qui, quoique déjà deux fois veuve, était encore en âge de donner un appui à ses prétentions en se mariant. Elle était désespérée de voir sa postérité exclue d'un trône qu'elle croyait lui avoir assuré par la naissance de trois fils. Il restait néanmoins encore un descendant de Robert le Frison, le vicomte Guillaume d'Ypres, fils de Philippe frère de Robert II; mais issu d'un mariage inégal, il était regardé comme ne pouvant pas poursuivre les droits de son père. Clémence le préférait cependant parce qu'il avait épousé une de ses nièces. Elle rompit donc la paix que Baudouin avait cimentée entre elle et Charles et forma un parti pour assurer la couronne à Guillaume. Dans ce but elle s'allia par un traité avec Godefroid duc de Louvain. Elle s'attacha aussi Baudouin de Hainaut et s'entendit même avec le remuant Thomas de Coussy, le fléau des frontières de Flandre.

La position était dangereuse pour Charles, car plusieurs de ses vassaux, mécontents pour différents motifs se liguèrent avec Hugues de St. Pol; mais le motif dominant, était parce que Charles fidèle aux lois de la justice, les empêchait de s'abandonner à leurs dépré-

dations habituelles. Charles fort de son bon droit et de l'opinion du peuple, qui lui était favorable, ne sentit pas fléchir un seul instant son courage. Il fit un appel aux barons restés fidèles, le peuple courut avec joie aux armes, et à la tête de la jeunesse flamande, il présenta la bataille à ses ennemis.

Clémence s'avançant du côté de l'est, s'empara d'Audenaerde, où elle exerça de grands ravages; Hugues tomba du côté du sud dans la Flandre. L'avoué Eustache menaça Térouane, mais à peine les rebelles s'étaient-ils aperçus de l'enthousiasme qui regnait dans l'armée de Charles, qu'ils crurent prudent de céder pour le moment. Clémence paya cher son audacieuse révolte, Charles se souvint cependant qu'elle était la mère de son bienfaiteur; mais il fut beaucoup plus sévère pour les vassaux rebelles du Térouanais; il s'empara de St-Pol et le brûla; il combla les fossés et rasa les fondements de ce château. Il ravagea Boulogne par le fer et le feu, chassa le comte Gauthier de Hesdin, vainquit l'avoué Eustache et détruisit sa forteresse.

Guillaume d'Ypres, abandonné de ses alliés fut facilement soumis.

Ainsi Charles, après une guerre de près de trois ans, ramena la paix et le bon ordre dans le pays, et il put sans danger rendre au roi de France, l'hommage qu'il lui devait.

Charles remplit avec la plus grande exactitude tous ses devoirs de religion et plus que ses prédécesseurs il émina par sa piété. Sa bienfaisance égalait sa piété. La première action de la journée était la distribution d'aumônes, et il faisait cette œuvre de bienfaisance avec les sentiments de la plus profonde humilité. A la fin de sa vie, lorsque sa piété eut pris de nouveaux accroissements, il habillait

chaque jonr cinq pauvres. A l'heure de la messe il se rendait à l'église de St-Donat, dont le prévôt était chapelain de la cour et qui touchait à son palais par une galeric. Dans l'église il se prosternait souvent devant l'autel et distribuait même en priant, des aumônes aux pauvres. Quand il était à table avec les grands du pays, il faisait distribuer un repas à treize pauvres. Le soir il s'occupait de l'étude et de la méditation de la Bible, une partie de la journée était reservée à la piété, le reste il s'occupait de l'administration du pays, mais cette administration n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui et n'exigeait nullement le temps qu'un prince doit lui consacrer dans notre temps.

Charles comprit l'importance du clergé pour la civilisation de son époque, aussi s'occupa-t-il avec soin de tout ce qui se rapportait aux institutions religieuses et aux abbayes.

Il voulut que Dieu reçut l'hommage que l'homme lui doit; il publia une ordonnance pour défendre tout blasphème, et le punit de peines corporelles ou pécuniaires; il imposa quelquefois jusqu'à quatre-vingt jours de jeûne expiatoire. Il était surtout sur ce point, sévère pour ceux de sa maison.

Il prohiba toute pratique snperstitieuse, comme celle de dire la bonne aventure, la nécromancie et toutes ces pratiques qui avaient résisté aux défenses des conciles, aux prédications et aux instructions religieuses.

Il chassa les juifs de ses états, à cause de l'usure dont ont les accusait et dont ils se rendaient vraisemblablement souvent coupables, car cela est dans l'esprit de cette nation; mais il est probable qu'ils furent également chassés comme ennemis de la religion, car Charles, influencé

par son siècle, croyait encore qu'on honorait Dieu en persécutant ses créatures.

Regardant le secours de la religion, comme un moyen de moralisation et d'expiation, il ordonna que les malfaiteurs condamnés à la mort fussent, avant leur supplice, munis des saints Sacrements; dans ces temps, on refusait souvent les secours de la religion à ces misérables pour aggraver leurs peines.

Il dota beaucoup de monastères et on connait encore de ces terres données à des abbayes, qui ne produisaient rien, qui n'étaient que des bruyères stériles, et qui sont devenues par l'exploitation des moines, les meilleures terres de notre province: sous l'impulsion qu'il donna à l'agriculture, des institutions religieuses combattirent les empiétements de la mer, et gagnèrent sur les flots les meilleurs de nos poldres. Mais ce religieux comte était sévère pour les moines qui négligeaient les devoirs de leurs règles. Un contemporain nous en fournit un exemple remarquable. Le jour de l'Épiphanie, Jean, abbé de St-Bertin, vint à sa cour; le comte l'ayant aperçu parmi les personnes présentes, lui exprima tout son étonnement de le voir quitter en pareil jour son monastère. Mais l'abbé motiva son absence par la nécessité où il se trouvait de porter plainte contre un chevalier qui lui avait enlevé une terre que le monastère possédait. Charles en effet jugea en sa faveur, mais renvoya l'abbé en lui interdisant de quitter dorénavant à des jours de fête ses frères et son abbaye.

L'église et le clergé rendirent à Charles dévouement pour dévouement. Bouchard, évêque de Cambrai, non seulement se réconcilia avec lui, mais il lui abandonna bientôt après la seigneurie de Cambrai et le Cateau-Cambrisis.

La guerre avec Clémence et ses vassaux, n'était plus dangereuse, mais n'était pas encore terminée. En Normandie la guerre continua encore; Amaury s'agitait toujours, mais le roi de France n'avait pas perdu l'espoir d'humilier son fier vassal de Normandie. Cependant ayant essuyé une défaite près de Brenneville, Louis se vit forcé d'appeler ses vassaux aux armes, et parmi eux se trouvait Charles. Le comte de Flandre avait répondu à l'appel et commença par l'attaque de la ville de Chartres, pour punir le comte Théobald, qui était un ennemi mortel du roi, quand après un assaut sanglant, il fut sur le point de mettre le feu à la ville, le peuple et le clergé vinrent supplier le roi de vouloir épargner les précieuses reliques de la Mère de Dieu qu'on y conservait, et Louis craignait que l'église de Notre-Dame ne fut consumée avec la ville, ordonna au comte Charles, de retirer son armée et d'épargner la ville à cause de l'église. Il est impossible de déterminer la part exacte que prit Charles à cette guerre: dès le commencement de l'année suivante la paix fut conclue, et Charles déposa les armes.

Sur ces entrefaites, une nouvelle carrière s'ouvrit devant lui, et en agrandissant ses vues, elle devait être un sujet de profondes réflexions pour un prince plein de jeunesse, de religion et d'amour.

Les chrétiens de Jérusalem lui offrirent la couronne de la Terre-sainte. Le choix d'un prince, règnant à l'extrémité de l'Europe, préféré à un guerrier du pays, était dû sans doute à la valeur, qu'il avait déployée autrefois en combattant les ennemis de la foi, ou à la renommée de sa piété et à sa réputation de brave chevalier et d'habile capitaine.

Nous ne savons pas au juste, en quelle année cette ambassade fut envoyée en Flandre, mais toutes les pro-

babilités sont en faveur du mois d'août ou de septembre 1123.

Charles délibéra avec ses féaux sur cette proposition, mais convaincu que sa présence était nécessaire en Flandre, il refusa l'honneur qu'on lui offrait.

Pendant ces négociations avec l'Orient, la guerre de Normandie, si longtemps menaçante avait enfin éclaté et son devoir ne permettait pas à Charles d'y rester étranger. C'est dans cette guerre et lorsque le roi voulait exercer des cruautés contre des prisonniers, que Charles lui dit : « Prince, il est inouï dans nos mœurs, que vous punissiez » par la perte des membres du corps, des guerriers » que vous avez pris combattant sous le drapeau de leur » seigneur. »

Henri, roi d'Angleterre, toujours en lutte avec le roi de France dans cette malheureuse Normandie, crut avoir trouvé le moyen d'en finir avec son ennemi lorsqu'il avait persuadé à l'empereur de déclarer la guerre à Louis. Le roi de France vit clairement tout le danger de sa situation : il exhorta donc son peuple et ses vassaux à sauver la patrie menacée. Alors le caractère français se montra dans toute sa vigueur : tous les vassaux, même ceux qui avaient été jusque-là ennemis de Louis, jurèrent de venir au rendez-vous avec de bonnes et de nombreuses troupes. Parmi les feudataires du royaume, le comte Charles occupait un des premiers rangs et il saisit cette occasion pour déployer toute sa puissance : lui seul, d'après un témoin oculaire, arma dix mille hommes. L'armée française formait une masse telle qu'on n'en avait pas vue une pareille jusqu'alors, et l'oriflamme répandait sur elle un esprit d'union et un saint enthousiasme. Mais l'imposant spectacle d'une mêlée entre les meilleurs guerriers de deux grandes nations ne devait pas être donné, l'empereur

étant retourné dans ses états sous prétexte de révolte. Sa mort imprévue, au printemps de 1125, amena une paix également imprévue entre la France et l'Angleterre. Ainsi les armements de Charles furent sans résultat.

Avec Henri V, la race impériale française s'éteignait en Allemagne, et l'élection d'un empereur allait renouveler les querelles. Walbert rapporte que les plus sages du peuple et du clergé d'Allemagne, projetèrent de choisir pour empereur notre comte et qu'ils résolurent de venir en effet lui offrir la couronne impériale. On avait appris avec quelle armée nombreuse il avait paru sur les frontières d'Allemagne, et on espérait trouver en celui qui peu de temps auparavant avait fait trembler l'Allemagne, un défenseur des intérêts de ce grand pays.

On députa deux seigneurs des plus considérables, l'archevêque de Cologne, Frédéric, et Geoffroy, comte de Namur qui le prièrent et le conjurèrent, au nom du clergé et du peuple, de vouloir accepter la dignité impériale.

Ayant tenu un conseil dans lequel il examina l'affaire avec la noblesse et les grands vassaux du pays, les voix furent partagées et lui-même hésita. Ses amis dévoués se plaignaient de ce qu'il voulait les abandonner : ceux de l'opinion contraire qui étaient ses ennemis secrets, en appelaient à ses sentiments d'honneur et de dignité, et s'efforçaient de lui persuader d'accepter l'offre; ils cachaient sous le dehors d'intérêt qu'ils prenaient à son élévation, le désir beaucoup plus vif de le voir éloigné de la Flandre. Charles eut le courage de refuser et de rester dans le pays de son adoption.

Un des motifs qui l'engagèrent à rester en Flandre, furent les misères et les dangers qui la menacèrent. L'hiver de 1124 à 1125 fut si rigoureux et amena une si grande quantité de glace et de neige, que les poissons

périrent dans l'eau et que beaucoup de personnes moururent de froid: la grêle, la pluie et le froid continuèrent longtemps audelà de la saison ordinaire, au mois de mai, les feuilles n'avaient pas encore poussé: vers la Pentecôte, survint une nouvelle grêle, qui détruisit toute espoir même d'une médiocre moisson et vers la mi-juin les pluies et le froid détruisirent entièrement les grains, surtout le froment et l'avoine.

Une disette générale en Allemagne, en Flandre, en Danemark et dans une partie de la France en fut la suite; et la famine en 1126 parvint au point qu'en beaucoup de contrées on ne trouvait plus de pain. Comme il arrive ordinairement, une grande mortalité se déclara ensuite parmi le peuple.

Tous les contemporains sont unanimes à dire que Charles dans ce moment fatal se montra le vrai père du peuple, autant par ses libéralités personnelles que par les excellentes dispositions qu'il prit en cette circonstance. Il mit dans chacune de ses possessions, dont plusieurs étaient domaniales, cent pauvres. Il usa de tant d'économie dans les dépenses domestiques, que cent trente-quatre personnes furent entretenues de ses épargnes. Il recevait avec bienveillance tous les pauvres qui de tous les côtés du pays recouraient à lui. Il engagea les personnes riches à la charité, et fit des reproches sévères à ceux qui fermaient l'oreille aux plaintes des malheureux. Il ordonna aux fermiers d'ensemencer une bonne partie de leurs terres destinées aux céréales, de pois et de fèves qui mûrissant plus tôt que le grain, pouvaient remplacer plus tôt la moisson manquée. Il entra par ses ordonnances, dans des détails qui prouvent bien toute sa sollicitude. Il fit abattre les chiens, il ordonna que les boulangers fissent des pains de moindres poids et dimension. Il défendit

même de brasser de la bière et disait: qu'il valait mieux que les riches boivent de l'eau que de voir les pauvres mourir de faim.

Ces sentiments d'humanité que le progrès de la civilisation n'avait pas encore généralement pu inspirer, adoucissaient partiellement la calamité, mais ne pouvaient pas y remédier complètement: beaucoup de gens moururent de faim. Les étrangers recoururent aussi à la charité de notre comte: mais cette sollicitude pour le pauvre a donné lieu à des légendes, qui sont de la poësie, mais qui ne sont pas des faits réels. Je compte parmi ces légendes l'accaparement des grains par la famille Érembald; cela est inconnu aux contemporains.

Charles, au milieu de ces tristes circonstances, sut tenir le timon de l'État avec la plus grande fermeté. Déjà sous Baudouin il avait été le premier à conseiller de faire proclamer la paix (*landsvrede*); il la fit jurer aussi au commencement de son règne, par les grands vassaux.

Charles voyant que cet ordre de choses plaisait surtout au peuple dont il prenait en tout cas les intérêts à cœur, crut qu'il pouvait faire un pas de plus. S'appercevant que la défense de porter les armes n'avait pu encore entrer dans l'esprit du peuple, il la renouvela d'une manière spéciale et voulut que personne ne portât des armes dans les villes et les villages et qu'en temps de paix on ne se rendît point devant les juges, armé d'un arc ou de toute autre arme. Quoique ce fût une coutume ancienne, héréditaire et chère aux Flamands, comme à tous les peuples du Nord, de se présenter devant les tribunaux l'épée au côté, comme emblême de liberté, il sut cependant par son énergie abolir cette dangereuse habitude. Il tourna également son attention vers les peuplades qui vivaient sur les côtes de la mer, gens

sauvages et indisciplinables jusqu'alors. Les anciennes incursions des Normands les avaient tellement habitués au maniement des armes, que même en temps de paix ils se faisaient la guerre : c'étaient d'ailleurs de vieux Saxons qui avaient encore toute leur ardeur guerrière et qui conservaient bien des pratiques de leur pays primitif. Quand ils étaient en guerre, chaque parti allumait des feux pour appeler ses alliés. Pour en finir avec ces guerres incessantes, le comte défendit d'allumer des feux comme signaux et tel était l'ascendant que son nom exerçait sur ces barbares, que personne n'osa contrevenir à cet ordre.

A la place de la défense personnelle, il érigea des tribunaux et accoutuma le peuple à leur obéir. L'homme du peuple apprit bientôt à défendre ses justes prétentions, même contre ceux qui étaient plus avancés dans l'étude des lois, et le juge suppléait à ce qui pouvait manquer du côté de l'éloquence, en démêlant le droit et en réprimant avec sévérité les oppresseurs.

Cependant son gouvernement ne plaisait pas à tous. La justice rendue au peuple empêchait les grands de continuer leurs déprédations; les sages ordonnances extirpaient des abus qui plaisaient aux nobles de l'époque. Le roi d'Angleterre d'un côté et l'empereur d'Allemagne d'un autre côté, avaient intérêt à empêcher l'intervention de notre comte dans les guerres de la Normandie, ils tâchaient de lui susciter des embarras intestins; ils encouragèrent en conséquence une partie des nobles dans leur opposition, et provoquèrent des conspirations. C'est ici que se montre surtout la famille des Érembalds, châtelains de Bruges. Les Érembalds étaient une ancienne et noble famille, dont une branche qui possédait la seigneurie de Petegem, fait des legs et des donations à l'abbaye de St-Pierre et au chapitre

d'Harlebeke, déjà au xe siècle. Elle s'étendait sur tout le pays et possédait d'immenses biens. Quelques-uns de ses membres enorgueillis par leurs dignités et honneurs, et excités contre le comte par suite de la sévérité qu'il avait été forcé d'user, entrèrent le plus vivement dans cette conspiration; mais une cause que les historiens n'ont pas encore complètement éclaircie parait avoir été le motif déterminant de cette famille et la voici telle que des conjectures que l'on peut appuyer de bonnes preuves nous l'expliquent.

La noblesse de cette époque semble avoir été distinguée en nobles primitifs et en anoblis par les comtes. Ces nobles, habitants primitifs du pays, ou l'occupant déjà avant que le pouvoir des comtes s'étendit jusqu'à la Flandre, avaient posé des conditions à la reconnaissance du pouvoir comtal ou du moins leurs prétentions avaient reçu par le temps une espèce de sanction qui tenait lieu de reconnaissance expresse. Un de ces prétendus droits parait avoir été celui de vider leurs querelles dans un duel sans la permission du comte et ils y tenaient fortement.

Charles avait fait dresser la liste de tous les nobles du comté (*nobiles* ou *milites comitis*) et compta parmi eux les Érembalds, peut-être à cause des honneurs ou des dignités qu'il leur avait lui-même accordés ou qu'ils avaient reçus de ses prédécesseurs, mais ils en conçurent une haine mortelle contre Charles.

Il advint sur ces entrefaites qu'un gentilhomme de noblesse primitive, qui avait épousé une des nièces du prévôt, eut une querelle avec un autre chevalier qu'il finit par appeler en duel d'après les usages du temps. Le chevalier refusa, sous prétexte qu'il fallait une permission du comte, car Charles avait fait une loi que tout gentilhomme qui vivait pendant un an en mariage avec

une personne qui appartenait au comte, suivrait la condition de celle-ci. Le provocateur avait donc encouru la peine de cette loi et d'après elle, il ne pouvait appeler en duel sans la permission du comte, parceque sa femme appartenait aux Érembalds, qui étaient des *milites comitis*, hommes du comte.

La famille des Érembalds ne put pas laisser passer cette dispute et prit fait et cause pour le chevalier provocateur; les juges finirent en effet par juger en sa faveur, après que la nièce du prévôt, épouse du chevalier offensé, eut prouvé par serment, avec douze autres témoins, qu'elle appartenait effectivement à la noblesse primitive.

Ce procès qui agitait beaucoup les esprits des deux partis, n'était pas encore terminé, quand il survint un nouveau différend. Le neveu de Bertulf entreprit sous un prétexte frivole, une guerre contre Thancmar de Straten. Thancmar était seigneur de Straten, et Burchard avait dans le voisinage un domaine, dont il était bailli pour le comte. Charles somma Burchard de garder la paix et de respecter la Trève-Dieu; mais Burchard et les siens ne respiraient que la guerre à laquelle les conjurés les excitaient à chaque prétexte. Ils soutenaient donc que Charles ne voulait maintenir la paix que pour protéger son favori Thancmar et que ses ordres, donnés soi-disant en faveur de l'intérêt général, n'étaient qu'une véritable oppression. Thancmar, confiant dans l'autorité du comte et comptant sur les forces de Charles pour la faire respecter, ne se prépara pas à la résistance. Ses ennemis firent un jour irruption dans son enclos, coupèrent ses bois, ravagèrent toutes ses possessions et le forcèrent de se retrancher dans son château fort. Le chevalier de Straten porta ses plaintes devant le comte, et Charles cita Burchard et ses complices devant lui. Ils refusèrent

d'obéir, mais Charles ayant eu une entrevue avec le prévôt, il paraissait d'après les promesses de Bertulf que Burchard comparaitrait et que la paix se rétablirait. Charles souhaitait d'autant plus la paix et la concorde, qu'il se vit obligé de quitter le pays pour se ranger sous la bannière de Louis. Cette guerre augmenta encore le renom de la bravoure de notre comte et l'idée de la puissance de son pays.

Burchard, dans cet intervalle, saisit le moment pour assouvir sa rage sur Thancmar, et ravagea toutes ses possessions. Les historiens ne s'accordent pas sur le rôle que joua Bertulf dans cette période de la guerre, mais ceux qui l'accusent le plus vivement, conviennent qu'il affectait extérieurement l'amour de la paix et qu'il désapprouvait la conduite de ses parents.

Burchard ne s'arrêta devant rien, ni devant personne. Il employa le fer et le feu et répandit beaucoup de sang. Ce misérable n'en voulait qu'à Charles, et c'est le comte qu'il voulait humilier en battant ses amis. Ce caractère féroce reçut l'impulsion du dehors et ces provocations ne répondaient que trop bien aux inclinations de son âme.

A son retour, Charles trouva donc le pays dans une position qui réclamait tous ses soins. Les propriétés de Charles n'étaient pas les seules qui furent attaquées; toute la contrée subit les suites de cette funeste révolte. Charles convoqua immédiatement les barons flamands, il leur exposa toute la suite des événements et demanda leur avis et leur conseil. Les pillés aussi s'y présentèrent en accusateurs. Les opinions furent unanimes, que Burchard devait être puni, mais Charles inclinant vers le parti le plus modéré, se décida à aller constater par lui-même les ravages et les dommages qu'on avait exercés et à entendre lui-même les plaintes.

La haine que lui portaient un grand nombre de membres de la famille Érembald, avait son côté dangereux; Charles ne l'ignorait pas, mais l'amour de la justice l'emporta. « J'irai, dit-il, et j'irai avec assurance, sous » la protection de Dieu; s'il faut que je meure, il est » moins pénible de mourir, qu'il n'est glorieux de subir » la mort pour la cause de la justice. » Le comte comme par un pressentiment de la mort, ne cessa de s'entretenir sur l'issue probablement fatal de la lutte. « S'il m'arrivait, » dit-il, de sacrifier ma vie pour la défense de la vérité, » quelle mort pourrait être plus glorieuse pour moi? » Quoi de plus glorieux que le martyre? »

Charles vit avec douleur que les ravages étaient ce qu'on lui avait dit; il fit en conséquence brûler et détruire jusque dans ses fondements l'habitation de Burchard, ce repaire de tant de crimes, cette école de brigands.

Cette punition envénima les affaires. Les conjurés se réunirent et on se décida à achever immédiatement l'œuvre: l'assassinat devait avoir lieu le lendemain.

Il parait que Charles eut connaissance du danger qu'il courait. Il chercha du repos dans le silence de la nuit, dans le secret de sa chambre; mais le sommeil fuyait ses yeux et des pensées tristes l'agitaient sur sa couche.

Le jour fatal se leva; c'était le mercredi 2 mars. Le comte commença sa journée comme de coutume par des pratiques pieuses. Il distribua des aumônes et se rendit à l'église de St-Donatien, située près du château, accompagné de son sénéchal, de son chambellan, de Fromold le jeune, son notaire, de Thémard, châtelain de Bourbourg, avec ses deux fils, Gauthier et Gislebert, et d'un chevalier, Henri. Le comte monta à sa tribune et se mit à genoux devant l'autel de Marie, et avec ses clercs et ses chapelains, il salua le soleil levant avec

l'hymne de primes. Charles pria longtemps, mais entraîné par sa dévotion, il se prosterna. Burchard, monté après lui se mit derrière le comte. Il s'était introduit dans la tribune avec ses conjurés qui en occupaient toutes les issues. Il trouva le comte en prières et donnant une aumône à une pauvre femme. Ni la sainteté du lieu, ni la piété de sa victime, ni l'horreur du crime ne purent ébranler sa résolution. Il toucha légerement le comte, afin de lui faire lever la tête et à l'instant même où Charles se tournait, il déchargea sur lui un coup si terrible, que la cervelle se répandit sur le pavement de l'église.

Au même moment, les conjurés se jetèrent sur les amis du prince. Ils s'attaquèrent d'abord à Thémard, qui grièvement blessé, fut traîné à la porte de l'église, et là abandonné après avoir reçu le coup mortel. Ils tuèrent ensuite Gauthier et les deux fils du châtelain de Bourbourg.

Après avoir fouillé toute l'église, une partie des assassins se porta sur *Straten*, afin d'y découvrir *Thancmar*, mais ils ne le trouvèrent pas.

Les meurtriers s'étaient imaginés que personne ne se leverait pour venger le comte, ils engagèrent donc l'abbé de St-Pierre de Gand, à venir prendre le corps du saint martyr, mais le peuple s'y opposa avec tant de résolution et le pays se leva avec tant d'unanimité, que les partisans des Érembalds cachèrent soigneusement leur participation et abandonnèrent les exécuteurs de cette infâme trahison à leur mauvais sort.

Il arriva qu'un perclus fut guéri par l'attouchement du corps du mort, et ce miracle confirma encore le peuple dans l'idée qu'il avait conçue de la sainteté du comte, et le peuple obtint, par son attitude menaçante, que le corps fût inhumé honorablement.

L'église de St-Donatien était profanée, la messe et l'office furent dits dans l'église de St-Pierre, à côté et près du Bourg, au lieu où se trouve à présent l'estaminet *het Keersken*, et où on trouve encore les traces évidentes d'une église.

On connait la suite de cette histoire; l'horrible vengeance que le peuple tira des assassins et de tous ceux qui étaient soupçonnés d'avoir trempé dans le crime.

Les cendres du saint comte furent toujours religieusement conservées, et les reliques s'en trouvent encore dans l'église de St-Sauveur.

C. C.

—

CLAEYSSONE (Égide),

Peintre domestique d'Alexandre Farnèse, duc de Parme et de Florence. Après la mort de son protecteur, il obtint le même titre de l'archiduc Ernest, de Pierre Henrique, comte de Fontaine et ensuite des archiducs Albert et Isabelle. Il a eu deux frères, qui sont devenus des peintres renommés, Pierre et Antoine.

C. C.

CLERCK (Claude de).

Claude De Clerck naquit à Ypres, le 9 janvier 1587, de parents pauvres et incapables de lui donner une éducation littéraire. Claude était né poëte mais durant les cinquante-huit ans qu'il vécut, sa muse ne pût relever sa fortune. Dès sa première jeunesse, il composa des vers qui firent l'admiration de ses contemporains. Cependant moins heureux que Virgile il ne trouva pas un Mécène, et dût chercher sa subsistance dans la basse profession de porteur de bière.

A l'âge de trente ans, il fut admis comme membre de la société de Rhétorique de Notre-Dame d'Alsemberge, dite *La fleur de blé*, établie dans sa ville natale sous la devise: *Door 's geests weldaden zyn ligt geladen.* La cérémonie de sa réception se fit le 8 octobre 1617. Il eut en cette circonstance pour parrains Jean Letten et Dominique Bekaert.

La société dont il faisait partie, le nomma, en 1618, son maître de poësie et lui accorda des gratifications pour la composition de quatre tragédies, la correction de quelques autres pièces de théâtre et la mise en vers de deux comédies; enfin, le 20 août 1623, on lui accorda une pension de dix livres de gros, à condition qu'il composerait chaque année une tragédie et une comédie pour la société.

Quelques littérateurs ont osé comparer le style de notre poëte yprois à celui de Cats; l'un d'entre eux assure même que le poète hollandais, épris des compositions du

porteur de bière d'Ypres, fit le voyage de cette ville, où il passa trois jours en compagnie de De Clerck, le régalant largement et entretenant avec lui une conversation en vers.

Quoiqu'il en soit de cette aventure, il est certain que Claude composa alors un grand nombre de pièces, car, dès le 20 août 1620, la société de Rhétorique chargea un de ses membres, Chrétien Werkyn, de recueillir en un volume les œuvres de De Clerck. Ces écrits consistent en odes, ballades, épithalames, refrains, comédies, etc. Feu M. Lambin, archiviste de la ville d'Ypres était en possession de ce volume, qui a été vendu avec les autres livres de sa bibliothèque après son décès.

Le jugement de Salomon, Théophile et Chrisoarius, tragédies de De Clerck, sont perdues et sa comédie intitulée: Les pleurs de gueux (*Het Guese ghejanck*) est restée, comme ses autres œuvres, en manuscrit. Notre poëte iprois, qui, comme l'observe son compatriote Sanderus, méritait un meilleur sort, mourut pauvre le 13 octobre 1645 et fut enterré au cimetière de Saint-Martin, où se trouve son épitaphe gravée sur une pierre bleue.

GRAF-SCHRIFT

VAN CLAUDE DE CLERCK,

GHEBOREN RYMCONSTENAER.

Staet leser, waer toe sulcke drift?
Ey leest toch eens dit opgheschrift.
Hoort Claude, byghenaemt De Clerck,
Die spreekt u aen uyt desen serck.
Hy die u op het schauw-tooneel,
Met liedjes, clinckdicht en rondeel,

En redenrycke cluchtvermaek,
Soo dickwils heeft gheweirt den vaeck,
Die slaept hier, maer de siel van hem
Roept noch misschien om requiem.
Bidt gy toch, dat den goeden man,
Nu hy dit selfs niet doen en can,
Dat alles wat hy heeft verbeelt,
Voor n soo wel heeft uytghespeelt,
Voor God oock in den jonghsten dach,
Zyn eyghen rol wel spelen magh.

L. Lamb. Vossius. Overleden den 13 *october* 1645. *P. J. B. B.*

Ces vers sont-ils de Lambert Vossius, ou de l'anonyme qui figure ici par des initiales? C'est ce que nous ne pouvons décider. Mr Lambin, à qui nous avons emprunté ce que nous venons d'écrire sur Claude De Clerk, croit que les initiales indiquent le nom Barthélémi Beaugrand, successeur de De Clerck, comme maître de poésie dans la chambre de Rhétorique, et que ce fut lui qui fit placer cette épitaphe.

F. V.

—

CLERCK (Jacques De),

Natif d'Ypres, cultivait la peinture, la musique, la poésie flamande, l'histoire, la botanique et pour ainsi dire tous les arts. Il était né vers 1610, et mourut à Hazebrouck, en 1650.

F. V.

COLVE (Antoine),

Brugeois, sénateur à la cour de Flandre, était très versé dans les littératures anciennes et ami spécial d'Érasme; il èxiste plusieurs lettres qui attestent cette amitié mutuelle. Érasme, dans une de ses lettres à Louis de Flandre, préfet de Gand, parle ainsi de Colve: *Antonius Clava frequenter ad me scribit, nec ullo in argumento illum destituit mirabilis illa suadela, quam ipsi natura insitam auxit usus et eruditio.* Dans une autre de ses lettres, datée de Bâle, aux calendes de février 1529, et adressée à Charles Utenhove, Érasme dit: Colve, quoique déjà vieux, possède encore toute la vigueur d'esprit de son printemps.

C. C.

—

CONINCK (Gilles de),

Poëte flamand, né à Poperingue. Il traduisit en vers flamands les hymnes de l'Église, imprimés à la suite des *Hymni* de Charles Wynck, à Gand, chez Manilius, 1573, in-12°.

F. V.

CONINCK (Pierre-Damase de),

Né à Bruges en 1600. Il entra dans l'ordre des Ermites de S. Augustin. Il fut créé docteur en théologie en 1628, à l'université de Louvain. L'ordre appréciant les qualités de De Coninck, il devint successivement prieur, régent des études et visitateur de son ordre. On le députa ensuite au chapitre général. En 1636, son prieur-général le chargea de l'approbation des livres publiés par l'ordre des Ermites. En 1655 il devint provincial et se montra digne de la charge qui lui était confiée. Il mourut d'hydropisie, à Bruxelles, le 12 décembre 1662.

De Coninck a publié :

Basilii Pontii, Augustiniani S. Theol. Doct. et prof. Salmanticensis, de sacramento confirmationis liber singularis, correctior etc. Lovanii, typis Zac. Zegeri, 1642, *in-4°.*

Ægidii Columnæ romani, August. Pameliæ, generalis et archiep. Bituricensis quodlibeta. Ibid. 1646.

B. Alph. de Oroseo ord. Erem. S. Aug. Certamen bonum consummatum et coronatum a P. Coninck revisum et meliori ordini restitutum. Lovanii, 1645, *in-12°.*

Greg. Arimeniensis ejusdem ordinis quondam generalis, opera.

C. C.

CORIACHE (Aimé de),

Brugeois, lecteur en théologie, archidiacre et plusieurs fois vicaire-général de l'archevêché de Malines *sede vacante;* il était un défenseur intrépide de la discipline ecclésiastique et subit même un jour la saisie de ses meubles, parcequ'il avait refusé de confirmer l'élection d'une abbesse faite irrégulièrement.

Il a publié du temps de son vicariat plusieurs importants décrets, surtout celui de 1656. Il publia, en 1668, un autre décret contre les superstitions, et mourut le 6 octobre 1682.

C. C.

—

CORTE (François de),

Peintre yprois du XVIe siècle. Le jugement de Salomon qui se trouvait dans l'ancienne chambre échevinale à Ypres, était dû à son pinceau.

F. V.

CORTE (François de),

Brugeois, de l'ordre des Ermites de St-Augustin, vivait encore vers le milieu du siècle passé, mais j'ignore la date exacte de sa mort.

Il a publié à Anvers en 1706, la vie de St-Nicolas de Tolentin en flamand.

Syntagma ad annales Antv.

C. C.

—

CORTEWILLE (Jean-Chrysostôme van),

Chevalier, qui exerça successivement les fonctions de conseiller, échevin et curateur (*voogd*) de la ville d'Ypres, de 1605 à 1639, a laissé quelques poésies fugitives. Il mourut le 14 juin 1639.

F. V.

—

COXIDE (Élie de),

Ainsi nommé du lieu de sa naissance, dans le territoire de Furnes, devint septième abbé des Dunes. Il fut inscrit

dans le ménologue de l'ordre de Cîteaux au 8 octobre. L'Europe entière admira sa piété et ses profondes connaissances, comme on peut le voir dans l'histoire de sa vie, publiée par Henriquez, et dans un autre des ouvrages de cet auteur, publié en espagnol, sous le titre: *De sanctis eremi Dunensis*. C'est cet Élie qui, par son éloquence et son autorité, parvint à délivrer Richard, Cœur-de-lion, des mains de Léopold, duc d'Autriche. De Visch a publié dans sa *Bibliotheca ordinis Cisterciensis*, deux sermons de cet abbé. Il mourut le 16 août 1203.

C. C.

—

CROCK (Olivier de saint Anastase de),

Né à Ypres en 1612, se fit Carme de l'ancienne institution et mourut à Bruxelles, en 1674. Il a laissé quelques ouvrages ascétiques.

F. V.

—

CURTIUS (Petrus).

Pierre de Corte naquit à Bruges, dans l'année 1491. Il fut destiné de bonne heure à la carrière ecclésiastique, accomplit ses études préliminaires avec distinction et obtint, en 1513, la seconde place dans le concours de la célèbre université de Louvain.

L'intelligence brillante dont il avait donné des preuves pendant ses années scolaires, lui valut bientôt, et presqu'au sortir des écoles, le titre de professeur d'éloquence dans un des collèges de Louvain. En 1529, il devint curé de l'église collégiale de St-Pierre, dans la même ville, et une année après, il reçut avec éclat le bonnet de docteur en théologie.

Charles V lui donna, en 1546, une preuve bien grande de la confiance qu'il lui inspirait: l'imprimeur Gravius publiait une traduction latine, française et flamande de la sainte Bible; cette publication devait être nécessairement fort surveillée dans cette époque où l'hérésie envahissait de toutes parts le catholicisme; l'empereur confia à Pierre De Corte, la mission aussi importante que délicate de surveiller l'édition traduite des saintes-Écritures, conjointement avec Ricardus Tapperus, doyen de St-Pierre.

Sous Philippe II, les affaires religieuses s'étaient tellement compliquées, que pour donner un plus grand relief et un appui efficace aux orthodoxes. Ce souverain avait décrété l'érection, dans la province Belgique, de quatorze nouveaux évêchés. Curtius fut délégué par le roi d'Espagne pour organiser et mener à bonne fin cette œuvre que l'on croyait destinée à détruire, avec l'hérésie, les troubles dans nos malheureuses provinces. Pour récompenser ses efforts, Philippe le nomma premier évêque de Bruges et chancelier héréditaire de Flandre. Il avait alors déjà dépassé soixante-dix ans. Curtius vécut encore cinq ans, et mourut le 16 novembre 1567, d'une maladie, dont le chagrin occasionné par les événements désastreux qui agitaient alors le pays, hatèrent le terme.

La bibliothèque du couvent des jésuites à Bruges, contenait, en manuscrit, le seul ouvrage que Curtius ait

composé; il était intitulé: *Commentarium in Psalmos incipientes a* CI. Les pères de la Compagnie de Jésus conservaient ce livre avec beaucoup de respect, en mémoire du prélat qui leur avait toujours montré la plus grande bienveillance, qui les avait appelés dans sa ville et qui n'avait cessé de les combler de ses bienfaits.

J. D. M.

D

DAMMIS (Ægidius de).

Le père Gilles surnommé de Damme, parce qu'il naquit dans cette dernière ville, dans la première moitié du quinzième siècle appartenait à une famille qui devait avoir de l'aisance, puisqu'il fit ses études à l'étranger; il fut promu dans l'université de Paris au grade de bachelier en théologie. Sa piété égalait son savoir. A peine rentré dans sa patrie, il révêtit l'habit de l'ordre de Cîteaux, et se fit moine dans l'abbaye de Notre Dame des Dunes.

Doué d'une intelligence remarquable et d'une grande aptitude pour le travail, le père Gilles composa plusieurs

ouvrages; entre autres, d'après le témoignage du père De Visch, la bibliothèque de son abbaye possédait de lui, en manuscrit, un livre fort bien écrit, intitulé: *Lectura super omnes psalmos et in epistolas Pauli*, et un ouvrage important qui portait pour titre : *Directorium originalium SS. Hieronymi, Ambrosii, Gregorii, Bernardi*, enfin plusieurs autres écrits dont Foppens ne mentionne ni le sujet ni le texte.

L'ouvrage le plus considérable du père Gilles était un *Martyrologium sanctorum* qu'il avait rendu beaucoup plus complet que ceux qui existaient alors. Il avait fait un grand nombre de recherches et avait trouvé une foule de renseignements importants et curieux dont il avait enrichi son recueil; il ne put malheureusement pas accomplir cette œuvre, la mort le surprit au milieu de ses travaux littéraires, en 1463, à un âge fort peu avancé.

J. D. M.

—

DAVID (Jean).

Fut nommé curé de Saint-Martin à Courtrai, son lieu natal, après que Jansenius et Pierre Simons, ses prédécesseurs dans la même cure, furent élevés aux sièges épiscopaux de Gand et d'Ypres. En 1581, il se fit jésuite et devint premier recteur du collége de Courtrai, que les pères de la compagnie de Jésus y ouvrirent. Il fut ensuite nommé recteur des maisons de Bruxelles et de Gand, il se distingua partout par son éloquence

et par son savoir. Il publia une vingtaine d'ouvrages in-quarto et in-octavo, en latin et en flamand contre les protestants. Il édita aussi chez Plantin, à Anvers, les œuvres de Pierre Simons, évêque d'Ypres, in-folio, en 1609, et mourut à Anvers, le 9 août 1613, âgé de 67 ans.

F. V.

—

DE BLENDE (Barthélémi),

Missionnaire jésuite, né à Bruges, le 24 août 1675, d'une famille distinguée, fit ses études dans le collége de la société à Malines, et, après les avoir achevées, en embrassa l'institut. Il crut que Dieu l'appelait à l'œuvre des missions, et fit part à ses supérieurs du désir qu'il avait de s'y consacrer. Ils l'envoyèrent prêcher l'Évangile aux sauvages de l'Amérique méridionale. Il s'embarqua en Espagne pour se rendre à Buenos-Ayres, où il s'arrêta dans le collége de cette ville, pour y apprendre la langue des Guaraniens, chez lesquels il devait être employé. Le succès qu'il eut dans cette mission, détermina ses supérieurs à lui confier la direction d'une entreprise plus difficile. Il s'agissait de trouver une route plus courte que celle du Pérou pour se rendre à la mission des Chiquites, peuplade que le P. de Arce avait découverte. Il s'embarqua avec ce père sur le fleuve de Paraguay, qu'ils remontèrent d'abord assez heureusement, lorsqu'ils aperçurent une barque remplie de Layagas, nation féroce et perfide; ils venaient, disaient-ils, implorer leur pro-

tection contre d'autres peuplades. Les pères les accueillirent avec bonté, et les sauvages y parurent sensibles; mais bientôt après, se voyant en force, ils s'emparèrent du bâtiment et massacrèrent l'équipage. Le père De Blende eut le même sort. Son corps fut jeté dans le fleuve. Le père de Arce, qui, avant cet événement s'était séparé de son compagnon, lui survécut peu, ayant aussi, quelque temps après, été massacré. Ce double martyre eut lieu dans le courant de l'année 1715.

F. V.

—

DE BOYE (André),

Né à Furnes, entra à Bergues-St-Winox, dans l'ordre des jésuites, où il fut choisi comme recteur du collége. Il a publié en flamand:

Levens der Heyligen die getrouwt geweest hebben, Antw. by Cnobbaert, 1631.

Historie en levens der Patriarchen, Propheten, Regters en Koningen van het oud testament, in-4°, verscheyde uytgaven.

Den godvruchtigen Vader des huysgezins, in-8°, Antw. 1645.

Il a traduit quelques ouvrages de l'espagnol en flamand.

De Boye mourut à Anvers, le 22 janvier 1650, à l'âge de près de 80 ans.

V. D. V.

DELRIO (Antoine),

Brugeois de naissance, mais d'origine espagnole. Poëte, orateur, historien, jurisconsulte, théologien et linguiste profond. Il fut d'abord conseiller royal à la chancellerie de Brabant. Il publia plusieurs ouvrages sur le droit. On a de lui l'histoire du duc d'Albe. Il a laissé des notes sur Claudius et un commentaire sur Sénèque et les anciens auteurs de tragédies.

Dégouté enfin du monde, il entra dans la société de Jésus. Il écrivit des *Miscellanea in totum jus civile*, et plusieurs ouvrages de piété :

Florida marianaque de laudibus sanctissimæ Virginis Deiparæ panegyricus etc.

Commentaria in Canticum canticorum.

De difficilioribus et utilioribus sacræ Scripturæ locis, tomi tres.

Vindiciæ areopageticæ adversus Jos. Scaligerum.

Commentarius litteralis in threnos Jeremiæ etc.

Adagialium sacrorum tomus primus. Le second volume fut publié après sa mort.

Il s'occupait de plusieurs autres ouvrages, mais ses études continuelles avaient profondément miné sa santé; pour la rétablir on jugea à propos de le renvoyer d'Espagne en Belgique, mais arrivé à Louvain, il y mourut le 19 octobre 1608, à l'âge de 57 ans.

C. C.

DE JONG (Jean),

Savant médecin, né à Ypres, vers le milieu du seizième siècle, a laissé des œuvres publiées, en 1587, avec celles d'Éloi Geeraert.

F. V.

—

DE PAPE (Jean).

Ypres donna le jour à ce poëte, le 26 janvier 1577. Ses vers sont coulants et son style des plus faciles, si l'on en peut juger par le peu de fragments qui nous en sont conservés.

F. V.

—

DE VULDERE (Maillard),

Licencié en droit, né à Furnes, fut disciple de Gabriël Mudæus, à Louvain. Il débuta dans la carrière du barreau par la défense gratuite des indigents devant les tribunaux. La régence d'Audenarde le nomma son pensionnaire, et

il desservit cette place jusqu'en 1586, qu'il fut nommé avocat du Fisc, près le conseil de Flandre. Il mourut le 10 mars 1592, des suites d'une phthisie, âgé d'environ 60 ans. Il a écrit beaucoup sur le droit civil, dit Swertius, et il citeentr'autres un volume de décisions des cas les plus difficiles du droit.

F. V.

—

D'HULSTER (Léon).

Ce poëte et littérateur distingué naquit à Thielt, en 1784, et mourut à Gand, le 15 mai 1843. Dès l'âge de quatorze ans, le jeune D'hulster remplit les fonctions de sous-instituteur au pensionnat renommé de M. D'hacyere, à Thielt. Son maitre ayant eu à subir des persécutions de la part du gouvernement français, D'hulster remplaça son chef durant son absence et dirigea a lui seul plus de cent élèves.

Il quitta les fonctions d'instituteur en 1805 et s'adonna à l'étude des langues anciennes. De 1810 à 1812, il professa les belles-lettres au pensionnat de Melle et l'année suivante il fut nommé professeur de quatrième au collége de Termonde. Il quitta ce poste pour aller enseigner le sixième au collége de Gand, en 1815, et occupa successivement dans cet établissement les différentes classes d'humanités jusqu'à la troisième incluse. Epuisé par ses occupations littéraires, il demanda sa démission avec les émoluments dus à sa retraite, en 1838.

M. D'hulster avait été nommé l'un des sept membres

de la commission royale instituée pour examiner l'orthographe flamande. Nommé rapporteur de l'ouvrage que M. Behaegel avait envoyé au concours ouvert par cette commission, D'hulster publia, en 1838, son rapport sous le titre de: *Verslag over de verhandeling van den heer Behaeghel, ter oplossing van het vraegstuk, in* 1836 *door het staetsbestuer voorgesteld over de geschilpunten ten aenzien der spelling en woordverbuiging der Nederduitsche tael, door L. D'H.* Le ministre de l'intérieur, M. De Theux, écrivit à M. D'hulster, le 8 novembre 1838, les lignes suivantes au sujet de l'ouvrage que nous venons de mentionner: « Il ne m'appartient pas de décider entre » M. Behaegel et ses contradicteurs; les mémoires des » deux partis forment les pièces d'un procès dont le » public seul est juge; mais je crois ne rien hasarder » en disant, monsieur, que les accusations de partialité » portées contre la commission dont vous faisiez partie » ne trouveront pas d'écho et qu'elles seront considérées » par tous les hommes réfléchis comme les résultats d'une » irritation dont les discussions littéraires ne sont pas » plus exemptes que les autres. » Notre littérateur flamand fit bientôt suivre son rapport d'un second ouvrage, intitulé: *Woordenlyst voor spelling en uitspraek.* Gand, 1839, in-8°.

Membre de plusieurs sociétés savantes du pays, D'hulster fut plusieurs fois couronné dans les concours de littérature flamande. Ses œuvres ont été publiées par son ami, M. Van Duyse, sous le titre de: *D'hulster's lettervruchten*, à Gand, chez Annoot-Braeckman, en 1845.

F. V.

DIXMUDE (Jean de),

Religieux de la prévôté de Saint-Martin à Ypres, son lieu natal, a laissé des Annales historiques. Il est mort vers 1436.

F. V.

—

DONCHE (Godefroid-Jacques).

Godefroid-Jacques Donche, est né à Beernem près de Bruges, en 1784, de parens honorables. Il était proche parent du général-major D'Hauw, et mourut à Courtrai le 15 novembre 1835. Son caractère vif lui fit sentir que sa jeunesse devait se passer ailleurs que sur les bancs de l'athénée de Bruges, où il commença ses études, et la carrière militaire, qui alors présentait des dangers et de la gloire, fut celle qu'il embrassa. Il entra au service avec son frère Charles, avec lequel il a constamment servi comme volontaire, en janvier 1803, au 16e régiment de chasseurs à cheval; passa par les grades de brigadier, de fourrier et de maréchal-des-logis chef; fit les campagnes d'Allemagne, de Hollande, de Russie et celle de France en 1813 et 1814. Il reçut différentes blessures à la bataille d'Austerlitz, et fut nommé officier sur le champ de bataille. Blessé d'un coup de feu à la

cuisse droite et d'un coup de lance à l'épaule gauche, à l'affaire de Wischau, et d'un autre coup de lance à l'épaule droite, le 25 avril, dans les plaines de Chalons, il fut fait prisonnier en Russie où il eut la main droite gelée, ce qui nécessita l'amputation de deux doigts. Après huit mois de captivité dans ce pays ennemi, où, privé comme ses camarades des soins de l'art, il dut soigner lui-même ses blessures, et fut atteint par la maladie qui devait l'enlever un jour. Il parvint à retourner dans sa patrie où il reprit service. Nous nous empressons de signaler un trait de bravoure de notre ami. Pendant le combat de Champ-Aubert, accompagné seulement de deux lanciers Polonnais du 8e régiment, il s'empara sous le feu de l'infanterie russe d'une pièce de canon. Proposé, à trois reprises différentes, pour l'obtention de la croix de la Légion-d'honneur, sa nomination fut continuellement retardée par les intrigues jalouses d'un capitaine, lorsque survint la restauration. Fidèle au drapeau qu'il avait toujours suivi, incertain de quel côté demeurerait le pouvoir, il crut qu'un soldat pouvait déposer les armes lorsqu'il ne voyait plus les couleurs victorieuses. Il demanda et obtint son congé, et retourna dans sa famille en juillet 1814. — Ennemi de l'inaction et trop accoutumé aux fatigues pour y renoncer tout-à-fait, il sollicita un emploi à l'administration des douanes et fut nommé en conséquence.

Le zèle et la probité dont il fit preuve lui gagnèrent l'estime générale de ses concitoyens. Établi à Courtrai, depuis l'époque où il quitta le service de l'armée, il s'attira l'amitié de tous ceux qui le connurent, et chaque jour augmenta le nombre de ses amis, en même temps que ceux qui lui en voulaient sans le connaître, cherchaient à se rapprocher de lui. S'étant retiré depuis 1820 de

l'administration, il s'attacha uniquement aux affaires de sa famille, où bon époux et excellent père, chacun se plaisait à trouver le bon citoyen dans le brave et vieux soldat. L'estime et l'amitié de ses concitoyens, la prospérité de sa famille, réunies aux charmes de l'esprit, mettaient le comble à son bonheur, quoique des maux cruels, suites de ses blessures et de ses fatigues militaires, couvaient lentement la maladie dont il mourut. Les événements de 1830 reveillèrent l'ardeur de son caractère, et chansonnier spirituel, quoique décrié par la jalousie et la diversité des opinions, il contribua puissamment au développement du patriotisme des Courtraisiens, qui se plaisent à entonner encore aux jours des réjouissances nationales, ses *Chants* inspirés par le dévouement et la conviction; dévoué sans bassesse à l'ordre actuel des choses, il composa en forme de conseils au roi, des couplets sans flatterie que toute la ville sait par cœur et qui, chantés devant sa majesté, lui valurent comme gage de l'estime royale une *Tabatière en or*.

H. D. L. C.

—

DROGON.

Fut curé à Ghistelles et devint le XVIe évêque de Térouane en 1056. Il composa les ouvrages suivantes:

Vita, miracula et translatio sanctæ Livinæ virginis et martyris, libris duobus. Publié par Mabillon, *Sæc.* VI, *benedictum part.* II, *f.* 112.

Vita et passio S. Osvaldi regis et de eodem sermones duo.

Il ajouta deux livres à la: *Anonymi de vita sancti Winoci conf.*

Ces deux ouvrages étaient conservés en mms. à Bergues-St-Winox et à l'abbaye de Cambron.

Vita et martyrium Sti-Godelevæ Gistellæ juxta Brugas anno 1070, pridii nonas julias passæ, éditée par Surius et par plusieurs autres, la meilleure édition est celle de Jean-Bapt. Sollerius, dans les *Acta sanctorum,* in-4°.

D'après Mabillon, Drogon mourut en 1077, après avoir gouverné son diocèse pendant cinquante ans.

C. C.

—

DULIEU (Cornelius),

Né à Bruges, entra dans l'ordre des Dominicains après avoir achevé ses études à Louvain. En 1623, il fut choisi pour enseigner la théologie dans le séminaire de Bruges, d'après la fondation de l'archevêque de Cuba (voir Albius). Il occupa cette chaire pendant 32 ans. Il mourut en 1661.

Il composa un *Traité de controverse* adressé à un noble Anglais détenu à Bruges, en 1657, lors du séjour de Charles II, roi d'Angleterre, dans cette ville. L'ouvrage n'a pas été imprimé et est sans doute perdu.

On conservait à Bruges d'autres mms. de ce père qui tous ont disparu.

C. C.

DU THIELT (Guillaume),

Élève de Rubens et graveur en taille douce, naquit à Ypres, au commencement du XVIIe siècle. Il fut marié à Anne-Cathérine Bourgillion, dont il eut plusieurs enfants. Comme peintre et graveur, Du Thielt eut une assez grande réputation. On conserve de lui à St-Pierre à Ypres, quatre tableaux. Il paraît toutefois qu'il s'adonna plus à la gravure qu'à la peinture. Il a gravé un plan d'Ypres et de ses faubourgs, en 1383. Il a aussi laissé plusieurs sujets religieux, des titres de livres etc. Du Thielt mourut vers 1669.

F. V.

E

EREMBALD.

Érembald, de Furnes, devint châtelain de Bruges, vers le milieu du XIe siècle. Nous avons publié la biographie de son fils Bertulf, et promis de donner des détails plus circonstanciés sur l'origine de cette puissante famille. Elle joua un rôle trop marquant dans l'histoire, pour qu'il ne soit pas utile d'éclaircir quelques points de l'histoire des Érembalds.

Je commencerai cette discussion par l'exposé de la vie d'Érembald, telle que les chroniqueurs du temps de Charles-le-Bon nous l'ont dépeinte. Érembald, dit-on,

servait dans la maison de Boldran, châtelain de Bruges. Il était de condition plébéienne, peut-être même de condition servile. Le châtelain lui accorda une confiance sans bornes, à cause de sa haute capacité. Érembald récompensa son bienfaiteur en lui enlevant sa femme Dedda, et en cherchant à le tuer. Un jour Boldran et Érembald, son homme d'armes, ainsi que beaucoup d'autres, tous armés de cuirasses et préparés au combat, naviguaient sur l'Escaut, en attendant le jour pour commencer le combat. Pendant le silence de la nuit, tandis que le châtelain était debout sur le bord du navire, Érembald accourant par derrière, le poussa le plus loin qu'il pût, et le précipita ainsi dans la profondeur du fleuve rapide. Les ténèbres couvrirent cet horrible forfait de leur voile: aucun œil humain n'avait vu l'agonie de Boldran. Érembald alla recevoir tranquillement la récompense de sa scélératesse; il épousa l'adultère Dedda, s'empara avec elle des biens de sa victime, et sut, par son entremise, obtenir la charge importante de châtelain ou de vicomte de Bruges. L'*Anonymus de passione S. Caroli* place le théâtre de ce forfait à Bruges, et assure qu'Érembald tua son maître pendant un tumulte, sur un des ponts, durant le règne de Robert-le-Frison; d'autres, au contraire, prétendent que cela arriva sous Baudouin V.

Je ne m'arrêterai pas à développer les arguments que m'offrirait cette variante essentielle sur le lieu où un fait de cette importance est supposé être arrivé, pour en faire résulter l'invraisemblance de ce crime; j'ai d'autres preuves qui sont plus évidentes.

Gualbert, l'historien de Charles-le-Bon, que l'on suit ordinairement, ajoute avec baeucoup de simplicité à la narration du crime d'Érembald, qu'il fut commis

au milieu de la nuit, durant le sommeil de l'équipage, et que *personne*, excepté le coupable, ne sut ce qu'était devenu le châtelain. Mais si personne ne le sut, comment Gualbert est-il parvenu à le connaître dans tous ses détails? On me fera difficilement accroire qu'Érembald ait été lui-même mettre le monde en confidence de son crime et de la manière dont il avait expédié son maître. Si ce perfide n'avait pas reculé devant un crime lorsqu'il s'agissait de l'intérêt de son ambition, il devait comprendre que cet intérêt exigeait impérieusement qu'il ne révélât pas cette action aussi honteuse que criminelle : l'intelligence ne devait pas manquer à l'intrigant qui, de la classe la plus infime de la société, sut s'élever jusqu'au rang de châtelain. La fable de ce crime n'a pas le sens commun, et si lors de l'assassinat de Charles-le-Bon on a cru devoir l'accréditer, c'est que l'on cherchait par tous les moyens à rendre haïssable la famille des Érembalds.

Quant à la dénomination d'esclave (*servus*) que Gualbert et Gauthier lui donnent, ce mot ne peut pas avoir la signification que nous lui attribuons. Wegener pense, et je suis de son opinion, qu'il est peu probable qu'un châtelain eût voulu d'un esclave pour son compagnon d'armes et pour son échanson. Gauthier nomme Érembald *miles*, *miles Castellani*; et d'après la manière de parler de cette époque, *miles* signifiait non pas soldat, mais noble. Ce serait déjà un fort argument en faveur de la noblesse d'Érembald, puisé dans les écrits de ceux même qui ont tant contribué à imprimer la note infâme d'esclave à la famille d'Érembald.

Mais il y a des arguments plus frappants encore en faveur de la noblesse de cette famille. La nièce du prévôt Bertulf s'était mariée à un chevalier. Par une loi sage

et nécessaire à son époque, le comte de Flandre, Charles-le-Bon, avait décreté que, si un chevalier s'alliait en mariage avec une femme d'un autre rang que le sien, après un an de mariage il suivait la condition de celle-ci. Appelée en justice, la femme du chevalier prouva qu'elle était noble, et le tribunal prononça en effet une sentence favorable à ses prétentions. Ce fait est tellement concluant, cette sentence est si bien connue, qu'il y a lieu de s'étonner que des modernes aient cru pouvoir répéter les accusations si bien réfutées. Je reviendrai sur cette décision et sur l'appel en duel qui y a donné lieu; mais comme ces preuves ne paraissent pas avoir suffi, je vais en présenter d'autres, que le progrès des études historiques a fait découvrir.

La noblesse de cette famille date, en effet, de beaucoup plus haut que du père de Bertulf, et ce châtelain n'a pas eu besoin de tuer son maître pour s'emparer de ses biens afin d'obtenir un titre de noblesse. Un membre de la famille des Érembalds signe une charte d'Arnould en 939; une autre en 962; on trouve un Érembold au bas de chartes de 970 et 973 (1).

Un seigneur du nom d'Érembold vivait donc déjà au commencement du xe siècle.

I. Un autre vivait également avant l'an 1000, comme il appert par une charte de 1026, en vertu de laquelle Érembault, seigneur de Baerle, donne ses possessions à l'abbaye de St-Pierre de Gand, à la charge de prier pour ses prédécesseurs. Il eut pour fils :

---

(1) Annales St-Petri. Bruges, in-4°, pages 97, 100, 104, 106.

1° Érembault, abbé de St-Bavon, qui mourut en 1017 (1).

2° Érembault, seigneur de Baerle, qui fit la donation de 1026 que je viens de rappeler pour constater l'existence de son père avant l'an 1000.

II. 3° Robert I, Érembault dont il est déjà fait mention en 1046. Il eut pour fils :

1° Érembault II, dont je parlerai tantôt.

2° Érembault, châtelain d'Harlebecque, mentionné dans la charte de 1087, de Baudouin, évêque de Noyon, pour la confirmation de la collégiale d'Harlebecque, rapportée dans Mirœus, *Codex donat. piarum*, cap. 50, p. 60.

III. Érembault II, fils de Robert Érembault, fut châtelain de Bruges, et signe déjà en cette qualité en 1067 (2), ce qui démontre à l'évidence que le crime dont il est accusé et qu'on ne sait pas trop où placer, ni en quelle année, ni sous quel comte, n'a pas été commis sous Robert-le-Frison, qui n'a régné que de 1071 à 1093. On trouve encore la signature de ce châtelain jusqu'en 1101 (3), année sans doute de sa mort, puisque Robert, son fils, signe en 1101 et en qualité de châtelain, un privilége en faveur de St-Donatien.

Il serait inutile d'objecter ici qu'il n'est pas prouvé que ces Érembaulds, qui aux xe et xie siècles, font des donations à l'abbaye de St-Pierre et à d'autres, appartenaient à cette famille ; car la seigneurie que ces Érem-

(1) Ibid. p. 175.
(2) Miræus, Don. Belg. 513.
(3) Vredius, lib 1. cap. 26, p. 545 et suiv.

baulds possédaient aux environs de Deynze, fut confisquée par Thierry d'Alsace, parce qu'elle appartenait à la famille des châtelains de Bruges; cette confiscation est donc une preuve évidente que ceux qui la possédaient depuis le commencement du xe siècle au moins, étaient bien et dûment les ascendants d'Érembald, dont Bertulf était le fils; de cet Érembauld, dont la noblesse est prouvée par des documents qui remontent au commencement du dixième siècle et que l'on flétrit cependant du nom de serf.

Il y a plus encore. Cette famille, si haïe durant la révolution occasionnée par le meurtre de Charles, si cruellement persécutée que peu de membres en échappent à la fureur du peuple, récupère ses dignités après le retour de la paix et sa noblesse n'est plus contestée par personne. Ses membres continuent à signer en leur qualité de nobles; on rencontre même le nom d'Haket, qui s'échappa si heureusement du Bourg assiégé, avec la qualité de *Castellanus;* la postérité de ces Érembaulds existe encore (1).

Mais plus ces preuves de l'extraction noble d'Érembauld sont positives, plus il importe de rechercher ce qui a pu donner lieu à l'accusation de servitude que portent contre lui des contemporains.

Je l'ai déjà dit à l'article — Bertulf, — toute cette affaire est inexpliquable à moins de supposer que la noblesse était alors distinguée en deux castes, ou du moins qu'une partie de la noblesse prétendait être d'une origine plus ancienne que l'autre et posséder des priviléges; qu'elle était

(1) Voir la généalogie de cette famille, Mémoires hérald. et historiques sur la Belgique, tome 1er.

divisée comme on dirait, en noblesse primitive et en noblesse par la concession des comtes; ces derniers s'appelaient quelques fois — *homines* ou *milites comitis*. Charles fit faire des recherches dans tout le pays pour connaitre les nobles qui lui appartenaient, *qui erant de pertinentia sua proprii, qui servi, qui liberi*. Les Érembaulds furent inscrits parmi ceux qui appartenaient au comte, et c'était contre cette prétention que s'élevait toute la famille : elle voulait se soustraire au *servitus et pertinentia comitis* et ses membres se tenaient pour nobles primitifs, indépendants du comte et possédant des priviléges que le temps et une possession immémoriale avaient sanctionnés. Charles-le-Bon ne contestait en aucune manière le titre de vicomtes ou de châtelains que prenaient les descendants d'Érembald : il ne voulait que les soumettre aux règlements qu'il avait dictés à ses nobles, aux *homines comitis*. Il ne nous reste pas assez de documents de cette époque, pour baser chacune de mes assertions sur des preuves contemporaines et expresses; j'ai besoin souvent de raisonner par induction. C'est ainsi que je conclus de tout le contexte de ce procès entre Charles et les Érembalds, que dans une de leurs dispositions les règlements défendaient, sans doute au noble, *nobilis comitis*, d'appeler un autre en duel, sans sa permission. La noblesse primitive, descendant de ces Saxons qui, dès avant le troisième siècle, avait conquis le pays, tenait au contraire au privilége de vider ses querelles comme elle l'entendait, sans l'intervention du comte : cette noblesse s'était toujours révoltée contre le comte dès qu'il touchait au droit de porter des armes et de s'en servir d'après ses habitudes. Dès que l'on admet cette explication, toute l'histoire de cette époque s'éclaircit : le chevalier appelé en duel par celui qui s'était marié à une nièce de Bertulf, lui

répond : « Vous êtes marié depuis plus d'une année à » une nièce de Bertulf; Bertulf appartient à la noblesse » du comte, *de pertinentia comitis*, vous êtes donc déchu » de votre droit de m'appeler en duel, sans la permission » du comte; vous avez forfait à votre titre de noble pri- » mitif, de noble d'origine saxonne, je vous tiens pour » au-dessous de mon rang et je refuse de me mesurer » avec vous. » La sentence prononcée en faveur de la nièce de Bertulf, que j'ai déjà rapportée, semble confirmer en tout point l'explication que je viens de donner. J'entrerais dans beaucoup plus de détails, si la limite d'une biographie les comportait; mais je dois me borner; d'ailleurs j'en ai dit assez, pour qu'il soit clair qu'Érembald a été mal jugé et qu'il mérite une réhabilitation.

C. C.

—

EYCK (Hubert, Marguerite et Jean Van).

A l'époque des fêtes qui eurent lieu à Bruges, à propos de l'inauguration de la statue de Simon Stévin, l'architecte de la ville conçut une idée vraiment noble et patriotique: chargé de la décoration du grand-marché, il imagina de changer cette vaste place en une immense galerie où seraient représentés tous les personnages célèbres qui étaient nés dans cette ville. Il évoquait de leurs tombes tous ces enfants dont la cité est fière, pour les faire assister à l'ovation dont l'un des plus illustres parmi eux était l'objet.

La pensée de Mr Rudd fut exécutée de la manière la plus satisfaisante; tous les artistes qui se trouvaient à Bruges, se prêtèrent avec un empressement qui tenait de l'enthousiasme, à l'accomplissement de l'œuvre, et, le jour de la fête venu, aucun étranger ne resta froid devant l'aspect imposant qu'offrait notre belle place.

Parmi les statues principales et à l'une des places les plus apparentes de la galerie, l'on distinguait un groupe dû au pinceau d'un jeune artiste qui donne les plus belles espérances : deux hommes et une femme se tenaient dans une attitude qui trahisait les impressions les plus élevées, l'émotion la plus suave. Ce groupe réprésentait le moment où Jean Van Eyck communique à son frère Hubert et à sa sœur Marguerite, la découverte qu'il vient de faire et qui va ouvrir une phase nouvelle et brillante à l'art de la peinture. Jean domine l'œuvre; il tient en main sa palette chargée de couleurs et fixe au ciel un regard où brille l'exaltation de la reconnaissance; Marguerite se courbe sous l'admiration et semble vouloir tomber à genoux, comme pour prier; Hubert regarde la palette de son frère avec le calme d'un homme, dont l'âge a refroidi les passions, mais avec l'expression du bonheur profond, intime, que doit lui donner la conviction de voir le nom de sa famille s'illustrer par une grande découverte.

C'était, en effet, la découverte la plus belle qui eût été faite dans le domaine de l'art. Le mélange des couleurs avec l'huile, remplaçait le procédé à la détrempe et, par ce perfectionnement, la peinture était délivrée d'un grand nombre de difficultés qui entravaient le génie et arrêtaient l'inspiration.

Le procédé de Jean Van Eyck, non seulement conservait aux couleurs toute leur vivacité et leur éclat; mais, ce qui était bien plus avantageux encore pour le mécanisme

de l'art, il donnait au pinceau une souplesse et une élasticité qui en rendaient le maniement très facile, il permettait de revenir avec de nouvelles couleurs sur les couches non encore sèches et rendait, par conséquent, possible ce précieux fini qu'on ne se lasse pas d'admirer dans les productions de cette époque. Puis, il ne fallait plus exposer à un feu ardent ou aux rayons brûlants du soleil des panneaux qui, coloriés d'après l'ancienne méthode, et soumis à ces épreuves dangereuses, s'écaillaient et étaient parfois détruits avant qu'ils fussent achévés; enfin les tableaux peints en détrempe perdaient promptement leur éclat, et ne résistaient pas aux ravages du temps, tandis que ceux qui étaient peints à l'huile conservaient toute leur fraîcheur. La couleur à l'huile se cristallisant par la succession des années, finissait par offrir une couche minérale qui subissait les influences externes sans s'altérer. L'artiste pouvait donc dorénavant nourrir l'espérance de voir passer, avec l'œuvre de son génie, son nom à la postérité la plus reculée.

On saisit maintenant combien la découverte de Jean Van Eyck était importante au point de vue de l'art. Il n'est donc pas étonnant que plusieurs peintres de premier mérite aient revendiqué l'honneur d'en avoir doté le monde. Nous ne chercherons pas à déduire ici toutes les raisons qui doivent faire repousser ces injustes prétentions: il serait véritablement inutile de nous y arrêter, puisque l'histoire de tous les peuples modernes, chez lesquels les arts ont fleuri, est unanime pour accorder à Jean Van Eyck, le mérite de cette grande découverte.

Si, en adoptant la tradition de l'histoire, l'on admet que Jean de Bruges a dû sa découverte aux profondes connaissances qu'il possédait en chimie, et si l'on exclut son frère et sa sœur de toute participation à la gloire de

cette invention, on ne peut pas en agir de même quand on l'envisage comme artiste; alors sa gloire se mêle si intimement à la leur, que la distinction de personne devient impossible. C'est qu'en effet, les trois membres de cette famille si richement douée de la nature, confondirent leur génie au point que, tant qu'ils eurent le bonheur de vivre ensemble, aucune production ne sortit de leur atelier, à laquelle tous trois n'eussent mis la main. Il est donc juste que leurs trois noms brillent, dans l'histoire de l'art, au milieu de la même auréole de célébrité.

Les biographes ne sont pas d'accord sur le lieu d'où les Van Eyck sont originaires. Quoiqu'il soit incontestable que Hubert naquit à Maeseyck en 1366, il est cependant permis de douter que cette ville fût le berceau de sa famille. Mr Delepierre a rapporté, d'après Montfaucon, un document fort curieux et authentique, qui prouve que déjà en 1371, un nommé Jean de Bruges était peintre de Charles V, roi de France. Était-ce un ancêtre de Van Eyck, qui, comme on le sait, est généralement connu sous le nom de Jean de Bruges? Cela est possible.

L'histoire n'indique ni le lieu, ni l'année de la naissance de Marguerite et de Jean. Tout ce que l'on sait, c'est que Hubert était de plusieurs années plus âgé que son frère. Il est bien plus étonnant encore, que, malgré la célébrité dont Jean jouissait avant de mourir, l'histoire ne consigne pas l'époque précise où il décéda. On ne sait pas, quel fut le maître qui transmit aux Van Eyck les préceptes de l'art. Les uns prétendent que leur père était peintre et qu'il les forma; d'autres inclinent à croire qu'ils furent élèves de maître Wilhem de Cologne.

Quoiqu'il en soit de ces questions, Hubert Van Eyck

vint s'établir, avec son frère et sa sœur, dans la ville de Bruges qui, à cette époque, était au comble de la puissance et de la prospérité. Dans cette métropole du commerce, les arts florissaient en proportion de l'opulence et des richesses qui y regnaient; les Van Eyck y trouvèrent promptement de chauds admirateurs de leur merveilleux génie et des protecteurs nombreux et opulents. Leurs panneaux étaient enlevés avec un empressement qui attestait l'importance qu'on attachait à leur possession.

La ville de Gand, dans laquelle avait reflué la prospérité qui débordait à Bruges, était déjà depuis longtemps parvenue à un degré de splendeur, qui en fit bientôt, pour cette dernière cité, une rivale puissante et dangereuse. Un grand nombre de nobles s'efforçaient par l'étalage d'un luxe intelligent d'imiter cette riche cour de Bourgogne, qui éblouissait le monde par sa magnificence. Josse Vydt et Isabelle Borluut avaient formé, par leur union assortie, une famille éminente parmi les maisons patriciennes de Gand. Comme c'était l'usage alors, ils firent l'acquisition d'une chapelle de l'église de St-Jean, aujourd'hui St-Bavon, afin d'y établir un caveau qui servit de lieu de sépulture aux membres de leurs familles; ils voulurent faire décorer l'oratoire ou la chapelle qui dominait cette espèce de crypte avec une richesse inouie jusqu'alors.

Hubert Van Eyck fut mandé à Gand; on lui confia le soin de faire un tableau pour l'autel de l'oratoire; on laissait à son génie la plénitude de son action, sans s'inquiéter des frais qui devaient en résulter. Le peintre comprit aussitôt que l'occasion était venue de faire son chef-d'œuvre; il conçut l'idée d'un monument que la postérité a justement considéré comme la plus belle production que le moyen-âge ait légué aux temps modernes. Des littérateurs distingués ont donné trop souvent une descrip-

tion détaillée de cette admirable production, pourqu'il faille la répéter ici; qu'il nous suffise de dire que le sujet en est tiré du 9e et 10e verset du chapître vii de l'Apocalypse: « Je vis ensuite une grande multitude que personne ne » pouvait compter, de toute nation, de toute tribu et de » toute langue. Ils se tenaient débout devant le trône et » devant l'agneau et vêtus de robes blanches et ayant des » palmes dans leurs mains. — Ils s'écriaient et disaient » d'une forte voix: c'est à notre Dieu qui est assis sur » le trône et à l'agneau qu'est due la gloire de notre » salut. » — Ce sujet est traité avec toute la supériorité de talent que l'on reconnait aux Van Eyck, qui se sont plu à y répandre, avec profusion, toute la poésie que les idées chrétiennes peuvent inspirer au génie et à l'art.

L'ensemble de l'œuvre, composé de douze panneaux, couvrait le retable de l'autel de l'oratoire; les panneaux devaient être peints à l'huile d'après le nouveau procédé; mais au-dessous des panneaux, et en détrempe, devaient être figurés les enfers dans lesquels s'agitaient les reprouvés, qui, au milieu de leurs tortures, étaient témoins de l'adoration de l'agneau mystique. Cette dernière partie de l'œuvre est complètement perdue, sans que la tradition en ait conservé le moindre souvenir, la moindre esquisse.

On le voit, l'entreprise était colossale: il fallait aux artistes plusieurs années pour accomplir leur tâche; mais ils s'y étaient dévoués et voulaient au prix de tous les sacrifices, la mener à bonne fin. Ils quittèrent la ville de Bruges et les nombreux amis qu'ils s'y étaient faits, pour aller s'établir à Gand, au moins transitoirement.

Commencée dans les derniers mois de l'année 1425, l'œuvre ne fut achevée qu'au mois de Mai 1432. Elle fut, il est vrai, à plusieurs reprises, interrompue par des motifs d'une nature bien diverse. Et d'abord, la douleur

fit subir à la famille des Van Eyck de rudes épreuves: la mort vint briser leur liaison intime, poétique fraternité de la naissance et du génie. A peine la partie supérieure du retable fut-elle achevée, que Hubert succomba en laissant sa sœur et son frère dans la désolation; ce malheur arriva le 18 septembre 1426. Le bras droit du grand peintre fut détaché de son corps et, chose unique peut-être dans l'histoire de l'art! exposé pendant plus d'un siècle, à la vénération des hommes; il était enfermé dans une armoire de fer à l'entrée de l'église. Marguerite ne survécut pas longtemps à son frère; on ne connait pas précisément l'époque de sa mort, mais il est certain qu'elle ne tarda pas à le suivre au tombeau qui leur fut assigné dans la crypte même de la chapelle renfermant leur œuvre immortelle.

Jean resta donc seul pour l'accomplissement de la tâche et il se maintint constamment à la hauteur de la mission qu'il allait remplir avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle était véritablement un legs sacré laissé par son frère. Il est assez naturel de penser que Jean Van Eyck, au milieu des douleurs par lesquelles le sort l'éprouvait, n'a pas eu de plus douce consolation que celle de s'isoler dans son atelier devant ces panneaux sur lesquels il traçait la forme matérielle de la grande idée que son frère avait conçue. Il ne se contenta pourtant pas de cette seule œuvre, et produisit, dans cette période de sa vie, un grand nombre de tableaux qui attestent que la fécondité de son pinceau égalait peut-être sa magique finesse.

Les richesses et, avec elles, le bien-être régnaient autour de Jean de Bruges; les faveurs lui venaient de toutes parts; il menait une existence de grand seigneur et la bienveillance, l'amitié même de son souverain vint se joindre encore aux démonstrations affectueuses, dont il était

l'objet. Philippe-le-Bon l'attacha à sa cour dont la splendeur éclipsait celles des autres monarques de l'Europe; selon les uns, Jean fut revêtu de la dignité de conseiller, selon d'autres, des fonctions de camérier du duc de Bourgogne.

En 1428, Van Eyck dut de nouveau interrompre ses travaux du retable de Gand. Philippe-le-Bon recherchait la main d'Isabelle de Portugal, fille du roi Jean Ier. Il envoya en Lusitanie les sires de Roubaix et de Lannoy à la tête d'une brillante ambassade. Le peintre brugeois en fit partie comme dignitaire de la cour de son maître; il était chargé spécialement de faire le portrait de la princesse que celui-ci voulait associer à son sort et à sa puissance. Les envoyés s'embarquèrent le 19 octobre dans le port de L'Écluse. La saison défavorable rendit la traversée longue et pénible; l'expédition dut plus d'une fois chercher un refuge dans les ports de l'Angleterre. La cour de Portugal reçut l'ambassade à son arrivée à Lisbonne, comme il convenait d'accueillir des messagers qui venaient offrir à la fille de son roi la plus belle couronne ducale de la chrétienté.

Ce fut au milieu des réjouissances publiques que Jean Van Eyck peignit le portrait de la jeune princesse; il est à croire qu'il fit, à cette occasion, une œuvre remarquable, et qu'Isabelle était digne par ses attraits du pinceau qui devait la représenter. Quoi qu'il en soit, le portrait fut envoyé au duc de Bourgogne, et Philippe-le-Bon appréciateur en fait de beauté, se détermina, à la première vue, à demander la main d'Isabelle.

Pendant que ces formalités s'accomplissaient, pendant ces diverses allées et venues, plusieurs mois s'écoulèrent; les ambassadeurs les passèrent au milieu des délices d'une hospitalité royale et d'un climat admirable. Ils vivaient en joyeux compagnons dans cet air embaumé,

sous ce soleil éblouissant et se dirigeaient partout où leur caprice et leur fantaisie les appelaient. Tantôt ils allaient à Compostelle faire un pieux pèlerinage à St-Jacques; tantôt ils venaient chez le duc d'Arjonne, demander asile au milieu de ses montagnes sauvages; puis, c'était Grenade, la ville Maure, qui les attirait et le roi basané Abanazar les recevait au milieu de sa cour orientale et de son palais enchanté de l'Alhambra; enfin, il n'y eut pas jusqu'à la cour froide et compassée du roi Jean de Castille qu'ils ne visitassent. Et Partout où ils arrivaient, ils étaient accueillis, fêtés, choyés.

Le sire de Roubaix épousa par procuration l'Infante; à cette occasion, les fêtes, les festins, les cavalcades, les tournois se succédèrent sans interruption, sans relâche, pendant plusieurs mois. Enfin il fallut s'embarquer; une flottille de quinze navires attendait la nouvelle duchesse et, au mois de septembre, toute cette joyeuse compagnie cinglait triomphalement hors du Tage vers la pleine mer. Mais les tempêtes équinoxiales réservaient aux voyageurs un genre d'émotion qui faisait un contraste complet avec celles qu'ils venaient d'éprouver. A peine les navires eurent-ils perdu de vue les côtes de Portugal, qu'un ouragan épouvantable les assaillit avec une telle impétuosité, que neuf d'entre eux périrent corps et bien; les autres furent horriblement ballotés. Jetée tantôt sur les côtes de l'Angleterre, tantôt sur celles de France, après avoir traversé une foule d'accidents, de vicissitudes, de dangers, l'expédition arriva le jour de Noël, et après une navigation de plus de trois mois, dans le port de L'Écluse.

Pendant que sa fiancée faisait sa périlleuse traversée, Philippe-le-Bon attendait avec impatience qu'on lui annonçât l'approche des navires portugais; au premier signal,

il accourut à L'Écluse, reçut l'Infante au débarcadère; et tel fut son enthousiasme en la voyant, qu'il voulut immédiatement la conduire à l'autel et qu'il l'épousa à L'Écluse même.

L'histoire contemporaine nous a transmis la tradition du bonheur que goûta le duc Philippe, dans sa nouvelle union, et de la magnificence presque fabuleuse qu'il déploya à l'occasion de son mariage. Parmi une foule de démonstrations qui toutes trahissaient sa joie intime, le duc institua l'ordre de la Toison d'or.

Après les agitations qu'il avait traversées, Jean Van Eyck dût retrouver, avec un bien vif plaisir, son atelier et ses œuvres interrompues. Le besoin et l'ardeur du travail lui étaient revenus, avec le calme de l'esprit et la tranquilité du corps; le retable fut achevé et placé dans la chapelle, laquelle fut consacrée le 6 Mai 1432. L'œuvre produisit un enthousiasme général et mérité.

Jean de Bruges vécut encore à-peu-près une quinzaine d'années; la date précise de sa mort est inconnue; tout ce que l'on sait, d'après des documents authentiques, c'est que sa veuve prit part à une loterie en 1446.

Les dernières années de sa vie furent entièrement consacrées aux beaux-arts; il laissa tomber de son pinceau une foule de ces créations charmantes, que l'on s'arrachait comme des joyaux précieux et qui répandues dans toutes les parties du monde civilisé, excitèrent l'admiration et établirent partout sa renommée.

Ce fut à Ypres qu'il commença son dernier tableau. Nicolas de Maelbeke, prévôt de St-Martin, lui avait commandé un triptyque destiné à orner son église. Le peintre s'était rendu dans cette ville, il y avait déjà achevé plusieurs parties de son œuvre, quand la maladie qui l'enleva, le surprit; Jean Van Eyck rentra dans ses foyers

à Bruges, pour y rendre le dernier soupir. Il y fut enterré dans l'église de St-Donat. Le vandalisme révolutionnaire détruisit cette imposante basilique; il n'en reste plus le moindre vestige. Une promenade publique en occupe aujourd'hui l'emplacement, et c'est là que l'admiration de la postérité a placé le piédestal où s'élève la statue du grand peintre : singulier rapprochement opéré par la main du hasard qui, après tant de bouleversements politiques, a posé le monument de sa gloire, à quelques pas de la fosse où repose sa cendre!

Le tableau que la mort empêcha J. Van Eyck d'achever et dont nous parlerons plus tard, existe encore à Bruges. Il est devenu la propriété de M. Bogaert-Dumortier. Tous les amis des beaux-arts doivent faire des vœux pour que cette production ne soit pas enlevée à la ville qui fut peut-être le berceau de la race du maître célèbre, et qui, dans tous les cas, fut choisie par lui comme sa patrie d'adoption; à cette ville où s'écoula presque toute sa vie, où il mourut et où son souvenir est encore si vivace. S'il nous était permis d'exprimer un désir, nous voudrions que cette œuvre inachevée fût placée dans le Musée de l'Académie royale de peinture de Bruges; nous voudrions y faire inscrire quelques mots, en style lapidaire, qui indiquassent que le peintre mourut en la peignant. Mais malheureusement l'Académie royale de peinture ne peut disposer de fonds pour acquérir des tableaux; nos vœux resteront donc stériles, à moins que ces paroles que nous jetons dans le public, ne parviennent à quelques-uns de ces hommes doués de sentiments élevés, et auxquels la fortune permet d'être généreux. Alors, peut-être, la pensée viendra-t-elle à l'un d'entre eux de mériter la reconnaissance de notre cité entière en acquérant le triptyque, au prix modéré qu'on en demande, pour en doter

notre Musée; et notre ville qui, parmi les ruines de sa splendeur passée, a conservé tant de précieux monuments, pourra s'enorgueillir de posséder un tableau que les étrangers iraient visiter avec le même sentiment de vénération qu'ils éprouvent devant le tableau de la transfiguration auquel Raphaël n'a pu mettre la dernière main.

Dans la cathédrale de St-Sauveur, à Bruges, au-dessus de la porte de la chambre des marguilliers, se trouve un tableau unique peut-être, dans notre pays, pour son antiquité et son état de parfaite conservation; il date, d'après l'opinion d'hommes compétents, du milieu du quatorzième siècle; par conséquent, il est peint en détrempe. La riche corporation des tanneurs, à laquelle il appartenait anciennement, le conservait avec un soin extrême, et y attachait une importance très-grande; cela prouve que le tableau était considéré comme une œuvre de beaucoup de mérite et comme un objet précieux.

L'examen de ce tableau, sous le point de vue de l'art, est fort-intéressant. Il est de forme oblongue et divisé en trois parties: celle du milieu représente le Christ attaché à la croix, au pied de laquelle se trouvent, d'une part la sainte Vierge avec S. Jean et deux saintes femmes, de l'autre, des soldats et des Juifs. Toute cette partie est peinte sur un fond d'or gaufré. Les contours des figures sont tellement brusques, si peu fondus, qu'on dirait des images de carton découpées et collées sur le fond; le dessin en est fort défectueux dans plusieurs parties; les chairs sont blafardes, peu ou pas modelées, et manquent d'animation et d'expression; les draperies assez bien jetées, ont cependant de la lourdeur. Toutes ces observations sont applicables aux parties latérales, dont l'une représente sainte Barbe, l'autre sainte Catherine, placées dans des portiques d'une forme bizarre et

qui trahit l'absence de toute notion de la perspective.

Ce monument est surtout remarquable parce qu'il donne une idée exacte de l'état de l'art avant que les Van Eyck vinssent à Bruges, et parce qu'il nous permet d'apprécier l'impulsion extraordinaire que leur génie lui imprima. Leur procédé ouvrit, en effet, une ère nouvelle à la peinture; au lieu de ces productions qu'on peut appeler informes, leur pinceau produisit des merveilles de perfection: les chairs savamment modelées, s'animaient sous leurs mains et semblaient palpiter, vivre, sentir; si leur dessin a parfois de la roideur, les lois de l'anatomie y sont toujours respectées avec une exactitude qui doit nous étonner, surtout quand nous nous rappelons, combien peu de progrès l'anatomie avait faits parmi nous à cette époque. Y a-t-il rien de plus brillant, de plus fini, de plus admirable enfin, que leurs draperies qui ont fait le désespoir de tous les peintres qui tentèrent de les imiter?

Outre ces mérites déjà si grands, l'histoire de l'art leur attribue le mérite plus grand encore d'avoir les premiers chez nous, introduit la perspective dans leurs tableaux. Rien ne peut donner une idée meilleure de l'importance de ce progrès, que l'examen comparatif de leurs tableaux et de ceux qui devancent leur époque, entr'autres de celui que nous venons de mentionner plus haut. Les fonds d'or, qui attestaient l'impuissance de l'art, disparurent pour faire place à de charmantes vues d'intérieur où le regard se promenait de chambre en chambre; ou bien, le peintre, appliquant les lois de la perspective au paysage, animait le fond de ses tableaux de vues délicieuses: la campagne s'y développait gracieusement, l'air prenait de l'espace et, quand on quittait les figures principales pour examiner en détail les objets qui se trouvaient aux derniers

plans, on se demandait s'il fallait admirer le plus, la pureté de l'air, la limpidité de l'eau, la régularité des édifices ou la variété des arbres et leur merveilleuse délicatesse, l'éclat des fleurs, la fraîcheur des pelouses et la perfection des animaux qui y folâtraient.

Si les Van Eyck doivent à l'élévation de leur génie et à l'inspiration chrétienne la simplicité naïve et suave de leurs types, l'expression parfois si élévée et toujours vraie de leurs figures, le style à la fois sévère et gracieux de leurs compositions, ils sont redevables à l'étude approfondie et consciencieuse de la nature de ce charme magique des détails qu'ils ont semés avec tant de profusion dans leurs œuvres. Ils ont imité la nature avec cette persévérante patience qui produit de si grandes choses dans les arts comme dans les sciences; ce fut encore là une innovation bien remarquable que leur intelligence introduisit.

Il est de la nature des esprits élevés, non seulement de créer, mais encore de chercher à éterniser leurs créations en répandant avec générosité, autour d'eux, les bienfaits de leurs découvertes, et en y initiant des hommes d'élite chargés d'en transmettre la tradition aux races futures; la médiocrité seule se cache, les âmes basses et envieuses sont seules capables de tenir devers elles, par un impardonnable égoïsme, les inspirations que la Providence leur envoie.

Les Van Eyck étaient animés de sentiments trop nobles pour que l'idée leur fût jamais venue de garder le secret de leur invention; il est vrai que quelques écrivains ont voulu accréditer cette opinion; mais aujourd'hui l'histoire en a fait une éclatante justice et établit de la manière la plus positive que, dès les premiers temps de leur découverte, ils communiquèrent leur nouveau procédé à leurs élèves, entr'autres à Pierre Christophsen et à

Gérard Vander Meiren. Mr Passavant possède un tableau peint à l'huile par le premier qui porte la date de 1417, et il est incontestable que le second travailla au retable de Gand sous la direction de ses maîtres.

Mais les Van Eyck ne se bornèrent pas à communiquer à ces deux disciples leur grande découverte; des hommes de leur trempe devaient aller plus loin : ils s'environnèrent de tout ce que la Flandre, le Brabant et les pays voisins possédaient de peintres éminents; l'Italie même vit accourir auprès d'eux un de ses artistes les plus distingués. Ainsi se forma cette fameuse école de Bruges qui jetait déjà tant d'éclat dans le monde, lorsque les écoles d'Italie étaient encore à peine au berceau.

L'atelier des Van Eyck devint un foyer intellectuel auquel les peintres les plus célèbres de l'époque venaient emprunter le feu sacré de l'art. Ce fut là que l'on vit se former: Pierre Christophsen, Juste de Gand, Roger de Bruges, Antonello de Messine, Gerard et Jean Vander Meiren, Hugues Vander Goes. Tous ces disciples étaient dignes de leurs maîtres, tous ils étaient marqués du sceau du génie et aucun d'eux ne faillit à remplir la tâche qui lui était imposée. Répandre les traditions de l'école de Bruges dans le monde entier, telle fut la mission de ces apôtres de l'art.

Antonello de Messine, en quittant ses maîtres chéris, dota l'Italie de leur découverte qui s'y maintint et devint bientôt populaire, malgré la mort de Domenico qu'Andrea dal Castagno assassina, en croyant étouffer avec la vie de son maître le précieux secret de la peinture à l'huile. En Allemagne, l'influence des Van Eyck se fit sentir d'une manière incontestable; elle y pénétra avec Frédéric Herlin, Martin Schœn, Wolgemuth, pour se maintenir encore chez Albert Durer, Lucas Cranach, et Holbein. Le procédé

des Van Eyck fut connu de bonne heure dans la Hollande : Albert Van Ouwater, d'Harlem, leur contemporain, et qui fut probablement en rapport avec eux, peignit à l'huile au commencement du xve siècle et transmit la nouvelle méthode à Gérard de St-Jean et Thierry Stuerbaut, ses disciples. Mais ce fut surtout Corneille Enghelbrechtsen qui chercha ses plus puissantes ressources dans le procédé des Van Eyck et ses inspirations les plus élevées dans l'étude de leurs œuvres. Il forma Lucas de Leyde, cette gloire de l'école hollandaise, et eut également le bonheur de donner les premiers préceptes de l'art à Jacques Cornellisz, maître de Jean Schooreel, surnommé le flambeau des peintres flamands.

Pendant que l'influence des Van Eyck se faisait sentir avec tant de puissance dans le monde artistique, l'école de Bruges se maintenait à la hauteur de sa réputation. Les deux Vander Meiren, Roger de Bruges, Hugues Vander Goes se montrèrent les dignes successeurs de leurs maîtres. Ils formèrent de nombreux disciples, parmi lesquels on vit briller avec éclat, un des peintres les plus illustres, l'émule glorieux des Van Eyck, ce Hans Hemling, qui les égala toujours et les surpassa souvent par la délicatesse, la vigueur et la pureté de son pinceau merveilleux.

On peut dire que l'école de Bruges ne dégénéra pas pendant le xvie et le xviie siècle; la tradition des Van Eyck s'y maintint comme un dépôt sacré; les œuvres de Lancelot Blondeel, des deux Claeyssens, de Stradanus, de Pierre et de François Pourbus attestent combien l'art y était pratiqué avec bonheur et ne doivent le céder à aucune production contemporaine, tant sous le rapport de la puissance du coloris que sous celui de la délicatesse du faire et de la hardiesse de la composition. Ces grands

artistes forment, dans l'histoire de l'art, la transition entre l'école ancienne qu'on pourrait nommer également l'école gothique et la grande école dont Rubens fut le créateur. Pierre Pourbus surtout, qu'on ne connait pas assez, auquel nous nous efforcerons de donner le relief qu'il mérite et dont notre ville de Bruges possède un grand nombre de tableaux, Pierre Pourbus, surtout, résume en lui, cette transition. Dans ses tableaux de moyenne dimension il rappelle les Van Eyck, par son fini précieux et la naïve pureté de ses types; dans ses grandes compositions, il semble préluder à l'époque de Rubens par la largeur de ses conceptions et la hardiesse de son style. Au surplus, la ville de Bruges trouva dans Jacques Van Oost et dans son fils, de dignes représentants de l'époque grandiose de l'école d'Anvers.

Nous venons de montrer rapidement la trace brillante que les Van Eyck ont laissée dans l'histoire de l'art et l'impulsion décisive qu'ils ont imprimé à celui-ci; disons quelques mots de leurs productions.

Si, pendant les orages politiques et les guerres religieuses, plusieurs de leurs tableaux ont péri par la main des iconoclastes, le temps en a néanmoins respecté un grand nombre, qui ont, pour la plupart, encore toute leur fraîcheur originelle et font l'admiration des personnes douées du sentiment de l'art. Il n'y a pas, dans l'Europe entière, de Musée de quelque importance, pas de galerie de quelque renommée, pas de collection un peu connue qui ne possède quelques-unes de leurs œuvres, et partout, ces panneaux sont considérés comme des joyaux précieux dont la valeur n'a pas de limites. Nous allons passer rapidement en revue les tableaux dont l'authenticité est bien reconnue et dont le nombre nous étonnera si, d'une part, nous nous rappelons que beaucoup ont

dû se perdre, pendant quatre siècles troublés d'agitations politiques et de guerres civiles, et si nous réfléchissons, d'autre part, combien de temps et de patience les artistes ont mis à produire ces chefs-dœuvre de finesse.

Le Musée britannique contient un panneau charmant représentant Ste-Barbe. C'est le seul tableau des Van Eyck que cette galerie possède; mais dans les collections des familles aristocratiques de la Grande-Bretagne se trouvent les productions les plus gracieuses de leurs pinceau, ainsi: à Chiswick il existait du temps d'Horace Walpole un tableau d'autel représentant un temple; chez le duc de Devonshire, le sacre de Thomas Becket, (c'était un cadeau que le régent de France, le duc de Bedford, avait fait à Charles V.) Dans Alton Tower, chez le comte de Shrewsbury, se trouve un triptyque, la Ste-Vierge et l'enfant divin; à Corsham-House près de Bath, une sainte famille, tableau précieux; à Wilton House, chez Lord Pembroke, une nativité et une adoration de bergers, diptyque; à Burleigh House, chez le marquis d'Exeter une Ste-Vierge; chez Samuel Rogers à Londres, une petite madone; dans la collection de Mr Aders une madone avec St-Jérôme et St-François et de plus un panneau figurant la tête de St-Jean sur un plat d'or.

La France se trouve moins bien partagée que l'Angleterre: le Musée du Louvre possède: les nôces de Cana, dont l'originalité est douteuse, et une sainte famille, production délicieuse des Van Eyck. La bibliothèque royale de Paris contient, parmi ses trésors, un véritable joyau; c'est le bréviaire du duc de Bedford, enrichi d'admirables miniatures faites par les deux Van Eyck et leur sœur Marguerite.

Dans le palais du roi de Naples se trouve un tableau remarquable des Van Eyck, probablement celui qui dé-

termina l'enthousiasme d'Antonello de Messine et l'excita à venir à Bruges pour se ranger parmi les élèves du grand maître; ce triptyque représente l'Annonciation sur la pièce principale, sur les volets S. Jean-Baptiste et S. Jérôme; l'extérieur des volets figure le portrait de J. B. Lomellinus et de sa femme. Le cardinal Octavianus était possesseur d'un tableau représentant des femmes sortant du bain. Laurent de Médicis avait un S. Jérôme, qui aujourd'hui se trouve en Angleterre, à Stratton, chez Mr Th. Baring. Enfin à Milan, dans le palais Lampagnano, se trouve encore un beau tableau de Jean Van Eyck.

Les Musées impériaux de Vienne sont riches en tableaux des Van Eyck; on y admire six de leurs plus belles productions, à savoir: le portrait de Jean de Lecuw, morceau précieux; une madone assise sur un trône; sainte Catherine assise dans un délicieux paysage; le Christ mort, environné de sa sainte Mère et de sept personnages, tableau capital; le portrait de Josse Vydt; enfin une belle Madone sous un baldaquin : le Père éternel domine le tableau, aux côtés duquel se trouvent Adam et Ève. Vienne possède encore un charmant tableau de Van Eyck, qui se trouve dans la collection d'Ambros et qui représente Adam et Ève dans le paradis terrestre au moment où le serpent les tente; enfin, dans la galerie du prince de Lichtenstein, se voit un gracieux triptyque représentant, au milieu, l'adoration des mages, et sur l'un des volets un chanoine protégé par son patron, S. Étienne.

La Prusse possède également plusieurs tableaux de Van Eyck: le père du roi actuel acheta, au prix de quatre-cents-mille francs, six panneaux qui formaient les volets du retable célèbre de Gand. Les circonstances qui amenèrent l'enlèvement de ce monument unique dans le monde, sont trop connues et la conduite des personnes qui se

sont rendues coupables de cette odieuse aliénation a été trop souvent flétrie, pour que nous ajoutions un blâme de plus à celui qui partit de tous les coins du pays dans le premier moment d'indignation. Nous nous bornerons à dire qu'aujourd'hui ces admirables volets embellissent le Musée du roi de Prusse. La ville de Dantzig conserve, à juste titre, comme son trésor le plus précieux, la plus grande des compositions de Van Eyck, après le rétable de Gand. Ce tableau célèbre dans le monde entier, représente le jugement dernier; c'est une œuvre de génie pour la composition et une œuvre étonnante de patience pour la perfection des détails. A Cologne, chez le baron de Merning, se trouvait un beau tableau du même maître, mais le sujet en est inconnu; Mr Solly, à Berlin, compte parmi les tableaux de sa collection, une belle tête de Christ, signé par Jean Van Eyck et peint en 1438. Enfin l'on admire dans la collection du conseiller Abegg, les portraits de Philippe-le-Bon et d'Isabelle de Portugal sa femme.

Dans la Pinacothéque de Munich se trouve une production bien authentique de Van Eyck où est figurée l'adoration des mages; on prétend que deux des rois offrent les portraits de Philippe le Bon et de Charles le Téméraire. Le roi de Bavière en acquérant la collection de Boisséré a enrichi son Musée de trois belles compositions du même maître: l'une, qui est une œuvre capitale, représente S. Luc peignant la Vierge et l'enfant Jésus; la seconde, est un triptyque figurant l'adoration des Mages, l'annonciation, la présentation au temple; la troisième enfin est le portrait du cardinal Charles de Bourbon. Dans la galerie de Schliesbiem en Bavière, on conserve un beau tableau par Jean Van Eyck: la Vierge y est figurée avec l'enfant sur ses genoux, S. Joseph est debout près d'elle, et

l'on voit, à une certaine distance les trois rois s'avancer vers l'enfant divin pour lui présenter leur offrande.

Dans la galerie de Dresde se trouve un panneau également attribué à Jean Van Eyck; il figure la madone; Ste-Anne assise, présente une poire à l'enfant Jésus.

La Hollande, si riche d'ailleurs en productions des grands maîtres, possède aussi plusieurs tableaux de Van Eyck: le Musée d'Amsterdam en contient trois: la vue d'une église remplie de figures, une Vierge environnée de plusieurs saints, une adoration des rois, qui est la plus remarquable sous tous les rapports. Dans le palais du roi de Hollande, à la Haye, on admire un volet d'un tableau peint par Jean Van Eyck pour Philippe le Bon, il représente l'annonciation; on y voit encore une Vierge avec l'enfant Jésus dans une niche richement ornée.

Bruxelles ne possède pas d'œuvre des Van Eyck; M. Burtin avait dans son cabinet une jolie composition figurant Ève assise devant une grotte et nourrissant un enfant, pendant que trois autres jouent au tour d'elle. Ce tableau a été attribué à Van Eyck.

Le baron de Keverberg à Anvers, possédait une descente de croix de Van Eyck. Depuis que le Musée de cette dernière ville a été enrichi du legs magnifique que lui a fait M. Van Erborn, on y admire, parmi les beaux tableaux qui faisaient partie de la collection du généreux donateur, un des panneaux les plus gracieux de Jean Van Eyck, c'est une madone debout avec l'enfant Jésus; le fond est occupé par un bosquet de lis et de roses d'une grande finesse.

La ville de Gand s'enorgueillit, à juste titre, de posséder le chef-d'œuvre des Van Eyck, le retable figurant l'adoration de l'agneau mystique. Si quelque chose est capable d'adoucir les regrets que la mutilation de cette production

unique a fait naître, c'est la pensée que la partie la plus importante et la plus parfaite du mouument nous a été conservée.

Le Musée de l'académie de Bruges renferme trois tableaux d'une origine bien avérée et dus au pinceau de Jean Van Eyck: une tête de Christ, parfaitement conservée et dont mon aïeul maternel, M. Joseph De Busscher, fit don, en 1788; le portrait de la femme de Jean Van Eyck; enfin le grand et admirable panneau que fit peindre le chanoine de Pala; il figure la Ste-Vierge, l'enfant Jésus, S. Donatien, S. Georges et le donateur. D'après l'opinion des connaisseurs, ce beau tableau qui, d'ailleurs, se trouve dans un état de pureté et de conservation parfaite, est une des productions les plus remarquables dues au suave pinceau de Jean Van Eyck; il est trop connu; la gravure, la lithographie, l'ont trop souvent reproduit, pour qu'il soit utile d'en donner ici une plus ample description.

Il nous reste à parler du tableau auquel Jean Van Eyck travaillait quand la maladie dont il mourut, l'assaillit et qu'il laissa inachevé. Ce monument, intéressant à plus d'un titre, avait été commandé par Nicolas Van Maelbeke, prévôt de l'église collégiale de St-Martin d'Ypres et était destiné à orner cet antique édifice. Quoiqu'incomplète, cette œuvre fut conservée avec un grand soin et traversa toutes les vicissitudes et les agitations du seizième et du dix-septième siècle, sans subir la moindre atteinte. A la fin du siècle passé, peu de temps avant l'invasion des troupes de la république française, le dernier évêque d'Ypres, effrayé par la nouvelle des dévastations que ces soldats exerçaient partout sur leur passage, et craignant que le tableau de Van Eyck ne se perdît au milieu des troubles que l'avenir présageait à notre pays, le fit déposer

dans son palais, pour le sauver. Les événements obligèrent bientôt le prélat à s'exiler du pays; son palais et son mobilier, parmi lequel se trouvait le panneau de Van Eyck, furent vendus à l'encan comme biens du domaine, et le tableau fut adjugé à un boucher d'Ypres, à peu près, pour la valeur du bois. La tradition assure que ce précieux monument allait être converti en rayons pour l'échoppe du boucher, lorsque Mr Walwyn survint et l'acquit à un prix qui flattait la cupidité du détenteur, mais qui était bien loin d'atteindre la valeur de l'objet. Ce fut à Mr Walwyn, d'Ypres, que MM. Bogaert achetèrent cette œuvre échappée, comme par miracle, à la destruction. L'histoire de ce monument, telle que nous venons de la rapporter, est attestée par plusieurs contemporains du fait, et par conséquent ne peut admettre le moindre doute.

Le tableau est un triptyque cintré. La pièce principale à 70 pouces de France de hauteur, sur 42 de largeur; elle représente, au milieu d'un temple bâti en plein cintre, d'un joli style, et sur un tapis d'une grande richesse de couleur, la Ste-Vierge debout, qui porte, dans ses bras, l'enfant Jésus entièrement nu, excepté cependant le milieu du corps, qui est couvert d'une gaze transparente comme du cristal. La madone, d'un beau type, a la tête ceinte d'une couronne d'or garnie de pierreries; de longs cheveux chatains ondoient sur ses épaules; un manteau d'écarlate, orné d'une broderie d'or et de pierres précieuses, descend jusqu'à terre et enveloppe toute la figure dans ses plis gracieux et d'un style parfait. La madone regarde avec bienveillance et semble signaler à l'enfant Jésus, un beau vieillard agenouillé devant elle, c'est le portrait du donateur. Le prévôt est revêtu de ses habits sacerdotaux; la chape d'une riche étoffe bleue brodée d'or, est bordée par

devant, de plendides broderies figurant les douze apôtres; le prêtre tient d'une main un livre d'heures, de l'autre main, il s'appuie sur une crosse pastorale dont le bâton est garni de fleurs de lis et dont le sommet richement ciselé, est dominé par la statuette de St-Martin à cheval. A travers les arcades à plein jour, se développe, sur une grand étendue, un paysage gracieux, où règne une grande variété d'objets peints avec la dernière perfection et dont l'horizon est terminé par de vertes et riantes collines: c'est un site, enfin, tel que les environs de la ville d'Ypres en présentent. Autour du cadre qui fait corps avec le panneau, se trouve la pieuse invocation ci-dessous écrite en lettres gothiques: *Sancta Maria succure miseris, juva pusillanimes, refove flebiles, ora pro populo, interveni pro clero, intercede pro devoto fœmineo sexu, sentiant omnes tuum juvamen, quicumque celebrant tuam commemorationem. Hæc virgo Maria, ex semine Abrahæ orta, ex tribu Juda, virga de radice Jesse, ex stirpe David, filia Jerusalem, stella maris, ancilla Domini, regina gentium, sponsa Dei, mater Christi, conditoris sancti Spiritûs sacrarium.*

Toute cette partie du triptyque est achevée et soutient la comparaison avec les autres productions de Jean Van Eyck. M. Passavant, après un examen fugitif, émit l'opinion que ce tableau était une admirable copie; mais le docteur Waagen, pendant son dernier voyage à Bruges, examina le monument avec la plus scrupuleuse attention et son œil si expérimenté et si habile n'hésita pas à reconnaître l'originalité de l'œuvre, d'ailleurs constatée, de reste, par la tradition.

Les volets sont couverts de peintures en dedans et au dehors; les deux surfaces sont horizontalement divisées en deux compartiments.

Sur la surface interne du volet qui est à gauche du spectateur, est représenté, dans le compartiment supérieur, un buisson ardent au sommet duquel, parmi des flammes, se montre le Père éternel ceint de la thiare, tenant le globe de la main gauche et bénissant le monde de la main droite. Cette partie est achevée, mais le paysage est peint de manière à faire croire qu'un autre pinceau que celui du grand maître a voulu tenter de la terminer; l'eau est surtout traitée de manière à ne laisser que peu de doute à cet égard. Sur la baguette qui sépare les deux compartiments se trouve écrit: *Rubus ardens et non comburens.* La partie inférieure de ce côté, figure l'apparition de l'ange à Gédéon; ce sujet est à peine esquissé, on n'y voit guères de couleurs; le trait seul des figures est tracé en lignes noires et fermement dessiné; l'inscription porte: *Vellus Gedeonis.*

Le compartiment supérieur de la surface interne du volet opposé représente un portique d'une architecture riche et chargé d'ornements, l'examen attentif de ce panneau démontre que la main du grand peintre a achevé cette portion; les statuettes contenues dans les niches nombreuses de l'édifice sont d'une grande délicatesse et trahissent cet admirable fini qui caractérise les œuvres des Van Eyck. Dans une espèce de médaillon qui ressort sur le ciel bleu, on voit Adam et Ève sous l'arbre. La baguette qui sépare ce côté du volet, porte l'inscription: *Porta Ezechielis clausa.* Le second compartiment figure Aaron debout; mais le sujet n'est que dessiné au trait: on n'y distingue pas de couleurs; on lit en bas la légende: *Virga Aaron florens.*

Quand le triptyque est fermé, la face externe des volets divisée en quatre compartiments, est couverte de grisailles peintes sur un fond gris pourpre. Quoique les panneaux

soient divisés, comme nous venons de l'indiquer, l'ensemble représente néanmoins un seul sujet: la sibylle prédisant à l'empereur Auguste la naissance de Jésus-Christ.

Voici comment les personnages de cette scène sont groupés: à gauche, dans le panneau supérieur, au milieu d'un nimbe irisé, se trouve un groupe de trois anges embouchant des trompes et inspirant la sibylle qui se trouve dans le panneau inférieur du même côté; celle-ci, dans une attitude extatique, montre du doigt la sainte Vierge avec l'enfant Jésus, occupant le centre d'un nimbe irisé dans le panneau supérieur droit; en bas, et du même côté, se trouve Auguste, contemplant, les mains jointes, la vision que la sibylle lui fait voir.

La figure de la sibylle et celle d'Auguste sont achevées et touchées avec tant de supériorité, qu'il est impossible de ne pas les attribuer à Jean Van Eyck; mais il n'en est pas de même du groupe des trois esprits célestes et de celui de la sainte Vierge; quoiqu'achevées, ces parties sont évidemment peintes par un pinceau moins habile et trahissent la main d'un élève ou d'un artiste d'une époque plus récente.

La face externe des volets a souffert; des écailles en sont tombées par-ci, par là; mais les parties essentielles en sont peu endommagées.

Karel Van Mander et Descamps, parlent de ce tableau inachevé, comme d'une œuvre remarquable de Jean Van Eyck, mais ils n'en donnent pas la description. Il nous a paru qu'il pouvait être utile de faire connaître dans tous ses détails, cette œuvre à laquelle l'illustre peintre travaillait au moment où la mort a brisé dans ses mains sa magique palette.

J. D. M.

F

FABER (Baudouin),

Auteur ascétique, que marchantius et Sanderus disent être né à Ypres. Gramaye dit avoir vu de Faber un ouvrage intitulé *Epitome liturgicum*. Selon toute vraisemblance, il vécut et mourut au dix-septième siècle.

F. V.

FERNAND (Jean),

Autrement nommé Johannes Phernandus, naquit à Bruges, vers le milieu du xve siècle. C'était le frère de Charles Fernand, dont il a été parlé, au premier volume, page 146. Les membres de cette famille étaient remarquables par leurs vastes connaissances en philosophie, en littérature et par l'éducation artistique qui fut portée chez eux à un point extrême. Les deux frères avaient une grande aptitude pour la musique, mais Jean surtout y excella tellement, qu'il dût à son mérite dans cet art, de jouir de la faveur, de l'amitié de Charles VIII, roi de France. Ce monarque l'attacha à sa cour, avec la qualité de directeur chargé d'organiser les divertissements dans lesquels la musique entrait pour une grande part.

La position de Jean Fernand à la cour était aussi brillante que celle de son frère dans les écoles supérieurs de belles-lettres à Paris; son crédit y était considérable sur toutes les personnes qui approchaient du Roi. Quelle que fût la supériorité de son talent comme compositeur et instrumentiste, il cultivait aussi la poésie avec beaucoup de succès: Trithème le considère comme un poète élégant et gracieux, et c'est à ce titre que Jean Fernand occupe une place dans l'histoire de la littérature où il est connu par les ouvrages suivants:

Un recueil en vers, publié à Paris en 1592, sous le titre de: *Horæ sanctæ Crucis et compassionis sanctæ Mariæ Virginis.*

De sancto Johanne Baptista, liber. Pacquot pense que cet ouvrage était écrit en vers.

Un recueil de discours, *Orationes,* sur divers sujets et en grand nombre.

Une foule de pièces de poësie sous le titre de *Carmina et epigrammata.*

Enfin une collection de lettres : *Epistolæ ad diversos.*

J. D. M.

—

FÉVIN (Jean),

Brugeois et chanoine de St-Donat, jouit d'une juste rénommée dans sa patrie, dit Hardouin. Sanderus le nomme par erreur *Feninus,* la 269e lettre d'Érasme le prouve. Cette même lettre est un témoignage public de l'intimité qui existait entre notre concitoyen et ce grand savant, et de l'estime que lui portait Érasme.

« L'amicale réception dit-il que j'ai reçue à Bruges, et la bienveillance que vous m'avez montrée ainsi que votre oncle et d'autres, ont eu pour résultat que le séjour de Louvain commence à me goûter moins et que j'ai un vif désir de passer le reste de ma vie à Bruges, pourvu que je puisse y trouver une habitation convenable et la table digne d'un estomac philosophe. J'ai entendu que je m'accorde sous ce rapport parfaitement avec votre Charles (l'oncle sans doute de Fevin), il recherche comme moi plutôt l'élégance que l'abondance et une table succulente plutôt que des repas trop prolongés. Il doit vous

être facile de me trouver quelques chambres dans le palais vide à présent, du prince. J'ai pu d'ailleurs constater les sentiments d'affection de votre oncle pour moi; quant à vos sentiments, je ne dois pas m'en expliquer ici. Ainsi donc, si vous approuvez mes desseins, arrangez toute cette affaire et parlez-en avec votre oncle. Si vous ne trouvez aucun inconvénient à la réalisation de mon projet, nous conviendrons facilement du montant du loyer que j'aurai à payer. Dans le cas que cela rencontrerait des obstacles, veuillez m'en prévenir. »

L'amitié d'un grand homme est une honneur pour celui qui l'obtient; elle est en même temps une preuve du mérite personnel de celui qui l'a su mériter.

C. C.

—

FINSONIUS.

Finsonius est un ancien peintre qui a joui d'une juste gloire dans toute la Provence de 1610 à 1630. Son mauvais destin l'a laissé depuis également ignoré de la Belgique où il naquit, de l'Italie où il étudia, et de la France où il laissa ses œuvres. Il s'appelait Louis Finson ou Finsonius, natif de Bruges. Ses tableaux portent presque tous, suivie de l'année de leur composition, cette signature: *Ludovicus Finsonius Belga Brugensis*. Son histoire, que personne n'a pris

soin d'écrire (1), ne se peut appuyer sûrement que sur les dates et sur quelques traditions: un peintre dont la mémoire du peuple a gardé le nom ne saurait être un peintre ordinaire.

Finsonius était donc né à Bruges vers l'an 1580; la grande école d'Anvers ne s'ouvrait pas encore, et les menus préceptes qu'il put recueillir de ses premiers maîtres se fondirent vite dans les brûlantes leçons du Caravage. Mais ce qu'il n'oublia point, ce furent les vieux peintres de sa ville, dont il avait vu durant toute son enfance les pieuses et simples images; il ne se voulut défaire non plus de la rude naïveté des gens de son pays, et là où il put, il la marqua; et cette marque est le charme de ses peintures.

Finsonius n'avait pas plus de vingt ans, je suppose, quand il abandonna Bruges et la maison de sa mère pour suivre, comme tant d'autres de sa province, le chemin de l'Italie. C'est à vingt ans qu'il est bon de voir Rome, c'est à vingt ans que cette grandeur nous pénètre jusqu'aux os.

En ce temps-là déjà, et depuis longtemps, Rome, l'Italie étaient pleines de peintres parlant toutes les langues de Babel, et qui, de tous les points de l'Europe, s'en venaient admirer les prodiges des maîtres du grand siècle qui s'achevait, et travailler dans cet air plein de leur souffle. Les Espagnols s'empressaient à Naples leur ville; les Français, les Hollandais, les Flamands, les Allemands se répandaient de Venise à Rome, dans toutes les cités, dans toutes les campagnes: ils étaient mêlés et confondus, sans distinction de génie ni de patrie,

(1) De tous ceux qui ont écrit à Paris sur son art, La Fontaine est le seul qui ait cité Finsonius dans son *Académie de la peinture* (1679) parmi les peintres d'Allemagne et du Pays-Bas. Tous les noms sont défigurés dans ce petit livre, et il l'appelle *Louis Vinson*. Qui avait apporté ce nom à l'oreille de La Fontaine? Était-ce le vent de Belgique ou le vent de Provence?

plus nombreux que les dessinateurs italiens eux-mêmes, les pressant, les étouffant, et menaçant d'emporter dans les autres pays les secrets de l'art et sa souveraine richesse. Déjà ils leur enseignaient ces secrets: Guido Reni prit des leçons de Denis Calvaert. Cependant les peintres dispersés dans ce pays illustre étaient pour la plupart sans guide. Tous, Italiens et Tudesques, se morfondaient à suivre de mortes traditions, à scruter des modèles impénétrables. Alors parut le Caravage, — ce terrible révolutionnaire, ce sombre et inexorable Michel-Ange de Caravage, homicide, haïsseur, sauvage, qui écrasa et conspua toute école et toute manière, rénovateur inattendu et brutal, qui étudia la nature avec la furie de son tempérament, et ne la voulut connaître que dans sa forme abrupte. Cet homme tomba dans la peinture comme une pluie d'orage; il bouleversa cette terre usée, et du même coup la féconda. Il rajeunit la vieille tradition romaine; il partagea les Bolonais; il créa l'école de Naples; ses élèves furent de tous les pays. — Qu'est-ce qu'une peinture, s'était-il dit, où ne vivent ni le grand ni le vrai, ni le corps ni l'esprit, ni l'amour ni la haine? Et il avait enfermé ses rudes personnages dans de mornes ténèbres, où il laissait tomber sur eux quelques lueurs vivaces et puissantes. A la vue de cette *chair broyée,* une sorte de frénésie s'empara de tout ce peuple de manieurs de brosses. Jamais peut-être en Italie si grand cri ne s'était élevé; c'est l'Annibal Carrache, le prince des Bolonais qui l'avait proclamé, que celui-là broyait de la chair. Le Guide l'étudia, le Guerchin l'observa, Manfredi le copia. Notre Moïse Valentin a été le plus grand de ses disciples. Claude Vignon et Simon Vouet, et le Bourguignon, l'ont suivi en France, et j'ai idée que le grand Poussin, tout en le honnissant, a quelquefois regardé son coloris.

Mais aux temps même du Caravage, les Flamands étaient plus nombreux que les Français en Italie, et aussi aucun maître ne leur convenait mieux que celui-là. Comme il ne recherchait ni la grâce ni l'élévation des types, ils comprenaient mieux sa valeur. Son style ne passait pas l'intelligence de leur nature. Sa vérité âpre et presque grossière, et l'énergie incalculée de sa lumière et de son coloris, les appelaient à lui. Gérard Honthorst resta le plus fameux de ces Flamands. « Les imitateurs du Caravage, dit Lanzi, le perpétuèrent longtemps; mais ayant beaucoup travaillé pour des personnages obscurs, la plupart sont demeurés ignorés. » Et ailleurs: « L'école du Caravage, où, pour parler plus exactement, la foule de ses imitateurs, s'étant prodigieusement accrue après sa mort, elle ne compta pas un seul mauvais coloriste; cependant on lui reproche sévèrement d'avoir négligé le dessin et les convenances. » Ces deux phrases sont toute la vie de Finsonius; la première raconte sa vie, à cela près que ses protecteurs ne furent pas gens si obscurs; la seconde juge son œuvre, à cela près qu'il fut grand anatomiste.

Finsonius arrive en Italie, jeune, vaillant, mal dégrossi encore, la main docile, et la tête prête à tout recevoir. Il rencontre à chaque carrefour de Rome ces frénétiques régénérateurs de la peinture, et l'ivresse commence à lui monter au cerveau. Un Belge, buveur de bière, devait hanter volontiers le cabaret; il y trouve le Caravage, qui y pérore avec les siens, qui fait poser les bouquetières et les chanteurs ambulants. La nature de Finsonius, simple et point raffinée, s'éprend de cette manière, et il s'y livre tout entier avec foi et avec passion. Je compte qu'il étudia ainsi sept ou huit ans. Mais voilà le Caravage, vagabond et violent, qui s'en va à Malte, laissant son

école à l'aventure. Il meurt, et déjà elle s'est dispersée, et toutes les villes de l'Italie s'en trouvent encombrées. Chaque petit pays de cette Lombardie où était né le maître, comptait plusieurs de ses élèves. Il n'y avait pas jour à vivre dans Rome, ni du haut en bas de l'Italie; — plus rien à y apprendre; — Finsonius repassa la mer. Il était sans doute venu par l'Allemagne; c'était le chemin qu'on suivait alors, ou du moins que suivit, vers le même temps, Henry Goltzius. Au retour, Finsonius prit la voie de mer, et le vaisseau l'amena à Marseille. Mais les grosses villes de commerce qui ne sont pas des républiques aristocratiques, comme Gênes ou Venise, ne procurent pas grandes ressources aux peintres. Il faut, outre la richesse, un certain loisir qui permette l'exercice de ce noble goût. Finsonius eut hâte de venir à Aix, où vivait toute l'aristocratie puissante de Provence, avec les pompes de son parlement et tout ce concours d'illustres personnages qu'elle enfermait alors, plus nombreux et plus illustres qu'en aucune ville de France. Les trois grandes lumières du royaume s'y trouvaient dans ce temps-là réunies: Malherbe, Duvair et Peyresc.

Il est assuré par la tradition que Peyresc fut à Aix le premier patron de Finsonius. — Peyresc avait voyagé en Italie, en Angleterre et en Allemagne, de 1602 à 1607. Il fit grand bruit à Rome, et y connut, quoique très-jeune, de très-éminentes personnes; car c'était un nouveau Pic de la Mirandole. Il n'est pas impossible que là-bas Peyresc, qui faisait dessiner tous les objets qui intéressaient sa savante curiosité, se soit servi de la main de ce pauvre Flamand, de son âge, qui devait rechercher toute besogne et qui sans doute n'estimait point cher son travail, et l'ait engagé à passer au retour par Aix, où il le voulait occuper. Il avait d'ailleurs tous les jours besoin de dessina-

teurs « pour représenter les objets dignes d'attention, » et ainsi il était le premier Mécène de ceux qu'il trouvait à sa portée. « Peyresc nourrit des peintres, dit Requier, et se procura divers tableaux dont il savait aussi bien le prix que qui que ce fût. » — Mais voilà mieux: — Il se donnait grande peine, depuis son voyage en Italie, pour rassembler dans une galerie de sa maison d'Aix tous les portraits des hommes les plus fameux alors dans les sciences. C'étaient Grotius, Saumaise, Pierre Pithou, Bignon, de Thou, Casaubon, Malherbe, Duvair, Scaliger, Pinelli, Desportes, Barclay, Camden, le nouveau pape, les cardinaux Barberin et Cobellutio, et d'autres amis. Beaucoup de ces portraits étaient donnés à Peyresc par les personnages eux-mêmes, mais un plus grand nombre étaient copiés, par les mains les plus habiles qu'il se pût procurer, sur des originaux obtenus à grande peine. Ce fut certainement d'abord pour cette bosogne qu'il *tâcha d'accaparer* Finsonius, et il est vrai qu'il ne pouvait mieux rencontrer. —

Dans ce travail, et en parlant de la manière dont Peyresc patrona et employa ceux de sa ville et de son temps, je ne crois pas qu'il faille omettre ce nom et cette note: « Quant à Fredeau, — écrit, de Beaugencier, Peyresc à Bourrilly, — qui dit avoir vu travailler le sieur Antoine Vandyk, il faudra tâcher de l'accaparer... Je n'ai encore pu retirer de lui autre chose que le portrait de quelques citrons et bigarrés d'espèces singulières, étant si échaudé du côté de Toulon, qu'il n'y a pas moyen de le gouverner. Les PP. capucins de Toulon le font travailler autant qu'il en a envie. »

Peyresc avait lié amitié étroite avec Rubens; ils avaient échangé leurs portraits, et ils s'écrivaient à propos d'inscriptions antiques des lettres interminables. M. de Saint-

Vincens, qui avait fait une étude spéciale de la correspondance de l'illustre savant, a noté dans sa *Description des antiquités, monuments et curiosités de la ville d'Aix* (*Bouches-du-Rhône*), cette phrase de Peyresc à Rubens: « Notre Finson peint avec de bonnes couleurs. Il dessine bien, ses personnages sont épais et lourds, il n'y a pas de noblesse, mais l'expression dans ses physionomies plaît. » Le président de Saint-Vincens s'en fiait entièrement à sa prodigieuse quoique inexacte mémoire. Mais sa mémoire lui peut-elle avoir dicté seule cette précieuse phrase? La date de cette lettre aurait de l'importance pour les biographies de Finsonius. Ce *notre Finson* peut signifier ou que Rubens, étant en Italie, avait connu Finsonius et l'avait recommandé à Peyresc à titre de compatriote, — ou que Peyresc l'avait présenté à Rubens, lorsque ce dernier passa à Aix, — ou simplement qu'ils s'étaient quelquefois entretenus, dans leurs lettres, des travaux de Finsonius et de l'emploi qu'en faisait Peyresc. Pourtant le jugement qu'il fait de son talent est si général, qu'on penserait que c'est le premier qu'il formule.

Dois-je l'écrire? — c'est une idée enfantine — j'ai remarqué, dans une vue de Bruges, une tour de cathédrale semblable à celle de Saint-Sauveur à Aix. Peut-être cette ressemblance de clocher ne fut-elle pas pour rien dans le goût que prit pour Aix Finsonius, homme extraordinairement sensible à tout ce qui lui rappelait sa ville natale. Eh! souvent en faut-il davantage? Le souvenir de son pays agissait passionnément sur ce rude cœur. Et dans quelle autre cité lointaine avait-il rencontré tant d'excellentes peintures de ses vieux maîtres brugeois? Elles remplissent toutes les églises d'Aix, et on ne sait comment elles y sont venues. Il fut bien aise d'y pendre, lui aussi, quelque tableau signé de ce titre: *Belga Brugensis.*

Voici mon Finsonius établi dans Aix. Maintenant jugeons ce qu'il y va peindre.

La première toile datée est la *Résurrection de Notre-Seigneur*, que l'on voit dans l'église Saint-Jean. Au bas, à droite, en un coin, sont les armes de la famille de Gaillard, et au-dessous de l'écusson est une petite carte portant pour légende: *Ludovicus Finsonius Belga Brugensis fecit anno* 1610. — Cette famille de Gaillard n'était point originaire de Provence. Le donateur de la *Résurrection* et l'un des premiers protecteurs de Finsonius, était Pierre de Gaillard, fils de Gilles de Gaillard, seigneur de Lonjumeau. Pierre se retira en 1595 en Provence, où il acquit la terre de Ventabren, en conséquence du don de prélative que lui en fit le roi pour les services de ses ancêtres; il fut trésorier-général des états de la province et commissaire ordonnateur général de toutes les troupes de Provence. Il se maria en 1619 et fut député deux fois auprès du roi par les états de la province, dont il obtint la confirmation des privilèges. Les six enfants de Pierre de Gaillard perpétuèrent cette famille distinguée, qui existe encore, non plus à Aix, mais à Marseille. — La *Résurrection* est, celle des peintures de Finsonius, où l'on sent de plus près l'école du maître. Des reitres, des condottieri, comme on les voudra nommer, gens de mauvaise mine quels qu'ils soient, sont couchés par terre, la salade en tête et dans leur harnois complet; ce sont de bonnes armures du temps, bien polies, bien attachées. Dans la nuit, ils ont formé un cercle pressé à l'entour du tombeau: le Christ en sort drapé dans son blanc linceul, portant à la main le guidon de sa victoire. Il n'y a que lui d'éclatant dans cette obscurité; sa draperie est simple et belle, sa pose divine; mais dans la composition il y a quelque chose d'inexpérimenté,

ce qui donnerait bien à juger que Finsonius n'avait pas encore beaucoup travaillé de lui-même. La confusion n'est pas adroite, la perspective semble vicieuse; les raccourcis sont téméraires, mais impossibles. Cependant la touche est habile, le luisant de peau dans la personne du Christ est d'une excellente vérité. Les vagues rayons tombant sur les épées et les cuirasses des gardes qui s'éveillent, produisent un effet très-sûr. Caravage aimait tant ces éclairs des armes dans l'ombre! Si ce tableau était rafraîchi par la moindre toilette, celui des veilleurs qui se soulève flamberge nue, sur le premier plan, à gauche, sortirait véritablement de la toile.

Le bon et tout obligeant M. Roux-Alpheran, qui n'ignore rien de ce qui touche sa ville, et qui offre avec une grâce si parfaite sa science aux ignorants, garde chez lui, à titre de cadre de famille, et de temps immémorial, une importante étude de Finsonius, un *Saint Sébastien* que je placerai dans cette première époque. Il est à observer que, grâce à la foi qu'il eut en son Michel-Ange et par ferveur pour sa loi, les sujets chrétiens que nous avons de Finsonius, bien que des traits de douceur se retrouvassent naturellement en beaucoup de ses figures, ne présentent qu'épidermes froidis, que carnations retirées par la mort récente, soit victorieuse, soit vaincue; que lèvres saignantes et gonflées de blessures. — Dans un bois plein d'ombre profonde et où l'on distingue à peine sur le premier plan un peu de branchage noir et de grandes herbes mêlées, Sébastien a été comme crucifié à deux arbres voisins. Il est grand, bien délié, vigoureux; les attaches ont été serrées au milieu des bras; les flèches des impies se sont fixées dans son corps et dans ses cuisses; il s'est soutenu debout quelque temps, et le sang a coulé le long de sa jambe; puis la tête est

tombée en avant, le corps s'est affaissé, le sang s'est fait une autre trace, et maintenant la masse inanimée demeure suspendue par les liens qui retiennent ses bras. On gagerait que Finsonius a suspendu un mort dans cette pose; mais sa peinture est plus triste à voir qu'un mort véritable. Sur un fond d'une verdure sombre, impénétrable, cette grande académie d'un beau dessin, mais entièrement du même ton, d'un pâle mat, cru, sur laquelle roulent trois gouttes de pur sang rouge, saisit les yeux et l'esprit d'une impression étrange. Cela ne ressemble qu'aux moines torturés de Zurbaran. — Finsonius reproduisait volontiers le même sujet; un autre *Saint Sébastien*, plus magnifique, est sorti, m'a-t-on dit, du pays d'Aix, il y a quelques quinze ou vingt ans.

Chez M. le chevalier d'Agay se trouve en ce moment le portrait d'un jeune gentilhomme attribué à Finsonius, véritable peinture d'un grand artiste, d'une franchise rude et d'une sûreté prodigieuse d'effet et de couleur. Le costume, la fraise et la coiffure de ce gentilhomme me le font remonter à 1610. Il est à croire, que des œuvres de Finsonius, si considérables en nombre, ces pièces ne sont pas les seules qui datent de son premier séjour.

Mais voilà qu'en 1612 il est à Naples. Qui l'y a appelé? Ou une amitié, ou son humeur ardente et voyageuse, ou une juste idée d'étude et de perfection sans doute, il y venait se retremper dans cette source vitale de Naples, vrai foyer de l'école de son maître, et encore chaude de ses dernières leçons. Ce Finsonius avait sous sa rudesse un tendre et noble cœur et quand il se voit à six cents lieues de sa vieille ville natale, au lieu de se repaître, comme il était venu pour le faire, de chairs vives, écorchées et pantelantes à la façon de l'Espagnolet, il lui

prend je ne sais quel souvenir mélancolique de la patrie. Il revoit en rêverie les scènes sacrées de Van Eyck, les visions naïves et pieuses des anciens Brugeois. Il peint une *Salutation angélique*, gracieuse, suave, perle de sa pensée. Il repousse ces figures grossières et sans dévotion que son maître lui avait enseignées; il cherche des traits purs, droits, chastes, des accessoires virginaux, des fleurs; il rassemble tout ce qu'enfant il a vu dans ces merveilleuses images des bons vieux Flamands. C'est, avec le portrait de sa mère, son inspiration la plus sainte, la plus achevée, la plus douce au cœur. L'ange, à chevelure rousse et retroussée, est revêtu d'une longue robe blanche dont les plis cassés et miroitants tombent sur ses pieds tout à fait à la manière gothique; les manches en sont fort larges et resserrées en haut par un bracelet de diamants et d'or. A ses épaules sont de grandes ailes blanches. Il bénit de sa main droite, et de la gauche il tient un beau lis. Entre la Vierge et l'ange est une table couverte d'un grand tapis à fleurs, très-riche, très-lourd, et balayant de ses franges le dallage de marbre; sur un pupitre repose le livre de prières, et auprès, dans une verroterie très légère, trempe une petite fleur rouge. La Vierge est de l'autre côté, à genoux sur un coussin. Ses formes sont, suivant le gothique, allongées, étroites et plates; les mains sont déliées et fines. Sa robe, traînante, est rouge; le manteau bleu est posé sur ses épaules. Sa tête est enturbannée de voiles. A droite tombent les draperies vertes du baldaquin. La colombe sainte est en haut au-dessus de la table; et au-dessous des franges de cette table qui tient le milieu du tableau, est tracée la signature : *Ludovicus Finsonius fecit in Neapoli anno* 1612. La simplicité de tout ce tableau est aussi grande que la symétrie en est harmonieuse.

Cette précieuse peinture, qui demeura longtemps oubliée et comme ignorée sous la poussière dans un coin du séminaire d'Aix, fut enfin décrassée un jour, et transportée au pavillon Lanfant, maison de campagne des séminaristes. — Finsonius paraît avoir aimé entre tous ses tableaux cette *Salutation* peinte à Naples en souvenir de Bruges; car se trouvant deux ans plus tard à Arles, il en refit lui-même une copie, mais de plus grande dimension. Je l'ai découverte dans une chapelle de l'église Saint-Antoine. Il en fit encore une autre copie, laquelle, suivant ce qu'on ma rapporté, a été donnée par M. Magnan de la Roquette aux RR. PP. Jésuites d'Aix, et enfin dans cette ville on retrouve, faites par d'habiles peintres postérieurs, des imitations de la *Salutation angélique* de Finsonius.

En 1613, Finsonius a repassé la mer; il est à Aix. Ce séjour à Naples, la ville d'Italie où un élève du Caravage se trouvait en meilleur air, lui a profité. Quand il se présente de nouveau en Provence, il est dans toute sa force, il peut tout entreprendre, et ce qu'en cette année seule il a entrepris semble un prodige.

Le tableau par lequel il est le plus connu dans Aix représente l'*Incrédulité de saint Thomas*. C'est une pièce très-considérable, et ses déplacements et ses vicissitudes montrent le cas qu'on en a fait en tout temps. « Non guère loin de cette église (du second couvent de la Visitation), dit De Haitze dans son livre des *Curiosités les plus remarquables de la ville d'Aix*, l'on voit, dans l'autre chapelle des pénitents blancs, un tableau du Flamand Louis Finsonius, de Bruges, qui est au principal autel. Le sujet représente saint Thomas au moment où il enfonça sa main dans le côté ouvert du Sauveur, par son commandement, pour lui ôter le doute où il était touchant

sa résurrection, ce qui l'obligea ensuite de faire cette belle confession: *Dominus meus et Deus meus.* » — Cette chapelle était alors en grand crédit, puisque nous voyons que Henry d'Angoulême, fils naturel de Henry II et gouverneur de Provence, celui-là même qui avait amené à sa suite François de Malherbe, gentilhomme de Caen en Normandie, avait été recteur de cette chapelle, et y avait laissé un grand tableau de ses armoiries. Quelques années avant la Révolution, le *Saint Thomas* de Finsonius se voyait au fond de la chapelle des Carmes; et à cette heure il se trouve dans la cathédrale de Saint-Sauveur, sur l'autel qui est à côté de la chaire, et que l'on nomme communément *autel du peuple,* parce que c'est là que se font tous les offices de la paroisse.

L'*Incrédulité de saint Thomas* offrait à Finsonius le plus favorable sujet qu'il pût choisir. — Dix des disciples, — dix, car Judas s'est pendu et Thomas en ce moment n'était pas avec eux, — ont vu le Christ; ils l'ont reconnu avec une joie extrême. Il s'est entretenu avec ses fidèles. Thomas étant de retour, ils lui dirent: Nous avons vu le Seigneur, — et Thomas répondit: Si je ne vois dans ses mains la marque des clous, et si je ne mets mes doigts dans les trous des clous et ma main dans la plaie de son côté, je ne le croirai point. Huit jours après, les disciples étant encore dans le même lieu, et Thomas se trouvant avec eux, Jésus vint, les portes fermées, et, paraissant au milieu d'eux, il leur dit: La paix soit avec vous. — Il est nu comme au jour du crucifiement; d'aucuns se prosternent et tous l'adorent; mais il s'est tourné vers Thomas, et sa pose est pleine d'une pitié divine. L'incrédule déjà a mis un genou en terre et l'autre n'en est pas loin. Jésus lui prend le bras et lui dit: Portez ici votre doigt, et considérez mes mains, approchez aussi

votre main, et la mettez dans mon côté, et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. Cette plaie du côté est si profonde que les doigts de Thomas s'y cachent en entier. Il est vaincu, et touché de douleur; en même temps saint Jean et un autre disciple voisin lui reprochent son doute. Alors il dit: Mon Seigneur et mon Dieu! Jésus lui dit: Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu; heureux ceux qui croyent sans avoir vu! — Voilà la leçon faite au doute.

Toute cette scène est rendue à merveille par Finsonius. Sa composition est heureuse, la tête du Christ est élevée, et celles des apôtres sont d'une bonne expression. Son Jésus, aux hanches larges, n'est pas un Apollon, mais un homme d'une belle nature réelle. Quant à ses disciples, ce sont des figures triviales et grossières telles que lui-même les avait choisies, de pauvres gens simples, tirés des bourgades ou des bords du lac où ils séchaient leurs filets. L'Esprit de Dieu n'est pas encore descendu sur eux en langues de feu. Ils ne parlent encore qu'un patois de Judée. Plus tard ils seront ces vieillards à peau ridée que Ribera et les Espagnols nous ont représentés prêts à tous les martyres, et enseignant de leur regard profond la bonne nouvelle qu'ils ont été appelés pour répandre. Avant la descente de l'Esprit, c'étaient des rustres pleins de foi et simples de cœur, épais de visage comme Finsonius les a faits. Quant les jours de la Pentecôte furent accomplis, ce furent des hommes plus puissants que des prophètes, et leur face et leur langage furent complètement renouvelés. Tous les détails de son œuvre sont parfaitement observés, les disciples qu'a peints Finsonius ont les pieds poudreux et les mains sèches et calleuses; leurs vêtements, hormis ceux de saint Jean, sont d'un tissu grossier. Ce dernier disciple, le bien-aimé de Jésus,

est d'une mine par trop limphatique et pesante, et point du tout aquiline. On a peine à passer par-dessus cette laideur. La couleur de tout le tableau est d'une grande richesse et très-ferme, et le dessin, aidant ici le coloris, est d'une énergie et d'une vérité qui émerveillent. — Michel-Ange Caravage avait peint aussi un *Saint Thomas touchant les plaies du Christ;* mais la composition n'avait pas l'importance de celle de son élève, et son Christ n'avait pas la même beauté. — Finsonius, justement satisfait de son œuvre, la signa avec grand détail, et non sans grand orgueil, j'imagine. Il écrivit, selon sa mode, qui était celle de toute cette école, sur une carte qu'il figura cachetée de cire rouge, au bas à gauche de la toile: *Ludovicus Finsonius, Belga Brugensis, fecit, Aquis Sextiis an°* ∞IXIII. C'est par erreur du peintre que la date est de 1513, il voulait écrire 1613. Au-dessous du millésime se trouvent trois lignes d'une écriture assez régulière, mais que je n'ai pu entièrement déchiffrer. Pourtant j'en ai assez lu pour grandement étonner le lecteur. Se fiant sans doute sur cela qu'il était le seul Belge vivant à cet autre bout du monde, avec son ami goguenard Matin que nous verrons tout à l'heure, il ose tracer une inscription bonne à le faire brûler vif: elle commence par trois mots qui signifient, *le serviteur de Bacchus;* — deux mots plus loin vient fort clairement le nom de *Midas,* et dans ce grimoire, je ne démêle plus que le mot *pictura,* perdu au milieu des trois lignes. Voilà une inscription qui assurément a certain intérêt pour l'art; je la recommande aux paléographes plus habiles. Pour moi je ne comprends rien à une si effrontée folie.

Un petit tableau de Finsonius, qui n'est pas un de ses plus importants, et qui représente *la Pentecôte,* a été transporté à Paris, et vendu à vil prix, avec la collection de

M. Magnan de la Roquette, chez lequel il était depuis longues années.

Finsonius s'était fait Provençal. Il avait peint ou il allait peindre tous les notables de la ville. Il recherchait les traditions les plus chères aux Provençaux. Or il en est une entre toutes qui est leur gloire sainte et leur religion la mieux observée: la Magdelaine et sa retraite dans leurs montagnes. Finsonius eut à cœur de peindre une Magdelaine. Mais ce disciple passionné de son maître se souvint tout d'abord de la Magdelaine, de la femme hâve et décharnée que Caravage avait dessiuée expirant dans la prière. Une première *Magdelaine* avouée par Finsonius « *Ludovicus Finsonius fecit anno* 1613 » est entrée par une alliance dans la maison Ravanas. Une autre non signée et également attribuée à mon Brugeois se voit au musée de Marseille. Toutes deux ne sont positivement ni un Finsonius ni un Caravage. Finsonius n'avait point sous les yeux la toile du maître; il chercha dans sa mémoire la pose et les vêtements du modèle et l'idée du Caravage, et de souvenir il refit sa peinture. En étudiant d'abord la *Magdelaine* de Marseille, on trouve que le Caravage est plus clair de ton, et le vase aux parfums, que Finsonius a supprimé on a laissé perdre dans l'ombre, et la tête de mort, sont très distincts. Chez le Caravage, la lumière arrive par la pleine entrée de la caverne; chez Finsonius, c'est un rayon vif qui pénètre par une crevasse, touche en glissant les arêtes de la croix de bois plantée dans le roc, et va tomber, avec des teintes bleuâtres, sur le cou, la poitrine et la figure amaigris, macérés et non pas secs, de la pécheresse mourante. La tête, un peu osseuse, est renversée péniblement et tournée vers le rayon lumineux dans lequel sa bouche ouverte va exhaler son âme. Un coude de la sainte est appuyé contre une

table du rocher; les mains sont croisées, mais Michel-Ange les croisait dans une lumière égale, dans le tableau de Finsonius, le poids de la main droite fait céder la gauche, et le revers se trouve alors dans le clair obscur. L'œil du Caravage est plus ouvert et plus mort que celui du Finsonius; les draperies de ce beau rouge brun, qui était la couleur préférée du Caravage, diffèrent dans plusieurs plis; enfin les cheveux, châtain-roux, qui chez le maître ne passent que sur l'épaule droite, se divisent sur les deux épaules dans la toile de son élève. — La *Magdelaine* Ravanas diffère quelque peu de celle de Caravage et de celle de Marseille. Le fond est simplement noir; la composition est plus rétrécie qu'ailleurs et dégagée d'accessoires; la figure n'est pas la même: ici elle est plus jeune, mais sa face de mourante est plus sinistre; ses lèvres sont pâles et violettes; une goutte de sang se trouve daus ses mains livides et grises; la main gauche n'est pas tout à fait si renversée dans l'ombre; les cheveux tombent tous sur l'épaule droite; la draperie rousse couvre à demi la tête de mort; la draperie blanche est gauchement plissée, et rappelle certaines maladroites étoffes des portraits de Finsonius. Les jeux de lumière sur les traits de la tête renversée sont au moins aussi vrais qu'en aucune autre Magdelaine rappelée ou renouvelée du Caravage. Celle qui est à Marseille étant plus achevée que celle-ci et offrant plusieurs détails nouveaux, je la croirais postérieure en date. Cette invention du Caravage eut, à ce qu'il paraît, grand succès en Provence; on l'y retrouve souvent. Ce n'est pourtant, à tout prendre, qu'une très-attentive et horrible étude de nature morte, et, par malheur, d'une nature assez grossière. Qu'est-ce qu'une Magdelaine sans beauté? une Vénus osseuse et morte de faim; car on a dit que la blonde Magdelaine

était la Vénus de l'art chrétien, et tous les peintres avant Caravage l'avaient voulu prouver.

Cependant Peyrese ne devait point laisser de repos à Finsonius, et le poussait vers les portraits, genre auquel il était si propre par sa nature. Celui de son glorieux patron ne fut assurément pas le dernier de ceux qu'il peignit. Un portrait de Peyrese par Finsonius existe chez M. le conseiller Fabri. Cette figure de Peyrese est d'une tristesse inexprimable, ridée, maigre, sèche et vieillie avant l'âge. Son grand col tombe sur son vêtement noir. Toute sa personne est négligée. Ses joues sont tirées; sa barbe semble chétive, ses cheveux fins sortent en désordre de sa calotte; ses beaux yeux bleus, d'accord avec cette mine entière si intelligente, n'expriment que tristesse. On dirait que le savant vient de lire dans Salomon: Toute science n'est que vanité. Cet intéressant portrait, figure et fond, est d'une couleur non pas terne, mais terreuse. L'admirable figure de Peyrese était de celles qui ne portent point d'âge. Ce portrait par Finsonius peut donc aussi bien avoir été peint en 1613 qu'en 1625. Pourtant il semblerait plus raisonnable de le croire exécuté à cette seconde époque, après que Finsonius fut revenu de Bruges. Peyrese fut nécessairement repeint une seconde fois par Finsonius dans la série de messieurs du Parlement. Claude Mellan d'Abbeville, le célèbre graveur, avait été des plus heureux protégés de Peyrese, qui l'envoya à ses frais étudier à Rome. Quand Peyrese fut mort, en 1636, Claude Mellan, reconnaissant des générosités de Peyrese, voulut graver une image de son bienfaiteur. Cette merveilleuse pièce porte la date de 1637. Elle ressemble si parfaitement à la peinture de Finsonius pour la tournure et l'expression, qu'il me paraît incroyable que Mellan n'ait point suivi cette peinture ou ne s'en soit point inspiré.

Peyresc n'avait point manqué d'introduire son protégé chez Bourrilly, chez Malherbe, chez Duvair. Malherbe dut plus tard l'introduire chez tous les siens, chez les Boyer, ses parents. Il était appelé et employé partout. Ce fut sans doute pour Peyresc qu'il peignit ce Duvair qui est conservé dans la bibliothèque d'Aix. Plus tard il en refit un autre plus important. Parlons des deux à la fois. » Guillaume Duvair, Parisien, dit De Haitze dans ses *Éloges historiques des premiers présidents du parlement de Provence,* fut premier président depuis 1599 jusqu'en 1616. La Provence perdit cet ange tutélaire qui la défendait de la corruption et du désordre, lorsque le roi Louis XIII le fit passer à l'exercice du garde-sceau de France, et de suite a l'évêche de Lisieux, où il est mort; mais sa mémoire a toujours vécu et vivra en Provence parmi ceux qui aimeront la justice et le bon ordre. Ses portraits semblent encore aujourd'hui inspirer ces deux vertus. C'est pour cela qu'on y en voit beaucoup, et qui y sont curieusement conservés. Le principal est de la main du fameux Finsonius, il est conservé dans une salle du palais, et représente sa personne en entier siégeant à la tête de tous ceux qui composaient ce parlement, qu'il avait formé pour être l'admiration du royaume. » Ce portrait se trouve le onzième de ceux que Jacques Cundier, graveur, fils de Claude Cundier, peintre, donna au public en 1724, et dédia à monseigneur Lebret. Cheveux courts et séparés sur le milieu du front, yeux grands et beaux, nez long, barbe longue tombant sur son hermine; il est vu jusqu'à mi-corps dans sa robe.—L'autre portrait peint, qui se voit dans une salle de la bibliothèque, est d'un coloris pour la tête merveilleusement vrai. Sa barbe, châtaine, longue et fine, sort de son col et tombe, comme à l'autre,

sur l'hermine; son nez est long et fin et bien ondulé; ses yeux, un peu fatigués, sont très beaux et ne regardent point en face; ses joues, un peu creuses, sont modelées à ravir. La pourpre et l'hermine sont faites d'une couleur et d'une solidité superbes.—Si tous les portraits de la galerie de Peyresc étaient de cette force, le savant homme en devait être fier. » J'ai vu ces portraits, dit M. de Saint-Vincens, dans le château de Cadarche, sur les bords de la Durance, où ils avaient été portés par M. de Valbelle, un des héritiers du neveu de Peyresc. Ils ont été détruits au commencement de la Révolution. » Par quel miracle ce portrait, comment celui de Rubens, par Vandyck, qui est chez M. Roux-Alpheran, et quelques autres tableaux, ont-ils échappé? La Révolution, comme nous le verrons, a été bien cruelle envers Finsonius.

Après Duvair, Malherbe; admirez-vous quels modèles? Malherbe et Duvair s'étaient connus de près à Aix, et professaient une singulière estime l'un pour l'autre. Malherbe, à qui personne ne contestait le titre de premier en poésie, répandait partout que Duvair était le premier prosateur de son temps. Trois ans après cette année 1613, tous deux partaient pour Paris de compagnie. — Depuis longtemps Malherbe vivait à Aix. La considération dont il jouissait était immense, comme poëte favorisé du feu roi de la cour, et comme allié à une aussi grande maison que celle des présidents de Coriolis. Il ne haïssait pas les louangeurs, et les peintres de portraits sont, par leur métier même, de fins complimenteurs et des prometteurs d'éternelle renommée. Les portraits de Malherbe sont nombreux; j'en ai vu en Normandie, et assurément alors en existait-il plusieurs à Aix. Peyresc en 1607 destina des coquillages, une peau de chat marin et autres choses sans nombre pour le célèbre peintre Dumoustier,

duquel il attendait les portraits de Duvair et de Malherbe. Le portrait par Finsonius ne sera pas regardé comme le moins précieux, puisqu'il l'avait exécuté pour Malherbe lui-même. Ce fait ressort des mains où nous trouvons cette peinture au siècle dernier, qui sont celles de la famille Boyer d'Eguilles, héritière des livres et des manuscrits de ce grand poëte. L'une des planches du *Recueil des plus beaux tableaux du cabinet de messire Boyer d'Eguille* est le portrait de François de Malherbe. En pendant du nom de Jacques Coelemans le graveur, il est écrit, conformément sans doute à l'inscription de la peinture: *Finsonius, Belga, pinxit* 1613. M. Roux-Alpheran, irréfutable sur ce chapitre, m'a pourtant assuré que Malherbe n'était point à Aix en cette année 1613. La date serait donc controuvée (1). Les fameuses roses de gueules et les hermines de sable ne manquent point à cette gravure. Au-dessus des armoiries est un cartouche portant ce sixain latin de la façon d'un poëte du cru, nommé J.-B. Reboul:

Sic ora gessit, amor chori Parnassii,
  Malherba, qui novum decus
Novos lepores patriæ linguæ attulit;
  Et gallicam poeticen
Græca expolivit ac latina pumice
  Novamque prorsus condidit.

---

(1) On voit par la correspondance de Malherbe avec Peyresc (Paris, J. J. Blaise, 1822), que le poëte ne se trouvait point à Aix cette année-là. Il ne put même poser devant Finsonius qu'après 1615. Il avait soixante ans; la figure pourtant paraît moins vieille. Ou faudrait-il croire qu'elle fut dictée au peintre par Peyresc, Borilly, Boyer et tous les amis de ce poëte? A quoi bon cette idée? elle ne s'appuie que sur le vague.

Malherbe avait 58 ans en 1613, mais il parait qu'alors son corps était loin d'être usé. Sa barbe et ses cheveux sons bruns et abondants, ses yeux sont clairs, son front moins découvert, sa figure et son nez moins amaigris, moins déliés que dans les portraits que Dumoustier et les autres ont dessinés de lui plus âgé. Ce portrait m'a semblé d'une grande curiosité, d'autant plus que l'Anversois Coelemans s'y est surpassé et que jamais son burin n'avait été plus adroit ni plus vigoureux. Pauvre Finsonius, quelle fierté t'eût enflé, si, chez Boyer d'Eguilles comme chez Borrilly, tu avais vu tes œuvres suspendues à côté de celles de ton maître honoré, de ton Michel-Ange Caravage!

Perdu au milieu de ces portraits gravés des Provençaux illustres, collectionnés par M. de Saint-Vencens en deux précieux volumes qui sont à la bibliothèque d'Aix, se trouve une esquisse au crayon, le seul dessin que j'aie pu rencontrer de Finsonius. C'est une étude de petite dimension—un projet de portrait. Le coup de crayon traçant l'ovale qui devait resserrer la peinture dans son cadre, en indique seule l'intention: la tête du prélat est fort douce, son sourire vague est très-benin, sa demi-barbe tombe en pointe sur son camail; son cou maigre sort de son collet uni et droit; sa croix pastorale descend sur sa poitrine. C'est un bon portrait plein de placidité. Le crayon est habile et gras, et tout le modelé de la tête est suffisamment indiqué. Audessus, une main ancienne, bien informée sans doute, et qui n'est pas celle de M. de Saint-Vincens, en certifie l'auteur et la date.—Nous transportant sans détour à l'archevêché, dans l'une des salles où sont conservés les portraits des archevêques d'Aix, nous rencontrons l'exécution de ce dessin, le plus ancien des portraits étant celui-là

même, lequel représente Paul Hurault de L'Hôpital. Il était petit-fils, par sa mère, du chancelier de ce nom. Papon dit que c'était un homme de mérite, mais trop entêté des prérogatives de son rang. Henri IV l'avait placé sur ce siège en 1595; il y mourut au mois de septembre 1624. Le portrait est de la main de Finsonius; il est signé: *Ludovicus Finsonius fecit anno* 1613. Le prélat est assis dans un fauteuil, et auprès de lui une table couverte d'une draperie rouge porte une sonnette et un missel relié de pourpre. C'est bien la même pose de tête et le même ajustement que dans le dessin de la bibliothèque, mais le caractère est tout différent. Dans le tableau, Paul Hurault a l'air d'un de ces *barbes grises*, de ces *victorieux*, camarades de bataille du Béarnais, beaucoup plutôt que d'un saint évêque. Sa barbe moins grisonnante que ses cheveux, son tein brun, son œil vivant, le sourire brave de toute sa mine, n'ont rien que de très-séculier. Quant à la valeur du tableau, je m'avouerai un peu dérouté par celui-ci; les mains et la tête sont excellemment dessinées, mais le surplis est très-maladroit, et la couleur du tout est d'une sécheresse choquante; ce n'est point de l'huile, c'est de la gouache; aucun vernis n'a passé à temps là-dessus. Les autres portraits peints que nous voyons de lui n'ont rien de cette dureté. Le cadre de ce portrait est de bois noir relevé seulement de quelques ornements dorés. Celui qui est apposé à sa *Madelaine* du musée de Marseille est tout pareil à celui-là. Bien que ces cadres noirs fussent alors assez de mode, cette particularité ne confirmerait-elle point l'idée que ces deux peintures sont de la même époque?

M. Portes garde dans son charmant cabinet un buste de moine par Finsonius qui est d'une vie extraordinaire; la vérité y est si ferme et simple, que c'est vraiment là

du grand style. Un beau Mignard voisin de ce Finsonius en souffrait cruellement, et pourtant, là encore, les plis de la coule blanche sont roides et désagréables, comme dans la *Madelaine*, comme dans le surplis de Paul Hurault, comme dans la robe du conseiller d'Arnauld, beau portrait d'ailleurs, que l'on croirait avoir été fait pour la série des portraits en pied du parlement, s'il ne portait au dos le *anno* 1613; tête ronde et bonne; les poils blancs et courts de la barbe sont rendus d'une finesse admirable. Il a été horriblement mutilé par le restaurateur. — Et comment expliquer cette maladresse ou négligence dans certaines draperies venant d'un peintre qui les entendait si merveilleusement dans ses grandes compositions, qui les savait si bien faire, suivant l'heure, boudinantes et miroitantes pour *la salutation*, solides et sévères pour *le saint Thomas*, et toujours d'une exactitude savante?

Pendant qu'il portrayait Peyrese, Duvair, Malherbe, Paul Hurault, les religieux et les parlementaires, et un d'Olivari et les vieilles femmes de la ville, comme en avait une figure, m'a-t-on dit, M. Berlioz, peintre, qui a demeuré à Aix; pendant qu'il peignait *la Madelaine, la Pentecôte*, et signait si païennement *le saint Thomas*, comment vivait Finsonius? et qu'était-ce que ce peintre plein de furie et d'adresse à la fois, et qui décélait dans chaque œuvre sa jeunesse et sa verdeur, et, quand besoin était, une vive naïveté d'âme? C'était un vigoureux jeune homme de trente-trois ans, à traits grossiers et communs, mais solides et intelligents et qui auraient convenu à un soldat. Depuis quinze ans qu'il était dans les pays de soleil, en Italie et en Provence, sa figure s'était fort brunie: ses cheveux aussi étaient bruns, et ses yeux noirs et rieurs étaient couverts par le repli de ses paupières. Son front était rebondi, son nez rude et carré;

sa barbe était courte et sa moustache fièrement retroussée. — Il avait pour ami un nommé Martin, orfèvre ou plutôt armurier, dont le père s'appelait Herman, et qui était d'Emden en Frise. Outre qu'ils étaient du même pays(?), ou peu s'en fallait, ils étaient encore rapprochés par le même art, car Martin peignait bien et dans la manière de Finsonius même. La figure de Martin avait mieux que celle de Finsonius conservé la fraîcheur du nord; son teint était plus clair; ses yeux étaient bleus, sa barbe et ses cheveux châtains; même nez court et droit, même moustache retroussée; lui aussi avait une tête forte, franche et joviale; moins d'énergie pourtant, même pour la bambochade, qu'il n'en paraissait dans Finsonius. Nous ne saurions où retrouver sans doute ni le portrait de Finsonius, ni par occasion celui de son ami Martin, n'eût été, rapporte la tradition, le défi qu'ils s'adressèrent un beau jour qu'ils étaient en belle humeur, à qui des deux peindrait de soi-même le portrait le plus grotesque. Ils se mirent à l'œuvre sur deux toiles égales, jetèrent leurs habits au travers de l'atelier, et se dessinant nus et plus forts que nature, se représentèrent, chacun en son cadre, comme deux Gargantua mal vêtus qui riraient d'une bonne farce commune. Chacun, pour se mieux travestir, avait emprunté les attributs de l'autre, et c'est à cela que j'ai cru reconnaître la véritable profession de Martin. La tête de Finsonius est coiffée d'un casque rond et sans visière sur lequel retombe une grande plume blanche. De sa main droite il tient son menton, et de la gauche une pesante massue d'armes. Sur le ceinturon de cuir grossier, proche la boucle, il est écrit en lettres très-fines: *Ludovicus Finsonius Belga Brugensis suo se penicillo pinxit Aquis sextiis anno* 1613. Martin a, comme Finsonius, le buste nu. Les deux torses ne sont vus que

jusqu'à mi-corps. Ce sont deux études d'une musculature outrée, dessinées avec une science insolemment profonde d'anatomie, et peintes dans le même goût de couleur énergique et vraie que les disciples de *l'incrédulité de saint Thomas*. La carnation des deux torses n'est certainement pas d'une main différente; elle appartient à la brosse de Finsonius. Il ne peut appartenir à Martin que sa propre figure, et on ne peut tout lui contester sans effronterie, puisqu'en bas à gauche de son portrait, dans l'ombre noire du fond, on déchiffre ces caractères gris à peu près illisibles : *Martinus Hermani faber Emdensis Frisius suo se marte effigiavit anno* 1613. En haut à droite, autre inscription : *Nulla dies sine linea.* Martin tient de sa main droite un pinceau, et de la gauche il pose sur son épaule un faisceau formé d'un appuie-main et de brosses liées à l'entour par une chaînette. Je n'ai pu voir ces deux portraits grotesques sans me rappeler aussitôt que son maître le Caravage s'est représenté vu par derrière et se mirant dans une glace, et que le Napolitain Salvator Rosa a laissé des portraits de lui même qui ressemblent à des arlequins. — Ces *portraits de Finsonius et de Martin son ami, tous deux peints de la main du premier,* trop négligés depuis longtemps chez les héritiers de M. Ravanas, avaient été vus par De Haitze dans ce « cabinet de M. Michel Borrilly, prieur et coseigneur de Ventabren, qui était si beau que les moins curieux s'empressaient de le voir. » Michel Borrilly était fils de ce Boniface, autre savant collectionneur, l'un des meilleurs amis et confidents de Peyresc, de l'héritage duquel les Borrilly eurent beaucoup de choses. Ces deux portraits appartinrent-ils d'abord à Peyresc, ou furent-ils donnés de suite par Finsonius à Borrilly? petite question.

Dès qu'il en eut fini à Aix, dans l'espace d'une année,

avec ses pressantes et innombrables commandes, Finsonius, que son infatigable ardeur tourmentait, s'en alla travailler à Arles en 1614. Je ne sais ce que lui dirent ces ruines, et si un moment se pouvant croire à Rome, il en sentit son esprit élevé; mais il y conçut son œuvre la plus vaste et la plus audacieuse, sa *Lapidation de saint Etienne.* Voici la description et le jugement qu'en a fait M. Jacquemain (*Guide du voyageur dans Arles*): « Outre le tableau de *l'Adoration des mages,* qui orne le retable de l'autel de la chapelle des Rois, il reste encore dans Saint-Trophime une grande et belle toile de L. Finsonius, peintre flamand; c'est la *Lapidation du diacre saint Etienne.* Dieu le Père, assis sur des nuages, couvert de riches vêtements et la poitrine ombragée d'une épaisse barbe grise, apparait dans le haut du tableau en compagnie de Jésus-Christ, de la vierge Marie et de deux troupes d'anges qui occupent et garnissent les côtés. C'est la vision qui apparut au saint martyr, pendant qu'on l'entraînait hors de Jérusalem. — Je vois, dit-il, les cieux ouverts et le fils de l'homme qui est debout à la droite de Dieu. — Dans le bas du tableau, nous assistons à son supplice. Etienne est représenté à genoux au milieu de ses bourreaux, au moment où ressentant la douleur des premiers coups, et prêt à rendre son âme à Dieu, il s'écrie à haute voix: Seigneur, ne leur imputez pas ce péché!... En présence de la béatitude éternelle, un éclair de sourire passe rapide sur les lèvres d'Etienne. La paleur de ses traits, au moment où la vie l'abandonne, contraste savamment avec les carnations brunes et rissolées par le soleil de la Judée, des bourreaux qui l'environnent. Le groupe épais du peuple, dans lequel on distingue des docteurs de la loi de Moïse, est habilement distribué et varié avec adresse. Cette vieille femme dont la figure est si

repoussante de laideur et de malice, qui se voit dans un des côtés du tableau, et qui porte des pierres dans son tablier, est une étude finement pensée. Voici l'anecdote qui court à son sujet: Finsonius, pendant qu'il travaillait à cet ouvrage, ayant eu besoin, dans la maison où il logeait, de l'aide de quelqu'un pour changer de place un meuble qui le gênait dans ses opérations, s'adressa naturellement à la servante du logis; il en éprouva un refus si brutal, accompagné de paroles si insultantes et si grossières, que le bon Flamand, irrité de cette colère que rien ne semblait motiver, s'en vengea à l'instant en plaçant le portrait de cette femme au milieu des personnes les plus acharnées à la mort du saint. — L'homme le plus voisin d'Etienne, celui qui est vu par-derrière et qui prend une pierre dans le tablier ouvert de cette vieille femme, est une figure superbement académique. Il est à motié nu, et Finsonius a déployé, dans le rendu des chairs et dans le jeu des muscles, un grand talent anatomique. Dans le champ de la peinture en arrière de tout ce monde, un guerrier à cheval, suivi de quelques cavaliers, préside au supplice dont il semble surveiller l'exécution. Cette figure est belle, elle est vraie d'effet, sa pose est noble, son geste est naturel; mais pourquoi reste-t-il si calme et si tranquille, si étranger à la fougue impétueuse de son cheval qui se cabre au milieu de cette multitude? A part cela, l'homme et le cheval sont tous deux très-bien conçus et traités d'une manière savamment large..... Ce tableau payé 500 écus par la commune porte en marge: *Ludovicus Finsonius Belga Brugensis fecit anno 1614.* » — Mais Finsonius sentant qu'il ne ferait rien désormais de plus considérable que cette toile, ne la signa pas seulement de son nom; il la signa de son portrait aussi; il donna à sa figure la place

principale, en se peignant lui-même dans le personnage du cavalier couvert d'une armure, coiffé d'un béret orné de trois plumes tricolores, et qui commande le supplice. M. Jacquemin, qui n'avait point vu le portrait de la maison Ravanas, n'a pu reconnaître ici Finsonius; mais c'est lui, c'est bien lui; il s'était trouvé bon air sans doute dans le casque à plume blanche. Là, sa tournure est d'une fierté superbe sur sa bête cabrée. La partie supérieure du tableau, — c'est-à-dire le Père éternel, vêtu d'une lourde robe de velours pourpre galonné d'une riche bordure d'or, et le Christ en robe bleue debout à sa droite, et les anges en robe de brocart blanc miroitant et à plis cassés comme il faisait pour tous ses personnages célestes, — pèse horriblement sur la scène inférieure des martyriseurs Ciliciens et semble prête à les écraser. Mais c'est un point qui n'a pu échapper à Finsonius, et s'il n'a pas cherché à rendre son ciel d'une apparence moins humaine et moins distincte, c'est assurément qu'il a entendu que la vision n'échappât point aux yeux mourants de son martyr. Quant au bourreau qui est à droite de la composition, au-dessous du cheval de Finsonius, c'est l'une des plus belles académies qui aient jamais été brossées, avec une furie, une vigueur, une vérité, et certainement un style inouï. De l'autre côté est tout un flot de lapidateurs dont les carnations brunes ont de ces reflets de lumière que Finsonius aimait a glisser entre ses rustres personnages. Enfin, au-devant de cette foule, à gauche, dans le coin du tableau, est le petit Saül, les pieds croisés et les genoux écartés, le coude appuyé sur les manteaux qu'il garde, l'œil distrait du martyre, mais d'une poésie de pose et de création qui se trouve d'ailleurs répandue dans cette composition d'un caractère et d'une énergie étrange, sauvage, brutale et magnifique pour tout dire.

Finsonius crut apparemment qu'après avoir donné à la ville d'Arles une telle peinture inappréciable, il lui pouvait laisser sans façon l'une de ses plus méchantes, qui est *l'Adoration des Mages*, où paraît librement sa passion pour sa ville Flamande. Il pensa, non sans raison, que la manière brugeoise ou allemande de Van Eyck ou plutôt d'Albert Durer convenait mieux à ce sujet que la manière point assez naïve des Italiens. Pour le costume, pour le paysage, pour le sentiment, pour la disposition, c'est une page des vieux maîtres allemands, mais faite sans soin, grossièrement, laidement; il n'y a pas une figure qui plaise, rien où l'on reconnaisse son habilité; point de dessin; rien que de l'étrangeté. La toile est très-grande et pleine de personnages. Ses curieux chameaux rappellent ceux que dessinait Jules Romain. Nègres grotesques, paysage, ruines et architectures fantastiques, la Vierge et l'Enfant d'une laideur horrible; des dorures de détails, des chamarrures de manteaux. L'archevêque Gaspard du Laurens, qui venait de faire bâtir la chapelle des Rois, espérant sans doute une merveille nouvelle de ce Finsonius qui achevait son admirable *Lapidation de saint Etienne*, lui avait commandé cette *Adoration* pour sa chapelle. Finsonius ne manqua pas de donner les traits de ce prélat à celui des mages qui est le plus près de la Vierge, en adoration devant l'enfant Jésus; et craignant sans doute que cette particularité importante n'échappât plus tard aux curieux, il prit soin de placer l'écusson de la famille du Laurens sur un large médaillon qui pend sur la poitrine du roi mage. Cette figure de l'archevêque du Laurens n'est pas même de ces bons portraits que Finsonius s'entendait si parfaitement à peindre. Le vieux mage qui adore à côté de du Laurens est encore, malgré son peu de relief, la seule tête où se retrouve la

brosse de Finsonius. Il n'y a en tout cela que la figure allongée et à nez fin du roi noir, élancée, grêle, au jarret tendu, au costume ridicule, qui ne séduise par je ne sais quelle tournure singulière. *L'Adoration* est signée exactement comme le *saint Étienne*. L'esquisse de cette *Adoration des Mages*, existe, dit-on, à Arles, dans une maison particulière.

La Salutation angélique, de l'église Saint-Antoine à Arles, qui n'est, comme j'ai dit, qu'une réproduction plus roide et moins riche de couleur et de grâce que l'original du pavillon Lanfant, est signée également de Finsonius, mais la date est détruite.

Quel vagabond que ce Finsonius! En 1609 peut-être à Rome, en 1610 en Provence, en 1612 à Naples, en 1613 à Aix, en 1614 à Arles, en 1615 je le retrouve à La Ciotat; l'année qui suit, il retournera à Aix, l'année ensuite il sera à Bruges pour revenir encore. En 1615 Finsonius était donc à La Ciotat. La confrérie des pénitents blancs lui commanda, pour sa chapelle aujourd'hui détruite, un tableau représentant *la Descente de croix*. A ce moment dans toute la Provence, nulle gloire ne pouvait se comparer à la sienne; pas un nom ne pouvait se mettre à côté du sien. C'est pourquoi il ne signa pas selon son habitude; il mit seulement la date au bas de l'œuvre, et c'était assez. En l'année 1615 il ne pouvait y avoir de méprise. — Cette *Descente de croix* est une peinture des plus importantes de Finsonius, et immense à remplir le fonds de la nef de l'église paroissiale. Je n'oserais jurer que la composition lui en appartienne bien en entier. Le Christ, véritablement mort et pesant aux bras des deux hommes qui ont détaché les clous d'en haut, est soutenu par Jean, le disciple aimé, un peu moins laid, ou guère ne s'en faut, que celui qui figure dans

le saint Thomas d'Aix. Les saintes femmes, et parmi elles la divine Mère dont les traits marquent une douleur humainement bien vraie, sont agenouillées au pied de la croix. Trois vieillards, du nombre desquels l'homme riche d'Arimathie, traditionnellement coiffé du turban, sont debout assistant à la triste cérémonie. Un dernier retire les clous des pieds. Enfin, à gauche se tient à genoux saint Jean-Baptiste, et à droite, portant d'une main sa tour qui se trouve être l'emblème et l'armoirie de la ville, et de l'autre sa palme, sainte Barbe, patronne de cette confrérie de pénitents. Les quatorze personnages de cette scène sont très-heureusement disposées, et la teinte livide du corps du Christ produit à distance un très grand effet. Finsonius, quoi qu'il ait tâché de faire, n'a pu exhausser ses types à une grande élévation; mais là, plus qu'ailleurs s'il est possible, il a mis en tout son jour la vérité et la fermeté de son pinceau. Son saint Jean-Baptiste, dont la tête illuminée fut certainement copiée d'après une tête vivante, est d'une énergie et d'un relief extraordinaires. Rien de meilleur pour la richesse du coloris que toute la personne qui soutient le Christ par son long bras droit. Cet énorme tableau, qui malheureusement a souffert beaucoup, et qui a eu à endurer les retouches de plusieurs maladroits restaurateurs avant et depuis la révolution, perclus qu'il est de pièces recousues et de taffetas surpeint, était d'ailleurs si justement estimé des Ciotadins et de la confrérie qui l'avait commandé, que quelques années seulement avant cette révolution on résolut de le décorer d'un cadre monumental. Ce cadre fut exécuté par un bon sculpteur du pays, nommé Manouié, qui n'excellait pas dans la figure, mais dans l'ornementation. Son cadre, qu'il signa: *Manouié fecit,* 1786, est véritablement de toute beauté. En haut, dans un écusson, est la tour de

La Ciotat; puis aux deux côtés et au pied du cadre, des têtes d'anges par couple délicieusement tournées. La confrérie donna 675 livres pour *le bois et sa façon*, comme dit le devis, et 675 livres furent données pour la dorure à Maurice Galibardi, en tout 1350 livres. — Finsonius n'avait certainement pas eu un meilleur prix de sa peinture. — Lorsqu'on rouvrit les églises, *la Descente de Croix* fut adjugée à la paroisse, et les pénitents durent se contenter de leur beau tableau de Michel Serre.

A partir de ce séjour à La Ciotat, la vie de Finsonius devient plus hypothétique. Revenu à Aix en 1616, il y fut employé à d'immenses travaux par le parlement. — Je trouve dans une curieuse liste des portraits des premiers présidents au parlement de Provence que possède M. Roux-Alpheran, reliée en tête d'un magnifique manuscrit contenant l'histoire de ce parlement, que les portraits qu'a gravés Jacques Cundier d'Artus de Prunier et de Marc-Antoine d'Escalis, étaient tous deux de Finsonius. Il y a quelque lieu de s'étonner que Cundier, qui a écrit soigneusement le nom de Finsonius au bas du portrait de Duvair, n'ait pas fait de même pour son successeur et son prédécesseur. Mais d'autre côté voici ce que disait, comme à l'appui de la liste dont je parle, M. le président de Saint-Vincens : « On voyait dans la salle d'audience du parlement les portraits de tous les rois de France, dont les premiers jusqu'à Henri IV avaient été peints par de bons maîtres, sous les yeux de M. de Peyresc et d'après les monuments originaux. » (Finsonius n'aurait-il point eu sa part en cette besogne?) « Une autre salle contenait les portraits des magistrats qui existaient en 1616. M. Duvair était à leur tête. Ils furent peints par Finsonius. » Artus de Prunier mourut précisément cette année 1616. D'Escalis, au contraire, fut

reçu la même année, quand Duvair quitta Aix pour n'y plus revenir. Mais Artus Prunier depuis longues années était retourné en Dauphiné, et si Finsonius le peignit, ce fut d'après d'autres images. — Artus Prunier, sieur de Saint-André et de Virieu, Dauphinois, ne fut reçu que par commission du 26 juin 1591. Il se retira en Dauphiné, où il fut nommé premier président du parlement de Grenoble. — Marc-Antoine d'Escalis, baron de Bras et d'Ansouis, natif d'Aix, fut reçu le 14 octobre 1616. Il mourut dans son château d'Ansouis, l'an 1620. — Le plus beau des trois portraits est incontestablement celui de Duvair que j'ai décrit. Tous les trois sont d'une expression vraie, forte et élevée, comme il convient. La figure de Prunier de Saint-André semble bronzée, un peu riante, et le front en est haut. L'œil de d'Escalis est incertain et ouvert; son front, comme toute sa figure, est accidenté de rides. Tous deux ont la demi-barbe tranchant sur l'hermine.

Finsonius était donc devenu le peintre quasi-titré, le peintre officiel du parlement. Des personnes savantes croient qu'il exécuta, non pas seulement une seule, mais deux séries de portraits des parlementaires, l'une en buste, et l'autre en pied et en robe rouge, qui décorait la fameuse chambre *dorée* ou *de la Tournelle*. Jean-Pierre Mariette, dans la table raisonnée qu'il plaça en tête de son édition (1744) du *Recueil d'estampes d'après les plus beaux tableaux du cabinet de M. Boyer d'Aguilles*, dit que le plafond de la grande chambre du parlement d'Aix est encore un ouvrage de Finsonius, et qu'il est avec justice généralement estimé des connaisseurs. Ce plafond, suivant De Haitze, représentait la Justice accompagnée de la Vérité qui combattent, détrônent en même temps et renversent le Mensonge. Les autres peintures de la grande

chambre étaient d'un certain Pinson, bon peintre, natif de Valence en Dauphiné, et qui avait étudié en Italie. Il se peut que la ressemblance des noms ait trompé Mariette. L'erreur n'est plus vérifiable. Les autres peintures de Pinson ont bien échappé; mais tous les Finsonius, plafonds, présidents, conseillers, tout a disparu en 92 dans une irruption de brigands marseillais.

Ces travaux, entrepris pour le parlement de Provence, étaient bien une tâche capable d'occuper quelques années Finsonius, mais non de le retenir à Aix de 1616 à 1624. Entre ces deux dates on n'en retrouve point une autre écrite par lui dans ce pays. Où était-il? vous ne devinez pas? — Il était à Bruges. — Dans le Dictionnaire des monogrammes par François Brulliot (seconde partie, N° 1855), on lit: « Selon une note manuscrite de feu M. Hazard, ces lettres (L. F.) doivent encore se trouver sur des dessins de L. Finson, artiste hollandais. Nous n'avons pas encore vu d'ouvrages de cet artiste, mais Füssly (Algem. Kunstlerlexicon) parle d'un Louis Finsonius duquel on doit trouver des tableaux dans la galerie de Salzdalen. C'est peut-être le même. Le catalogue de cette galerie, par l'inspecteur C. N. Eberlein (édition de l'année 1776, page 244), décrit ce tableau de cette manière: « Une dame assise à une table sur laquelle on voit un livre de musique et une guitare; une vieille femme lui présente une lettre. Figures de grandeur naturelle jusqu'aux genoux. » Oui, c'est bien lui, Finsonius; une guitare sur une table, une vieille femme, une dame qui chante, c'est Caravage, c'est Manfredi, c'est Valentin, c'est Finsonius. Ainsi, après avoir acquis et développé ses forces chez nous, il s'en était allé dans son pays en faire preuve, et ses œuvres furent remarquées dans les magnifiques galeries du Nord.

A Bruges était la vieille mère de Finsonius, qui l'attendait depuis quinze ans. C'était une ménagère flamande, d'une grande simplicité et d'une grande bonté, vêtue de noir et d'une propreté sévère. Quand Finsonius arriva dans la maison de sa mère, leur bonheur de se revoir fut si vif, que la pauvre mère en garda longtemps une figure rayonnante de paix et de contentement, et que Finsonius, caractère rude, mais cœur admirable, fit de sa mère en cette béatitude le plus beau de ses portraits, la plus belle de ses œuvres. Depuis l'âge de vingt ans qu'il avait quitté la maison, il voulut montrer à sa mère ce qu'il avait appris à faire. Que cette peinture est grasse! et pourtant les moindres signes, la moindre veinure s'y trouvent notés, toutes les touches de pinceau y étonnent; l'habilité, la vérité, la vie, la bienveillance, le sentiment de cette peinture, c'est ce qu'on ne peut décrire. Cette bonne mère touchait alors à 65 ans. Les lèvres souriant fermées, les yeux relevés aux extrémités, augmentent encore, je ne sais comment, la douceur et la grâce pieuse de cette tête. Son voile de veuve cache, en les serrant, ses cheveux gris avec leurs bandelettes et son front ridé, et il retombe sur la large et blanche collerette et sur le corsage noir. Cette peinture est vraiment illuminée de piété et de bonheur. Une inscription figure au bas de ce portrait; on l'attribue à Peyrese ou à Borrilly. Elle a été rognée au commencement de notre siècle, puis rétablie par M. Clerain, possesseur actuel de ce tableau, et qui autrefois en avait pris note:

Les traits, le mérite d'une mère peuvent-ils être mieux représentés
et par une main plus chère que celle d'un fils?
Autant l'amour de la mère respire en ce portrait,
autant par ce portrait vivra à la fois
et le talent de l'artiste et la tendresse du fils.

Finsonius en 1624 reparaît en Provence. Il y était venu reprendre ses travaux du parlement, et y avait rapporté ce portrait de sa mère; peut-être était-elle morte durant son voyage à Bruges. On ne cite de cette dernière période de la vie de Finsonius aucune composition autre que des portraits. Il semble même qu'il s'éloignât du Caravage, et que son long séjour en Flandre eût ravivé en lui toute sa nature de Flamand. — Et remarquez-vous la trop naturelle bizarrerie d'humeur? A Naples, en Provence, il peint des *Salutations angeliques*, des *Adorations des Mages*, toutes choses brugeoises; — est-il en Belgique ou à Salzdaten, il peint des guitaristes avec leurs duègnes, une pure idée de Caravage. — En 1624, il fait à Aix le portrait d'une vieille dame de 58 ans (la toile porte ces deux dates). La vieille dame vêtue de noir, est debout, appuyée de l'une de ses mains contre une table, et de l'autre elle tient un mouchoir. Sa fraise et sa coiffe sont encore à la mode des Valois. Elle a son chapelet passé à la ceinture. La figure est vivante; le dessin est d'une exquise délicatesse, et d'un modelé fini presque hollandais. La physionomie de la vieille dame est d'une bonté fine et d'une simplicité douce. Il y a vraiment quasi autant de Mirevelt ou de Porbus que de Caravage dans cette excellente peinture qui est au musée de la ville.

Un autre portrait des dernières années de Finsonius fut sans doute celui de Jean-Baptiste Boyer, seigneur d'Éguilles, conseiller et mort doyen du parlement de Provence en 1648. « Il a été gravé, dit Mariette, par Coelemans, devenu trop vieux, sur une copie d'un très-beau tableau de Finsonius qui est dans la chambre de la Tourelle à Aix, à la suite de tous les portraits de ceux qui composaient alors le parlement de Provence,

peint par le même Finsonius. » Ce portrait de Jean-Baptiste Boyer le représente debout; de sa main gauche gantée il retient l'autre gant et les plis de sa robe de conseiller. C'est une figure à la Corneille, ronde et brusquée, l'air soucieux et grave, les cheveux rassemblés sous sa large calotte, la moustache rebattue, avec une pincée de barbe sous les lèvres. Le portrait doit être de vers 1630. Ce Jean-Baptiste Boyer et Malherbe avaient épousé les deux sœurs, et j'ai dit qu'il est présumable que Malherbe avait introduit Finsonius chez les Boyer. A l'article du portrait du poëte, voici quelques mots de Mariette sur Finsonius : « Ce peintre flamand, peu connu hors de la Provence, où il avait établi son séjour, a fait cependant, dit-on, des portraits qui peuvent aller de pair avec ceux de Vandyck. » M. d'Éguilles émigra pendant la terreur, et ces deux toiles furent perdues comme les autres. Et combien de tableaux de Finsonius, ont été détruits, combien d'enlevés, et combien s'en sont allés ailleurs montrer ce grand nom inconnu? Cependant, par un sort singulier, les peintures de Finsonius semblent avoir eu de la répugnance à sortir de cette ville et de cette province où la vie et le travail lui furent meilleurs qu'en toute autre. Même pendant la révolution, qui lui fut pourtant si funeste, et où les tableaux descendus de leurs autels dans les églises, étaient mis à l'encan pour subir des mains ignorantes ou étrangères, les plus intéressantes productions de Finsonius ne sont pas écartées de mains sûres; et pour ne citer qu'un exemple, le portrait de la mère de Finsonius, désormais propriété bien gardée de M. Clerian, qui l'avait possédé il y a quelques quarante ans, ne s'est jamais tenu hors de vue. La plupart des anciens morceaux du cabinet de Peyresc ont su se conserver une filiation bien prouvée; — enfin,

les compositions de Finsonius qui se trouvaient dans des maisons particulières, s'y faisaient adopter avec de certaines traditions, et se sont transmises comme meubles de famille.

Finsonius a formé en Provence deux élèves connus. Celui qu'on cite tout d'abord, c'est Mimault dont on trouve, dans l'église de la Madeleine à Aix, un *Baptême du Christ*, signé *F. Mimault pinxit* 1625. L'élève de Finsonius n'est reconnaissable qu'à la figure du Christ, qui est d'un beau sentiment et très-ferme. Les anges pleins de grâce et le paysage en sont entièrement allemands. Il peignait en 1625 sous les yeux de Finsonius, qui, dans cette composition naïve et encombrée, lui soufflait tout ce qu'il venait de revoir à Bruges. Cette page est tout à fait nécessaire et intéressante dans l'histoire de Finsonius.

L'autre élève et le plus célèbre est Laurent Fauchier, l'admirable portraitiste, né à Brignoles, l'année qui précéda celle où mourut Finsonius. Voici ce qu'on lit dans l'*Histoire des hommes illustres de la Provence:* « ... La difficulté était de trouver un maître capable d'inspirer à Fauchier le vrai goût, ce goût qui perfectionne les talents que nous avons reçus de la nature. La chose n'était pas aisée. La ville d'Aix ne possédait alors aucun de ces habiles peintres qui l'ont si fort illustrée depuis. Son père lui donna les moyens de s'en passer. Les ouvrages de Finsonius, généralement estimés des connaisseurs, furent les modèles qu'il lui proposa à imiter. Fauchier ne se posséda plus du moment qu'il les eût devant les yeux. Déjà en état d'apprécier les belles peintures, il jugea que celles qu'il lui présentait étaient capables de le perfectionner; il passait des jours entiers et souvent une partie de la nuit à les dessiner sans jamais

se dégoûter d'un travail si pénible. Lorsqu'il les eut achevées, il choisit dans le nombre celles qui lui parurent les plus belles, et les peignit d'après cet artiste... » Plus tard Fauchier, continuant l'œuvre de son maître, peignit pour le parlement de magnifiques portraits de présidents qui ne furent pas plus épargnés par les Marseillais de 92.

Il faut bien en arriver à la mort de mon pauvre Finsonius. Nul écrivain de son temps ne songea à recueillir l'histoire de ce peintre aventurier; mais cet homme qui exécutait les tableaux brillants que l'on pendait dans les églises, et qui saisissait les yeux de la foule par la vérité de ses figures et la terreur de ses compositions, ce Flamand placé entre deux patries lointaines, entre Bruges et Naples, existence isolée, sans parents et sans frères, et pourtant joviale, hantant les grands dans leurs hôtels, les petits peut-être dans leurs cabarets, devait frapper l'imagination publique; aussi les traditions ne manquent-elles pas sur Finsonius, nous l'avons vu à propos du *Saint Étienne;* mais la plus répandue est celle qui raconte sa mort. Ce n'est point là une invention de savant. Cette mort fut terrible et s'entoura de traits bien propres à demeurer gravés dans la mémoire sinistre du peuple. M. de Saint-Vincens a écrit que Finsonius était mort à Aix en 1632. M. de Saint-Vincens, je le répète, avait la mémoire peu sûre. Il a pris la date dans Achard (*Histoire des hommes illustres de la Provence*), et pour la ville il a nommé celle qui fut le plus constant séjour de Finsonius. Son témoignage ne prévaudra pas contre celui de toute la cité d'Arles. — Finsonius avait 52 ans. Il était d'un tempérament à se montrer longtemps jeune d'esprit et vigoureux de corps. D'Aix, je ne doute pas qu'il n'allât souvent à Arles, pour y visiter les amis qu'il y avait pu connaître durant son premier séjour, ou

peut-être aussi pour y exécuter quelques travaux de son art. Étant donc à Arles, un jour qu'il nageait dans les eaux du Rhône, ce fleuve si froid et si rapide, Finsonius se noya. Il avait avec lui un pauvre chien, qui, peut-être entraîné à ses côtés dans ce courant, ne put sauver le peintre, se débattant contre la mort; mais quand les bateliers eurent tiré le corps du fleuve, le chien se coucha près du cadavre. Comme la bête fidèle n'aimait dans cette ville que son maître, — (qui sait si ce n'était point le garde-foyer de la maison de Bruges, maintenant déserte?) — il suivit Finsonius au cimetière, et s'attachant à la fosse sous la terre fraîche de laquelle il sentait les restes de celui qui l'avait nourri et aimé, il s'y laissa mourir de faim. Jugez combien le spectacle étrangement triste de ce cadavre étendu sur la grève du Rhône, et de ce chien fidèle jusqu'à la mort, saisit d'émoi et d'étonnement le cœur du peuple! Cette tragique histoire, ayant pour héros un homme sans nom, se serait bientôt éteinte, s'appliquant au peintre du *Saint Étienne,* elle devait se conserver éternellement fraîche et vivante dans les récits de la ville. Moins de vingt ans après, mourut de la même mort Pierre Testa, ami de notre Poussin. Bien qu'il peignait des choses admirables, il vivait à Rome dans une cruelle misère; se promenant un jour le long du Tibre, il se laissa aller au fleuve, d'aucuns ont dit par accident, d'aucuns ont cru par désespoir.

Finsonius fut un grand peintre, fécond et varié, trop souvent inégal; son œuvre, dont une partie seulement nous est connue, est très-considérable. Dans l'art des portraits, peu de maîtres, j'entends des plus célèbres, se sont élevés au-dessus de lui. Il devait cela à sa double nature: Flamand pour la vérité simple de la figure, Italien pour la richesse et la fermeté du pinceau. Élève

soumis du Caravage, il ne s'est jamais écarté de sa plus étroite manière, dans les diverses compositions sacrées, sauf pourtant les cas où il n'a fait qu'appliquer au dessin des Flamands primitifs la brosse et les couleurs napolitaines. Cette double nature dont je parlais, Flamand par le sang, Caravage par les leçons, le pousse au réalisme le plus scrupuleux; le rendu des chairs est, comme il sera dans les portraits, d'un vrai merveilleux; mais, par une sorte de compensation, il ne lui faut demander aucune élévation dans les types. Rien que le vrai, le vrai vivant. Aussi lorsque Peyrese le poussa vers la peinture de portraits, s'y trouva-t-il singulièrement propre; ce lui fut, pour bien dire, une révélation de lui-même. Il est à remarquer que les Italiens et les Espagnols, sectateurs du Caravage, ont peu fait de portraits; ils alliaient à un réalisme obstiné la fantaisie la plus indépendante. Le sentiment poétique, ou plutôt intime, était grand dans Finsonius; il en fait preuve dans sa *Salutation,* dans certaines pensées de son *Saint Étienne*, dans les costumes et l'allure fière de certains personnages. Mais bien qu'il montrât en toute occasion audace et vigueur, à cause de cela peut-être il n'eût rien changé au style qu'il avait reçu de son maître, style rebelle au portrait. Par bonheur, la haute qualité de ses modèles le releva; il lui fallut bien comprendre sur eux la noblesse de la contenance et la vivacité de la pose; l'éclat et l'intelligence du regard; et comme son esprit avait de dignes instincts, il ne l'oublia plus. Donc ce bel air dans les portraits que Vandyck pouvait tenir de l'étude des figures de Rubens, Finsonius le tint, contre sa nature et contre son maître, de la fidèle observation de ses modèles; mais en baussant son style, il tint toujours en réserve sa naïveté foncière, et elle perce à chaque occasion. Enfin si, faisant rentrer Finsonius

dans les murs de l'école qu'il hanta, on le regarde et on le compte parmi les plus habiles élèves du Caravage, un signe plaisant et étrange empêchera qu'on le confonde dans la foule: l'avez-vous remarqué se soumettant d'une part à son maître romain jusqu'au calque, et d'autre part ne consentant jamais à ensevelir tout entier, sans qu'il en passe doigt ou oreille, le belge qu'il sent en lui? Ce constant amour du pays de ses premiers souvenirs, et où est restée sa mère, qui semble s'aviver par les années et l'éloignement, et se produit dans chaque peinture, s'attache à la pensée de cet hommee t donne à chacune de ses œuvres une saveur singulière. On croirait parfois sentir en lui comme un regret d'avoir renié les traditions et les leçons des peintres de son pays. Ne regrette point cela, Finsonius: le maître que tu suivis fut celui qui te convenait entre tous, et ta gloire s'est, je crois, bien trouvée de ce que tu aies préféré l'âpre et brûlante couleur italienne à celle des plus illustres Flamands.

Voici tout ce que j'ai pu trouver à recueillir sur ce Finsonius dont les peintures font grand honneur à Aix et à la Provence. Pour mener ce travail à sa dernière fin, j'ai éprouvé de bien précieuses complaisances, de bien généreux désintéressements, et de combien d'innocentes joies ne fut-il point pour moi l'occasion! Je m'étais pris en ce pays pour Finsonius d'une amitié sincère, et j'ai fondu plus d'une fois ma rêverie dans la sienne; il aimait les parfums et le soleil de Naples et de la Provence, mais par delà les montagnes bleuâtres, dans le lointain, toujours il voyait les grasses et verdoyantes prairies de sa jeunesse, et il y pensait doucement.

—

« Nous ne fesons mention de ce peintre, disait Mr Delepierre, dans sa *Galerie d'Artistes brugeois*, que pour

mémoire, et afin que les biographes futurs puissent s'en occuper, car il nous a été impossible de trouver aucun renseignement sur son compte. Seulement un tableau représentant l'*Annonciation*, porte son nom, au musée de Naples, et par la composition, autant que par la couleur, il annonce un peintre d'un grand mérite. Il est plus que probable que cette œuvre ne fut ni son coup d'essai, ni son dernier travail. Voici l'inscription de son tableau : *Alonsius Finsonius, Belga Brugensis fecit.* 1612. »

La biographie qu'on vient de lire, satisfait pleinement à tout ce que l'on pouvait désirer. Nous l'avons trouvée dans un ouvrage intitulé : *Recherches sur la vie et les ouvrages de quelques peintres provinviaux de l'ancienne France, par Ph. De Pointel. Paris,* 1847. Nous exprimons ici à l'auteur de ces curieuses recherches toute notre reconnaissance pour les soins qu'il a bien voulu donner à rappeler au monde le nom et les œuvres d'un peintre aussi renommé et d'un concitoyen si complètement ignoré dans sa ville natale.

C. C.

FONTAINE (Paul Comte de la).

Le nom de cet homme mérite d'être conservé dans les souvenirs de ses concitoyens. Il fut longtemps à la tête de l'administration des intérêts de la ville et du Franc, et se montra digne de la confiance qu'on lui avait donnée. Le roi d'Espagne l'avait choisi pour commander une expédition contre les Hollandais; il était également maitre-général de l'artillerie. Sa charité était aussi grande que sa bravoure; il ne put voir sans douleur que les compagnons de sa gloire fussent abandonnés dans leur vieillesse à la misère et à la pauvreté, il fonda donc un hospice dans la rue dite *Zwarte Leertouwer-straet*, pour douze militaires infirmes et à défaut de militaires, pour des concitoyens. Cet hospice consistait en maisonnettes, où chaque soldat trouvait une habitation isolée et eu un jardin commun avec un oratoire. Le comte de la Fontaine dota généreusement cette belle institution.

A la bataille de Rocroy, il commandait l'armée du roi contre les Français, mais emporté par son courage, il se jeta au milieu de la mêlée et trouva une mort glorieuse sur le champ de bataille, le 19 mai 1645, âgé de 67 ans. Il fut enterré dans le chœur de l'église des Frères mineurs, dans un superbe mausolée, avec l'inscription suivante, entourée de ses trente-deux quartiers, qui étaient du côté paternel : de Fontaine, de St-Ignon, de St-Estevan, de Piercey, de Chepy, de Failly, de Dampierre, de Haulloy, d'Urre de Thessières, de Larban dit de Villeneuve, de

Seytre, d'Anneville, de St-Gal, d'Aspremont, des Brutins de Savigny.

Du côté maternel : de Raigetour, de Wisse, d'Essche, de Mailly, de Ville, des Armoise, de Gronay, de Deuilli, de Gournai, du Chastelet, de Rhemiot, de Beauvan, de Louve, d'Allemans, d'Aspremont, de Montberon.

Voici l'inscription qui, quoique un peu longue, mérite d'être conservée, parce que ce monument est détruit :

Lector audi vel lege. D. Paulus Bernardus comes de Fontaine, supremæ terræ de Fougerolle liber toparcha etc. Imperator armorum catholicæ majestatis adversus Batavos, nec non bellicorum tormentorum per Belgium generalis præfectus; urbis Brugensis et territorii Franconatensis magnus prætor. Supremus nuper militiæ per Flandriam moderator etc. Deo optimo maximo in fidei ac religionis avitæ symbolum, in oriente aram principem hujus ecclesiæ expiatorio privilegio decoratam; in aquilone suis suæque dilectæ uxoris, illustrissimæ D. Annæ de Ragicour piis manibus mausoleum christianum marmore, jaspide, alabastro erigi curavit. In animarum suarum expiationem missam quotidianam, exceptis dominicis, in perpetuum celebrandam, superiorum auctoritate et litteris publicis fretus, salvo regulæ sancti Francisci rigore, constituit, et ut absconderet elemosynam in sinu pauperum, nosocomium duodecim militum egenorum nephritis doloribus laborantium aut viribus destitutorum, et milite deficiente, pauperibus incolis, similiter afflictis, in vicina platea de Swarte Leertauwersstraet, *ædificavit dotavitque, instructis domuniculis et ædicula ad orationem dicata, nec non spatio ad hortos designato, sumptibus necessariis liberali manu, ærarium publicum civitatis brugensis vadem fecit. Executioni sodalitia lanionum, nautarumque, nec non*

tutores orphanorum ac quæstores ærarii publici præfecit, assignato cuilibet grati animi honorario. Litteræ et instrumenta publica die 28 augusti anno 1636, asservantur in exedra silentiarii civilis hujus urbis.

Piis manibus lector bene precare.

Postmodum excellentissimus comes De Fontaine regii exercitus dux primarius, cum ad Rocroy adversus Francos ducis ac militis simul officio fungens strenue dimicaret, in ipsa acie intrepidus cecidit, 19 Maji 1643, ætatis suæ 67. Corpus ejus hoc monumento conditum, quod sibi vivus fecerat, ne posteris crederit.

Illi requiem lector apprecare.

C. C.

—

FONTAINE (Pierre J. La).

Pierre Lafontaine est né à Courtrai, le 18 Juillet 1758. Son père était tailleur : le jeune Lafontaine servait la messe de Mr l'abbé Vanneste, chapelain de l'église de St-Martin. Cet ecclésiastique, qui était amateur de tableaux et de peinture, ne tarda pas à s'appercevoir des bonnes dispositions de Lafontaine pour cet art et il lui procura l'entrée de l'académie de dessin. Plus tard Jean Douëlle, peintre d'intérieurs d'églises, l'admit dans son atelier. Ce fut sous ce maître qu'il puisa ce goût particulier pour l'architecture monumentale. Mr Robette, chanoine de Notre-Dame à Courtrai, lui fit faire quelques tableaux et lui procura les moyens de se rendre à Paris pour y terminer ses études en peinture. Lafontaine peignit avec

tant de succès les effets de l'illusion perspective, qu'il y fut bientôt reçu membre de l'académie de peinture. Admirateur du talent vrai et naïf de Piter Neefs, il s'attacha comme lui à peindre l'intérieur des églises catholiques. Comme lui il observa cette rectitude rigoureuse dans les lignes; une précision exacte et bien amenée dans les effets d'optique qui le mirent presque au niveau du peintre d'Anvers; ses chapelles, ses nefs prolongées qu'il rendait avec une finesse extrême, obtinrent une place distinguée dans les cabinets d'amateurs. Les peintres célèbres de cette époque, Taunay, Demarne, Swebach et Drolling y voulurent placer des figures et cette double alliance de talents rendait plus précieux encore les intérieurs d'églises de Lafontaine.

Malgré ses succès dans un art dont il avait surmonté les difficultés, son esprit industrieux et actif lui révéla une autre capacité, celle de se livrer à l'appréciation et au commerce des tableaux. Il étendit ses relations sur presque tous les points de l'Europe et s'acquit ainsi une grande fortune. Sa réputation le fit connaître des souverains qui l'honorèrent d'une entière confiance et le récompensèrent dignement. Frappé d'une apoplexie foudroyante, il mourut à Paris, le 12 janvier 1835; il était alors doyen expert des Musées Royaux.

Les artistes regrettaient comme perdu le fameux tableau de Rembrant, *la Femme Adultère*. Mr Lafontaine le découvrit dans une petite ville de Belgique, l'acheta 20,000 fr. et l'offrit au premier consul Bonaparte qui, comme Louis XIV, comprenant mieux une bataille de Lebrun qu'un tableau des écoles flamandes ou hollandaises, n'en fixa le prix qu'à 90,000 fr. C'est peut-être le plus beau tableau de Rembrant répliqua Mr Lafontaine, je suis fâché de priver la France d'un tel chef-d'œuvre, en le vendant

50,000 fr. de plus en Angleterre. Bonaparte avait prononcé, et le tableau fut vendu à Londres 140,000 fr.; aujourd'hui il est évalué à 300,000 francs.

La vente des tableaux composant le cabinet de Mr Lafontaine a eu lieu à Paris le 18 avril 1835.

On y remarquait surtout un tableau capital de Léonard Devinci, représentant Hérode tenant un plat dans lequel le bourreau va poser la tête de saint Jean-Baptiste, une femme coiffée d'un turban, répond du geste au calme d'Hérode.

Ce même tableau était devenu le patrimoine de S. M. Georges IV, et fut donné par lui à Mr Lafontaine en échange de tableaux hollandais et flamands de grande valeur; il possédait aussi le tableau original de J. Callot, représentant la tentation de saint Antoine, ainsi que plusieurs autres tableaux de grand prix.

C. C.

G

GELDRIUS (Johannes)

Naquit, d'après le témoignage de Foppens, dans le village de Ruysselede en Flandre. On ne connaît absolument rien de sa famille, ni de son enfance, ni même de sa jeunesse. Tout ce que l'histoire rapporte de lui, c'est qu'il établit à Bruges une école de belles-lettres et qu'il y était considéré comme un savant versé dans la littérature latine et grecque.

Il était contemporain de Hubertus Goltzius. Ce graveur célèbre avait érigé à Bruges, avec le secours des seigneurs de Watervliet, Marc et Guidon Laurins, un vaste établis-

sement de typographie, uniquement employé à la publication de ses œuvres; des littérateurs renommés y étaient attachés, soit pour fournir les textes latins nécessaires aux gravures, soit pour éclairer ou expliquer par des notes ou des *scholies* les passages des auteurs de l'antiquité que Goltzius reproduisait. Jean Geldrius fut du nombre de ces savants; c'est assez dire qu'il jouissait d'une réputation méritée, puisqu'il était apprécié par des juges compétents et d'ailleurs intéressés à n'associer à leur œuvre que des hommes du premier mérite.

Foppens nous apprend également que Jean Geldrius avait traduit en vers latins un recueil d'épigrammes grecques, *Epigrammata græca;* mais on ignore ce que ce recueil est devenu.

J. D. M.

—

GERWINUS (LE BIENHEUREUX)

Fut troisième abbé d'Oudenbourg. Il était flamand, mais d'une extraction humble. Laïque encore, son zèle et sa foi l'engagèrent à visiter les lieux saints. Il fit deux fois le pélerinage de Jérusalem et de tous les lieux de l'Italie où se portaient alors les fidèles. Son admirable piété, sa vie sainte firent la joie de tous ceux qui le connaissaient; craignant cependant les dangers du monde, il se retira au monastère de Mont-St-Vinoc, où bientôt il fut élevé à la dignité de prêtre; mais se sentant appelé à une plus grande perfection, il obtint la permission de vivre en ermite et finit par vivre en reclus dans une étroite

cellule près de l'église de St-Pierre à Oudenbourg. On ne connait pas les motifs qui l'engagèrent à quitter cette retraite, mais il se rendit près de la montagne de Cassel et y resta jusqu'à ce que les religieux de l'abbaye d'Oudenbourg, qui avaient été témoins de ses vertus, l'élurent pour leur abbé. Sa vie, dans cette haute dignité, fut celle qu'il avait menée jusqu'alors. Son abstinence semblait défier les forces humaines. Il avait accepté cette charge à la sollicitation instante des religieux, mais à la fin le souvenir du bonheur dont il avait joui lors de sa vie rétirée, le firent soupirer vers sa cellule et il donna en effet sa démission et alla se cacher dans un bois nommé Coffort, où il édifia une petite chapelle. Il y mourut en 1117, le 17 août.

C. C.

—

GOMARUS (Franciscus).

François Gomare naquit à Bruges, en 1563; il mourut à Groeningue en 1641, le 21 janvier, âgé de soixante-dix-huit ans. Pendant cette époque si remplie d'évènements, Gomare a joué un rôle très important. Son nom appartient à l'histoire de la réforme religieuse; il se signala, de plus, comme chef de parti, dans la guerre civile qui désola les Pays-Bas, dans la première moitié du dix-septième siècle, et acquit enfin un assez grand renom comme créateur de la secte des Calvinistes renforcés, connus sous la dénomination de Gomaristes.

Son père et sa mère, Jeanne Moerman, partisans fougueux et convaincus des doctrines de Jean Calvin, transmirent leurs convictions et leurs principes à leur fils, dont l'éducation extrêmement soignée, fut dirigée avec une grande solicitude, vers l'étude de la théologie dissidente. Ces parents avaient formé le projet de faire de leur fils un ardent défenseur du nouveau dogme et le sort voulut que les penchants, les instincts, les passions de Gomare s'accordassent à réaliser le rêve de son père.

Doué d'une constitution robuste, d'une grande puissance de volonté, et d'une intelligence peu commune, il fit ses études préparatoires sous les yeux de son père. Lorsqu'il eut achevé ses humanités, il fut envoyé en Angleterre pour y étudier la philosophie; on prétend qu'il y connut Bacon dont l'esprit supérieur commençait à jeter un vif éclat et trahissait déjà, dans le jeune et ambitieux savant, le créateur de la méthode analytique. De là Gomare se rendit en Allemagne, à Heidelbergh, où il s'adonna, avec la plus grande application, à l'étude des lettres grecques et latines et surtout à celle de la théologie.

Dès qu'il eut quitté les bancs de l'école où il avait fourni une brillante carrière d'étudiant, il fut envoyé à Francfort sur le Mein, comme ministre de la secte Calviniste. Il remplit quelques années la mission qu'il avait acceptée et fut enfin appelé, en 1594, âgé de trente-et-un ans, à l'université de Leide, en qualité de professeur de théologie. Il y enseigna la doctrine de Jean Calvin et de Théodore de Bèze, avec le plus grand succès et parvint à y acquérir non seulement de la célébrité, mais encore une grande influence sur le chef de l'État, et sur le peuple lui même.

A peine l'insurrection de Luther contre l'église catho-

que comptait-elle un demi-siècle d'existence, que le trouble s'était mis dans le camp des réformés où le libre examen s'était substitué à l'autorité et à la discipline: l'anarchie existait partout, des dissentiments, des disputes violentes surgissaient à tout propos. Chaque interprétation des textes de l'Écriture Sainte donnait lieu à d'interminables discussions qui bientôt, dans l'absence de tout frein et de tout principe régulateur, dégénéraient en véritables haines; le fanatisme se mettant de la partie, ces haines cherchèrent bientôt à exercer leurs vengeances. Les dissidents se partagèrent enfin en plusieurs sectes ennemies qui se maudissaient et se persécutaient avec un incroyable acharnement; l'historien peut à peine suivre, à travers cette fermentation tumultueuse, les diverses nuances qui distinguent entre elles les doctrines des Anabaptistes, des Sociniens, des Zuingelins, des Carlostadiens, des Arminiens, des Gomaristes et de tant d'autres encore.

Cependant, au milieu de ce chaos, on s'aperçoit bientôt que le Protestantisme a revêtu trois formes bien distinctes. Le Luthéranisme, le Calvinisme et l'Arminianisme. Le Luthéranisme ne domina guère longtemps; il parcourut ces diverses phases avec une étonnante rapidité; un demi-siècle avait suffi pour qu'il se vît en quelque sorte supplanté par le Calvinisme.

Le Calvinisme lui-même ne se maintint que très peu de temps à la tête des sectes protestantes et pourtant, Calvin, esprit froid et inflexible jusqu'à la cruauté, mais logique au moins et conséquent à ses principes, avait compris que l'absence d'autorité avait fait crouler par sa base l'édifice élévé par Luther. Il voulut éviter pour sa doctrine l'écueil où celle de Luther s'était perdue et imagina de créer un simulacre d'église dont il s'institua le Pape et dont il fixa le siége à Genève.

Il établit des consistoires, des colloques, des synodes, des anciens, des diacres, des surveillants. Il organisa toutes les cérémonies religieuses, fit un catéchisme et forma un pouvoir disciplinaire auquel il attribua le droit de censure, de peines canoniques, même d'excommunication. Mais cette institution qui, dans l'esprit de Calvin, devait sauver son dogme, fut la première cause de sa perte.

L'Église réformée, comme on l'appelait, se fit remarquer par une intolérance qui n'eut peut-être jamais d'égale et par la haine qu'elle avait vouée à toutes les autres sectes; cette haine était poussée si loin, que Calvin en prêchait l'extirpation par tous les moyens que la violence et la passion mettent entre les mains des hommes. L'inflexible hérésiarque avait eu l'adresse de réunir en quelque sorte, en sa personne, la puissance temporelle et le pouvoir spirituel; les chefs de la république de Genève lui étaient dévoués jusqu'au fanatisme, et étaient devenus, entre ses mains, des instruments funestes dont il se servait pour terrasser ses ennemis. Le bûcher de Servet, l'emprisonnement et les mauvais traitements que subirent Bolsec, Gentilis, Okin prouvèrent aux protestants de toutes les nuances ce que le Calvinisme leur réservait et détermina, de leur part, non pas des représailles sanglantes, ils n'étaient pas assez puissants pour cela; mais une violente réaction qui se manifesta pas la haine et l'exécration et détermina l'abaissement du Calvinisme qui dut enfin céder la suprématie à l'Arminianisme.

Cette dernière transformation du protestantisme ne se fit pas sans secousse: la lutte fut extrêmement ardente et amena la guerre civile dans les Pays-Bas qui en furent le théâtre. Gomare joua un des principaux rôles dans ce drame imposant. Quelques détails historiques deviennent ici

indispensables, pour que l'on puisse saisir toute l'importance du personnage dans ces déplorables dissentions.

Le calvinisme s'était insinué dans la Hollande à la suite du luthéranisme, et s'y était définitivement établi avec toute l'inflexibilité de son dogme fataliste, de sa doctrine de désespoir. On sait que Luther avait repoussé le libre arbitre et qu'il avait posé la base de son systême sur la prédestination; cependant ce principe, à son point de vue, n'était pas tellement exclusif, qu'il ne permît l'accès à l'espérance et qu'il ne fît une large part à la miséricorde divine et à l'indulgence.

Calvin n'hésita pas à adopter comme fondement de son dogme, le principe de la prédestination; mais il osa le pousser dans ses dernières conséquences, quelque terribles, quelque désespérantes qu'elles fussent. Dieu, d'après lui, avait tout prédestiné: il nous a faits d'avance, à son gré, bons ou mauvais, élus ou reprouvés; Dieu était donc la cause du bien et du mal; c'était obéir aux jugements de Dieu, que de sévir contre les reprouvés et d'exécuter sur eux les vengeances qu'il leur destinait. Cette épouvantable doctrine était enseignée à la faculté de théologie de Leide, et avait trouvé un inflexible interprète dans François Gomare, qui régnait comme arbitre absolu dans cette célèbre académie.

Aucun dissentiment essentiel ne s'était élevé parmi les partisans du Particularisme, (c'est ainsi qu'on nommait la doctrine du fatalisme), ils ne différaient que sur l'époque à laquelle Dieu avait porté la sentence de prédestination. Les uns nommés *Supralapsaires,* soutenaient que, de toute éternité, Dieu avait prédestiné une partie du genre humain au bonheur éternel, une autre partie aux tourments de l'enfer; la réprobation datait donc d'avant la chûte d'Adam, *ante, supra lapsum.* Les *infra-*

lapsaires prétendaient que Dieu avait seulement permis la chûte d'Adam, que depuis lors, *infra lapsum*, le genre humain était voué à la damnation; mais que Dieu avait résolu de tirer de cette masse quelques élus qui, par la grâce, monteraient au royaume des cieux, tandis que les autres seraient abandonnés par la Providence et condamnés d'avance au feu éternel. Les sectaires oublièrent bientôt ces disputes qui ne roulaient que sur un détail, sans attaquer le principe. Supralapsaires et Infralapsaires se réunirent, sous le nom de Gomaristes, pour s'opposer, avec toute la véhémence qui les caractérisait, à un ennemi dangereux qui prétendait renverser leur dogme.

Dans cette même Université de Leide où Gomare avait régné sans partage, pendant à peu près dix ans, professait avec éclat un autre docteur en théologie, Jacques Harmensen, ou Arminius, âme tourmentée mais remplie de douceur et de charité, qui s'était révoltée d'abord contre l'opinion des sectaires qui dépeignaient l'Etre suprême comme le plus injuste et le plus cruel des tyrans. Il se fit, à son tour, chef de doctrine et créa l'Arminianisme. Les principes fondamentaux de son dogme furent formulés de la manière suivante: « Dieu qui est un juge juste et un père miséricordieux avait fait de toute éternité cette distinction entre les hommes, que ceux qui renonceraient à leurs péchés et qui mettraient leur confiance en Jésus-Christ, seraient absous de leurs mauvaises actions et jouiraient d'une vie éternelle, mais que les pécheurs seraient punis; qu'il était agréable à Dieu que tous les hommes renonçassent à leurs péchés et qu'après être parvenus à la connaissance de la vérité, ils persévérassent, mais qu'il ne forçait personne; que la doctrine de Bèze et de Calvin faisait Dieu auteur du péché et endurcissait les hommes dans leurs mauvaises habitudes en leur inspi-

rant l'idée d'une sainteté fatale. » On le voit, les principes de Gomare, de Bèze, de Calvin étaient renversés, la prédestination élastique de Luther était même complètement dépassée; le libre arbitre, comme principe fondamental de la morale, était restitué dans tous ses droits. Aussi le soulèvement excité, au sein de l'Académie de Leide, par la doctrine d'Arminius, tenait-il de la fureur. Aucune accusation ne fut épargnée au sectaire : on alla même jusqu'à prétendre qu'il rêvait le retour au papisme et s'il échappa au sort de Servet, c'est que sa doctrine trouva dès le principe de chauds partisans dans les classes les plus puissantes, comme parmi les citoyens de la condition la plus modeste; c'est que le dissentiment qu'il excita dépassa aussitôt les murs de l'école, se répandit dans la nation entière, la divisa en deux partis qui s'observaient et redoutaient leur puissance mutuelle.

La Hollande entière était changée en un vaste champ de disputes théologiques: dans tous les lieux de réunion, les temples, les places publiques, les cabarets, on se livrait à des discussions incessantes sur le libre arbitre, la prédestination, la grâce; les personnes de tout sexe, de tout âge, de toute condition prenaient part à ces conférences violentes qui dégéneraient souvent en luttes sanglantes, en véritables émeutes et compromettaient la sureté publique. Les États s'alarmèrent enfin de la tournure menaçante que prenaient les événements et se virent obligés d'opposer une digue au torrent. Ils ordonnèrent aux deux adversaires de tenir des conférences publiques dans lesquelles ils seraient obligés de défendre leurs doctrines par tous les moyens que leur intelligence et leur savoir leur inspireraient; mais à condition de se soumettre définitivement à la décision des arbitres qu'on choisirait. Arminius n'était pas doué de cette puissante or-

ganisation si nécessaire aux hommes destinés à de grandes luttes; son cœur se brisa au spectacle que lui offrait sa patrie agitée et en butte à toutes les passions. Les persécutions et les mauvais procédés de ses ennemis jetèrent le désespoir dans son âme, il succomba sous le poids du travail et à la douleur, avant que le combat fût terminé. La mission qu'il avait entreprise était au-dessus de ses forces, il tomba comme une victime triste et désolée.

Mais sa doctrine ne mourut pas avec lui; ce fut surtout après sa mort qu'elle acquit le plus d'importance et qu'elle s'éleva à des proportions redoutables.

Tous ceux dont la charité et la tendresse faisaient le fond du caractère; ceux pour qui le dévouement était un culte, le désintéressement un devoir, l'espérance un besoin; ceux dont l'âme élevée se refusait à admettre que Dieu ne fût pas essentiellement juste et infiniment bon; ceux qui souffraient avec résignation en se fiant sur un meilleur avenir; enfin ceux qui étaient le plus fidèlement dévoués à l'indépendance de leur patrie s'étaient jetés avec une ardente conviction, dans l'arminianisme. C'était le plus grand nombre: à leur tête se trouvaient Barneveld et Hugo Grotius. Gomare, au contraire, avait réuni autour de lui et comme appui de sa doctrine tous les hommes dont le caractère dur, orgueilleux et inflexible penchait vers l'intolérance et manifestait de la tendance à la domination et à la tyrannie. Si le parti des Gomaristes était le moins nombreux, il était certainement le plus puissant, car derrière Gomare et ses sectaires, se trouvait Maurice de Nassau, gouverneur-général et chef des armées des Provinces-Unies.

Maurice avait déjà laissé entrevoir des intentions qui ternissaient la gloire qu'il s'était acquise comme le plus grand capitaine de son temps; il rêvait l'asservissement

de son pays, il guêtait l'occasion de se déclarer souverain des Pays-Bas. Les exigences de sa politique, plus que toute autre raison, le déterminèrent à se mettre à la tête de la secte des Gomaristes: en prenant cette attitude, il se déclarait l'ennemi de Barnevelt, qui défendait la République avec d'autant plus de dévouement, qu'il avait contribué plus que personne à l'établir.

Une année après la mort d'Arminius, les Gomaristes s'étaient déchaînés avec tant de violence contre les Arminiens, que ceux-ci adressèrent aux États de Hollande un mémoire intitulé *Remontrance*, dans lequel ils justifiaient leurs opinions; les Gomaristes, immédiatement après, envoyèrent aux mêmes États une *Contre remontrance;* c'est de là que naquirent les dénominations de *Remontrans* et *Contre-remontrans*, sous lesquelles on désignait les deux sectes ennemies. Les États de Hollande ordonnèrent aux dissidents de cesser toute controverse et de se supporter mutuellement; mais ce décret fut méprisé par les Gomaristes. Donnant carrière à leur fougueuse intolérance, ils attaquèrent leurs adversaires partout où ils les trouvaient; la populace excitée au désordre, pillait les maisons, saccageait les temples, ensanglantait les réunions des Arminiens; ceux-ci finirent par se coaliser contre leurs ennemis. La Hollande était en pleine guerre civile; les chefs de la République durent prendre des mesures pour que l'État ne périt pas. Au milieu de cette funeste tourmente qui s'était déjà prolongée pendant plusieurs années, le grand-pensionnaire Barnevelt fit promulguer à la fin, par les États de Hollande, un décret qui donnait aux magistrats de la province le pouvoir de lever des troupes pour réprimer les séditieux et veiller à la sureté des villes.

Maurice de Nassau surveillait avec malice les événements; il ne laissa pas échapper l'occasion qui s'offrait

à lui d'accroître sa puissance aux dépens des libertés de sa patrie. D'après ses vues, le moment était venu de battre en brèche le pouvoir souverain des états-provinciaux et d'attaquer corps à corps le vieux Barneveldt; il commença donc son œuvre d'asservissement en protestant contre le décret publié par les états provinciaux de Hollande, sous prétexte qu'il portait atteinte à sa dignité de gouverneur et capitaine général; il défendit aux soldats d'obéir et voulut que les états généraux enjoignissent aux magistrats des villes de dissoudre les troupes enrolées à la suite du décret.

Mais ni les états de la province de Hollande, ni les villes que y ressortissaient n'eurent égard à cette injonction: les milices des communes furent maintenues. Maurice traita cette conduite de rebellion; partit à la tête de ses troupes pour soumettre les séditieux, se fit ouvrir les villes, déposa les magistrats, chassa partout les arminiens et fit jeter dans les cachots tous ceux qui osaient s'opposer à ses desseins, et qui refusaient de se courber sous son bras de fer, sous sa volonté tyrannique. Barnevelt et Hugo Grotius furent de ce nombre.

Maurice resta donc maître du terrein; il remplit tous les postes importants de ses créatures; partout les Gomaristes avaient remplacé les Arméniens, les complices de la tyrannie étaient substitués aux partisans de la république. Non content d'avoir terrassé les Arméniens comme parti politique, le prince Maurice voulut encore les détruire comme secte religieuse, afin de détruire leur dernière chance d'existence. Il fit convoquer, en 1618, à Dordrecht, le fameux synode protestant auquel il imposa l'obligation d'examiner les deux doctrines qui divisaient si fatalement les Pays-Bas.

Il ne peut entrer dans nos intentions de faire l'histoire

de ce synode, célèbre par la violence avec laquelle Gomare et ses partisans s'y déchaînèrent contre les Arméniens; il nous suffira de dire que toutes les mesures furent prises pour assurer le triomphe à la première de ces sectes. Les Arméniens n'y furent appelés qu'en fort petit nombre; ils y parurent non comme des théologiens dissidents défendant leur dogme, mais comme des hérétiques dont les opinions étaient condamnées d'avance; ils protestèrent vainement contre cette conduite. Ni le synode, ni Maurice, ni les États-généraux n'accueillirent leur plainte; la liberté même leur fut ravie, car il leur fut enjoint de ne quitter le synode et la ville de Dordrecht que sur un ordre des États.

Malgré cette odieuse persécution, les Arméniens conservèrent une attitude digne et courageuse, leur éloquence ne leur fit défaut en aucune circonstance; mais leur arrêt était prononcé d'avance: leurs opinions furent condamnées, sans appel; la supériorité de la doctrine de Gomare fut proclamée. Le triomphe du prince Maurice était donc complet; mais il ne dura guères.

Quand l'ambition conduit les hommes vers la violence et l'illégalité, l'entraînement devient irrésistible, on ne s'arrête même plus devant le crime. Le vénérable Barnevelt, ce citoyen au caractère antique, qui avait consacré sa vie entière au bonheur de sa patrie, fut traîné devant un tribunal dont les juges étaient ses ennemis jurés, des Gomaristes forcenés; il fut condamné à mort et exécuté par la main du bourreau. Lorsque sa tête plus que septuagénaire tomba sur l'échafaud de la Haye, la nation se demandait avec terreur quel était le crime de la victime; et les créatures de Maurice répondaient que l'instituteur et le défenseur de la république avait trahi son pays et préparait le retour au papisme! Le même tribunal avait

condamné à la prison perpétuelle Hugo Grotius et d'autres partisans de la secte Arménienne.

Ces actes de violence et de cruauté firent naître une soudaine réaction. L'indignation regnait dans toute la république des Provinces-unies et dans tous les pays reformés. Maurice de Nassau avait voulu imposer par la terreur; la nation lui opposa le courage et l'héroïsme: quatre des Provinces-unies refusèrent de souscrire aux décisions synode de Dordrecht; le peuple si mobile dans ses impressions, avait tourné sa haine contre le prince d'Orange; les pamphlets, les épigrammes, les caricatures lui étaient adressés de toutes parts. L'attitude de la nation était à la fois si imposante et si menaçante, qu'il n'osa plus rien tenter contre ses libertés. D'ailleurs les affaires politiques s'étaient compliquées: les Espagnols profitant des dissentions intestines qui désolaient les Pays-Bas, y avaient fait une nouvelle invasion; Maurice n'eut pas contre eux tout le succès auquel la victoire l'avait accoutumé jusqu'alors; il tomba dans une sombre mélancolie, et mourut en 1625.

Comme toutes les institutions établies par la violence, la secte des Gomaristes avait vu insensiblement diminuer son influence et penchait vers sa ruine; la mort du prince d'Orange lui porta le dernier coup. L'Arminianisme, au contraire, avait grandi dans la persécution. Réfugiée d'abord dans le Holstein, où elle fonda Frederikstat, cette secte jeta bientôt de puissantes racines dans le Danemarck, en Angleterre, en Hollande et même en France, et partout elle s'établit sur les ruines de son intolérante ennemie.

Les évènements auxquels la doctrine de François Gomare donna lieu, attachent à la physionomie historique de notre compatriote une importance réelle. Fut-il le complice des projets d'envahissement du prince d'Orange,

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EM.

ou bien celui-ci se servit-il du dogme de Gomare comme d'un instrument dont ses mains habiles surent tirer profit? Ce sont-là des questions que nous ne chercherons pas à résoudre. Fut-il pour une part dans les violences et dans les cruautés que l'on a commises au nom de son dogme? L'inflexibilité de l'historien doit ici le céder à toute autre considération; il est malheureusement plus que probable que l'intolérance, l'inflexibilité et la dureté de son caractère, jointes à la passion fanatique avec laquelle il défendait sa doctrine, l'ont poussé dans une voie dont étaient exclues la modération et la charité.

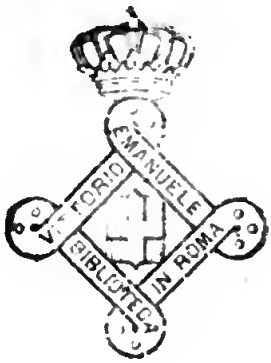
Quoi qu'il en soit, Gomare assista aux diverses phases que sa doctrine parcourut; il fut même témoin de son déclin. Il avait été remplacé, en 1603, dans la chaire de théologie de l'Université de Leide, par Arminius. Depuis lors on perd sa trace, pendant les tumultes civils que ses opinions soulevèrent, mais tout doit nous porter à croire que pendant la période qui s'est écoulée depuis son départ de Leide jusqu'au synode de Dordrecht, il fut attaché à la personne du prince Maurice, dont la haute protection, l'amitié même, dit-on, lui était assurées.

La mort en frappant le prince, enleva à Gomare son soutien et le dernier appui sur lequel reposait encore sa doctrine. Johannes Meursius nous apprend que Gomare fut appelé à Middelbourg, dont la commune voulait organiser une Université et qu'il y fut chargé de donner le cours de théologie et de littérature hébraïque; il y remplit également les fonctions de pasteur. Foppens enfin nous dit qu'il passa la fin de son existence dans la ville de Groningue, à l'Université de laquelle il était attaché comme professeur principal de Théologie. Il y mourut le 21 janvier 1641, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Tous ses ouvrages théologiques ont été pour la plupart

publiés après sa mort à Amsterdam, en 1644, en un volume in-folio divisé en trois parties : la première, intitulée : *Oratio de fœdere Dei*, la seconde : *Analytica explicatio in plerasque epistolas apostolicas et quinque priora capita apocalypsios*, la troisième : *Dispensationes aliique tractatus theologici.*

J. D. M.



FIN DU TROISIÈME VOLUME.

NAG2005296

TABLE ALPHABÉTIQUE.

A

Ab Arundine, Joannes (Jean Van Riedt, p. 1.
Achas, p. 2.
Aertrycke (Simon Van), p. 4.
Albéric de Thosan (Albericus Thosanus), p. 5.
Albius (Jean De Witte, dit), p. 6.
Aldeburgus Joannes (Jean d'Oudenbourg), p. 10.
Allauda (Eustachius), p. 11.
Alnosius (Jean), p. 12.
Aranda (Bernard de), p. 12.
Arnulf (Saint), p. 18.
Audejan (Hubertus), p. 27.
Avezoeta, p. 28.
Avieler (François), p. 32.

B

Baccius (Martin Back), p. 33.
Baltyn (Adrien), p. 35.
Barbiers (Gilles, p. 36.
Bartius (Arnold), p. 37.
Bartholomé dit de Bruges, p. 37.
Bartholomæi (Cornelius), p. 37.
Becardus (Jean), p. 40.
Bellechiere (Jacques), p. 41.

Bellet (Jean), p. 41.
Belligemius (Percevaldus), p. 43.
Bertha (Louis), p. 44.
Bertulf, p. 45.
Bisschop (Valentin), p. 55.
Blasæus (Jacobus), p. 56.
Riquard Blavoet et Héribert de Wulveringhem, p. 57.
Blomme (Augustus), p. 71.
Blondeel (Lancelot), p. 72.
Bouckaert (Josse), p. 75.
Boucquet (Victor), p. 77.
Boury (Pierre), p. 78.
Braye (Roger), p. 79.
Breydel (Jean), p. 85.
Brugensis (Rudolphus), page 107.
Brugis (Gualterus de) p. 108.
Brugis (Jacobus a), p. 111.
Brugis (le père Eugène de), p. 112.
Bulteel (Michel), p. 115.
Bye (Corneille De), p. 116.

C

Cabootre (Arnold De), p. 118.
Casembroot (Jean), p. 119.
Casembroot (Léonard), page 120.
Cerf (Guillaume De), p. 121.
Charles le Bon, p. 122.
Claeyssone (Égide), p. 143.
Clerck (Claude De), p. 144.
Clerck (Jacques De) p. 146.
Colve (Antoine), p. 147.
Coninck (Gilles De), p. 147.
Coninck (Pierre-Damase De), p. 148.
Coriache (Aimé De), p. 149.
Corte (François De), p. 149.
Corte (François De), p. 150.
Cortewille (Jean-Chrysostôme Van), p. 150.
Coxide (Élie de), p. 150.
Crock, (Olivier de saint Anastase de), p. 151.
Curtius (Petrus), p. 151.

D

Dammis (Ægidius de), p. 154.
David (Jean), p. 155.
De Blende (Barthélémi), page 156.
De Boye (André), p. 157.
Delrio (Antoine), p. 158.
De Jong (Jean), p. 159.
De Pape (Jean), p. 159.
De Vuldere (Maillard), p. 159.
D'Hulster (Léon), p. 160.
Dixmude (Jean de), p. 162.
Donche (Godefroid-Jacques), p. 162.
Drogon, p. 164.
Dulieu (Cornelius), p. 165.
Du Thielt (Guillaume), page 166.

E

Érembald, p. 167.
Eyck (Hubert, Marguerite et Jean Van), p. 174.

F

Faber (Baudouin), p. 100.
Fernand (Jean), p. 201.
Fevin, (Jean), p. 202.
Finsonius, p. 203.
Fontaine (Paul Comte de la), p. 247.
Fontaine (Pierre J. La), page 249.

G

Geldrius (Johannes), p. 252.
Gerwinus (le bienheureux), p. 253.
Gomarus (Franciscus), page 254.

Digitized by Google

Digitized by Google